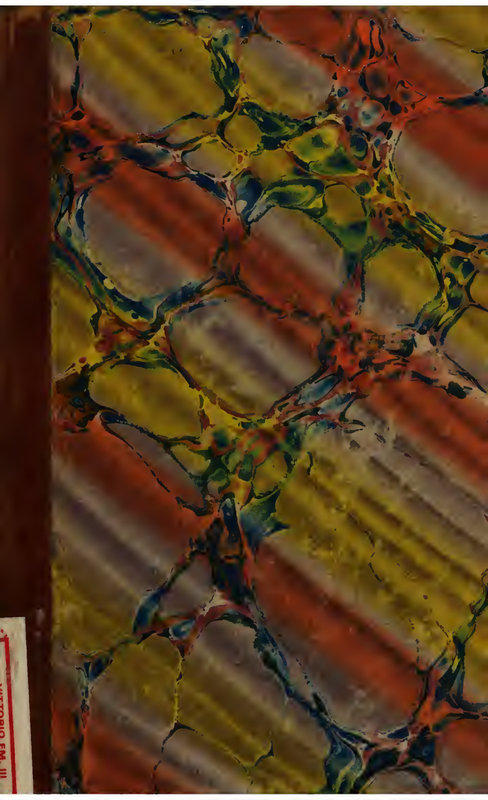



FONDO PIZZOFALCONE



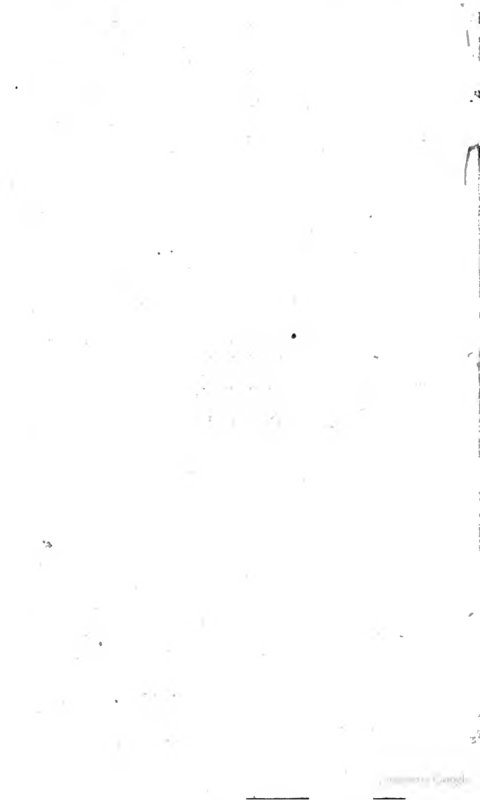


TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

TOME QUATRIEME.



TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES,

CONTENANT

L'Histoire critique des Campagnes de Frédéric II, comparées à celles de l'Empereur NAPOLÉON;

Avec un Recueil des principes généraux de l'art de la guerre;

PAR LE GÉNÉRAL BARON DE JOMINI,

Employé à l'Etat-Major de S. M. l'Empereur.

DEUXIÈME ÉDITION,

Accompagnée d'un Atlas militaire, augmenté de Cartes et Plans de batailles.

QUATRIÈME PARTIE.



A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
RUE DE THIONVILLE N°. 9.

1811.



TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

QUATRIÈME PARTIE.

CAMPAGNES DE 1761 ET 1762.

CHAPITRE XXVII.

Plan général pour la campagne; opérations des Français et alliés en Westphalie; observations.

Les puissances belligérantes, fatiguées d'une guerre qui n'avait aucun résultat, et dont les événemens semblaient une énigme, avaient résolu de proposer un congrès; mais les négociations furent contrariées par des intérêts trop diver-

gens, et, pendant qu'elles avaient lieu, les préparatifs se poussaient avec vigueur.

La France redoubla ses efforts, et organisa, sur le Bas-Rhin, une armée de 90 à 100,000 hommes, sous les ordres du maréchal de Soubise. Cette armée devait assiéger Munster, Lipstadt et autres places, tandis que le duc de Broglie, avec 50 ou 60,000 hommes, partant de la ligne du Mein, devait pénétrer par Gottingen dans le pays de Hanovre, et menacer les communications des alliés.

L'armée des Cercles, partant de la Franconie, devait opérer sur la Saale, afin de lier la droite des Français à la gauche des Autrichiens, qui, sous les ordres de Daun, voulaient conquérir la Saxe.

Laudon commandait en Silésie un corps de 60,000 hommes, qui devait opérer de concert et se réunir à la grande armée russe, commandée par Butturlin, pour faire le siége des places fortes qui couvraient cette province, au salut de laquelle le sort de Frédéric semblait être attaché. Un autre corps russe, sous les ordres du comte de Romanzof, devait agir en Poméranie avec les Suédois et assiéger Colberg, pour avoir une base d'opérations plus avantageuse et plus rapprochée.

Nous verrons, par le narré des événemens, jusqu'à quel point ces projets, plus ou moins mal conçus, eurent leur exécution.

Le duc de Broglie avait mis ses troupes en quartiers-d'hiver, entre la Fulde et la Werra, se liant par Gotha avec l'armée des Cercles, qui cantonnait entre Erfurt et les frontières de la Bohême. Le but de ses combinaisons était la conservation de Gottingen, qui devait être la base des mouvemens offensifs sur la Westphalie pendant la campagne.

Tout le mois de janvier se passa en petites entreprises sur les postes des alliés; ces escarmouches n'ayant d'autre but que l'approvisionnement de Gottingen, et n'offrant aucun intérêt, je ne crois pas devoir les rapporter: leur résultat fut un millier d'homme tués, blessés ou prisonniers, pour de petites conceptions qui n'influaient en rien sur le succès de la guerre.

Enfin, Gottingen ayant été ravitaillé, les troupes reprirent des cantonnemens dans les premiers jours de février. Ces cantonnemens étaient mal établis; la masse des forces, qui, en cas d'une opération offensive eût été parfaitement employée sur la droite, y était répartie défensivement sans but, tandis que la gauche et le centre, qui avaient des points importans à couvrir et à occuper, étaient moins renforcés, quoique opposés à la

plus grande partie des masses des alliés. Le duc Ferdinand ne laissa pas échapper cette occasion; il demanda au roi de le faire soutenir vers sa gauche par la Thuringe, rassembla ses troupes en trois jours, et les divisa en trois corps pour tomber sur le centre des Français, et pour couper leur gauche en la forçant à repasser le Mein.

Le premier de ces corps, commandé par le prince héréditaire, rassemblé sur la droite entre Rhuden et Lipstadt, devait marcher sur la direction de Fritzlar. Le général Sporken, avec l'aile gauche, devait se réunir à Duderstedt avec le corps que le roi détacha sur la Thuringe, sous les ordres du général Sybourg, pour attaquer la droite des cantonnemens français, commandés par le comte de Stainville. Le gros de l'armée, sous les ordres du duc, devait, pour soutenir ces mouvemens, se rassembler sur la Dimel, passer cette rivière et se diriger sur Cassel. Le prince héréditaire se mit en marche, le 9 février, sur deux colonnes : la première, sous les ordres du général Breitenbach, devait se porter sur Marbourg; le prince marcha avec l'autre sur Fritzlar. Cette double entreprise échoua; le général Breitenbach fut tué le 15, en voulant surprendre M. de Rougé dans Marbourg. Le prince héréditaire fut également repoussé le 12, par le vicomte de Narbonne à Fritzlar. Le duc, avec le gros de

l'armée, passa la Dimel le 11, et cantonna aux environs de Westufeln (1).

M. de Broglie, persuadé que ces premiers mouvemens n'avaient d'autre but que celui de l'inquiéter, ou de lui donner le change, ne prit que des demi-mesures pour s'y opposer. Lorsque le maréchal eut la nouvelle des premiers succès remportés par ses troupes devant Marbourg et Fritzlar, il crut pouvoir encore conserver sa position, en se bornant à la resserrer vers Meldungen. Le comte de Stainville eut ordre de passer la Werra et de venir le joindre; les Saxons qui étaient avec lui dans un mauvais camp, près de Langensalza, devaient en faire autant. Cet ordre arriva le 15, au moment où le général Sporken allait les attaquer; M. de Stainville exécuta son mouvement, sans s'inquiéter de ce que deviendraient ses alliés; le comte de Solms, qui les commandait, n'ayant aucune connaissance de

(1) On trouvera ces mouvemens dans un tableau général, annexé à la fin de ce chapitre. J'ai cru devoir me servir de cette méthode, et me borner à donner dans la relation les mouvemens principaux, qui font la base des opérations; c'est le seul moyen d'éviter trop de détails dans la narration, et de présenter les combinaisons générales de la campagne dans un cadre plus resserré et plus frappant. En suivant les journaux de marche sur la carte, on peut assez se faire une idée du détail des positions.

l'ordre, crut devoir s'engager avec l'ennemi; les Saxons furent ainsi forcés à faire une retraite difficile, dans laquelle la cavalerie du général Sybourg et celle des alliés les entamèrent; ils perdirent 2,000 hommes, et eurent de la peine à gagner Eisenach pour rejoindre M. de Stainville. Le duc de Broglie apprit cet événement, le 16, en même temps que la nouvelle d'une seconde attaque sur Fritzlar, où M. de Narbonne avait accepté, le 15, une capitulation honorable, il crut alors qu'il était temps de ne plus compromettre ses flancs, et il marcha sur-le-champ à Hirschfeld, pour y arriver avant le prince héréditaire. L'armée française campa dans cette position, jusqu'à ce que les corps isolés sur la Werra eussent achevé leur mouvement rétrograde.

Le duc Ferdinand de son côté, quitta les environs de Zierenberg, le 17, et vint cantonner avec l'armée, entre Fritzlar et Gudensberg; le prince héréditaire marcha avec son corps jusqu'auprès de Hombourg. L'armée passa l'Eder, le 18, et se porta aux environs de Hombourg, son avant-garde à Ziegenhain : le prince héréditaire se rapprocha de Hirschfeld. Le 19, l'armée cantonna aux environs de Schwartzenborn; l'avant-garde à Neukirch, le prince héréditaire à Obergeisa; le général Sporken entre Eisenach et Berka; son avant-garde à Vach, d'où le comte de Stainville se retira.

Tous ces mouvemens donnant aux Français des craintes sur Fulde et sur cette communication importante, le maréchal fit concentrer ses corps de droite à Hunefeld, et y marcha lui-même avec l'armée, le 20, après avoir détruit les magasins immenses qu'il avait à Hirschfeld. De nouvelles inquiétudes le tirèrent bientôt de sa position, et il marcha successivement, le 21, à Fulde, et le 26, à Bergen, abandonnant ou détruisant des approvisionnemens immenses, amassés avec des peines inouies, et qui semblaient néanmoins lui être indispensables pour ses opérations ultérieures. M. de Stainville occupa Budingen et Salmunster; les Saxons s'établirent à Gelnhausen. M. de Rougé craignant d'être coupé, laissa garnison à Marbourg et se retira par Giessen sur Butzbach.

L'armée alliée marcha, le 21, à Hausen; le 23, à Grabenau; le 26, à Alsfeld: elle prit des cantonnemens serrés sur l'Ohm, le quartier-général à Schweinsberg. Le prince héréditaire couvrant la gauche à Lauterbach, lord Granby avec l'avant-garde, entre l'Ohm et la Lahn, Luckner sur le Kintzingerbach, Kielmansegg à Laubach. Le duc Ferdinand fit assiéger Cassel, le 1.er mars, et investir les autres places de la Hesse; le comte de Broglie défendit la première avec vigueur, fit une sortie, le 7, et détruisit presque toutes les batteries des assiégeans.

Les 8 et 9 mars, les Français reçurent un renfort de 15,000 hommes qui avaient eu ordre de marcher de l'armée du Bas-Rhin, à la première nouvelle des mouvemens de l'armée alliée. Ce renfort mit le duc de Broglie en état d'agir offensivement pour sauver Cassel, et il se mit en marche, le 11, avec toutes ses forces. Après plusieurs mouvemens, qui durèrent jusqu'au 18, et dont on trouve le détail au tableau, les deux armées occupaient les positions suivantes. Celle des alliés avait des cantonnemens serrés sur l'Ohm, depuis Wetter jusqu'à Hombourg, elle avait levé les siéges de Marbourg et de Ziegenhain; le corps de Granby qui les avait couverts entre l'Ohm et la Lahn s'était réuni à l'armée. Le prince héréditaire, qui couvrait la gauche vers Budingen, s'était retiré à Laubach et Gruneberg; M. de Stainville le canonna, le 16, et le força à se retirer sur Hombourg. L'armée française était cantonnée depuis le 14, la droite vers Hungen, la gauche entre Giessen et Wetzlar; Rochambeau couvrait le front à Faurbach et Ilshausen; Fischer avec son avant-garde à Hachborn et Erbenhausen; le marquis de Poyanne à Treys et Allertshausen, la brigade suisse de Boccard en échelon intermédiaire à Altenbuseck: M. de Stainville était à Gruneberg; Closen avec l'avant-garde de ce corps à Londorf et Udenhausen. Enfin, M. Dumuy avait passé la

Lahn avec son corps, cantonné sur la Salzbott, et poussé des détachemens sur Seelbach et Hohensolms.

Le duc Ferdinand crut pouvoir former une entreprise contre le flanc droit des Français qui lui paraissait être en l'air, et il fit remarcher pour cela le prince héréditaire, le 19, sur Gruneberg. Le maréchal de Broglie renforça, le 20 mars, M. de Stainville par 3 brigades de cavalerie et les grenadiers de France, afin d'attaquer le prince et de le repousser au-delà de l'Ohm. Pour parvenir à ce but, on prit les dispositions suivantes : l'armée française dut faire des démonstrations et inquiéter le centre et la droite du duc Ferdinand, pour l'empêcher de faire soutenir le prince par Hombourg. A cet effet, la brigade Cursay eut ordre de s'avancer jusqu'à Gosfeld sur la Lahn, d'où elle devait porter le chevalier d'Origny avec ses partisans, jusque sur la Wetter, pour attaquer le corps de Scheiter. Rosières prit position avec un petit corps sur les hauteurs de Panenberg. Rochambeau se forma vers Ebsdorf et poussa de forts détachemens sur Schweinsberg. Le baron de Closen devait marcher avec son corps à Stangerode et prendre ses mesures de manière à soutenir l'attaque principale, dirigée par M. de Stainville sur Gruneberg, contenir en même temps les troupes que l'ennemi pourrait faire déboucher par Hombourg, et enfin prendre à revers la position que le

prince héréditaire occuperait sans doute près de Gruneberg. Ce corps de Closen dut être soutenu par le général de Poyanne, qui s'avança à Londorf avec les carabiniers et la brigade d'Auvergne. Enfin la brigade suisse de Boccard devait servir de soutien à M. de Poyanne.

M. de Stainville forma deux colonnes, il conduisit lui-même l'attaque vers Gruneberg; le brigadier Diesbach commanda celle contre Laubach. Le maréchal de Broglie suivit la première colonne et se rendit sur une hauteur en-deçà de la ville, pour reconnaître la position du prince héréditaire. On entendit là quelques coups de fusil et de canon qui s'approchaient à la droite; on jugea que c'était le général Luckner qui avait été débusqué de Laubach par M. de Diesbach. Alors M. de Stainville fit avancer le régiment de Schomberg sur les hauteurs, entre Gruneberg et Laubach, pour couper la retraite aux alliés; il porta la brigade de Royal-Allemand à son soutien, fit marcher le comte de Scey-Montbeillard avec les dragons du Roi et de la Ferronaye, sur les hauteurs de Stangerode, et dirigea enfin son infanterie droit sur Gruneberg.

Lorsque le comte de Scey arriva près de Stangerode, il aperçut déjà à gauche le baron de Closen, avec les régimens d'Orléans, d'Autichamp, et les volontaires d'Austrasie, de Hainaut, de Clermont et de Saint-Victor. On découvrit en

même temps le corps du prince héréditaire, dans le village d'Alzenheim, qui est entouré par un étang et plusieurs ravins. La tranquillité qui régnait dans les postes avancés de ce village, prouvait que les alliés ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque; car si on en avoit profité pour jeter vivement toute la cavalerie dans le village et en arrière, la surprise eût été complète, et le prince héréditaire aurait sauvé fort peu de monde. Mais comme s'il eût été convenable d'annoncer leur arrivée, les Français firent avancer une batterie, et canonnèrent les postes. Les alliés se jetèrent promptement hors du village, et se formèrent rapidement sur les hauteurs en arrière. Le baron de Closen, pour déborder leur flanc droit, détacha les volontaires à pied par sa gauche sur les bois de Bernsfeld, et avec sa cavalerie il se jeta à droite du village contre le flanc gauche. Lorsqu'il arriva près de l'étang, ce général s'aperçut que l'infanterie alliée n'était pas encore bien formée, et qu'elle n'était soutenue que par fort peu de troupes à cheval; il se mit à la tête des régimens d'Autichamp, d'Orléans, et des volontaires de Saint-Victor, tomba sur cette faible cavalerie et la fit retirer par un taillis peu épais, qui se trouvait près de là. M. de Closen changea alors de direction à gauche et se jeta sur l'infanterie, au milieu de laquelle il sabra avec un

grand succès. Enfin les dragons du roi, du corps du comte de Scey, étant aussi arrivés, l'infanterie alliée fut culbutée et poursuivie au travers du taillis, jusque derrière sa cavalerie. Celle-ci voyant que les escadrons français poursuivaient avec peu d'ordre, les chargea à son tour et ramena les plus avancés sur le second escadron de la Ferronaye; mais ce corps tint ferme, et les volontaires de Saint-Victor l'ayant soutenu, la cavalerie alliée fut repoussée. Le prince gagna néanmoins par cette charge le temps de se retirer sur Burgmunden, et de repasser l'Ohm, après avoir perdu 2,000 hommes, 19 drapeaux et 10 canons. Cette défaite eût été bien plus considérable, si la brigade de Royal-Allemand, qui devait traverser le bois le long de l'Ohm, et se former dans la plaine, eût bien exécuté cet ordre: mais lorsque cette brigade y marchait, elle rencontra M. de Luckner, qui se retirait de Laubach par Nieder-Ohm: elle échangea quelques boulets avec lui, et resta en position derrière une hauteur.

Après cette affaire, le duc Ferdinand partit, le 22 mars au soir, et marcha aux environs de Ziegenhain; le siége en fut levé le lendemain. Le duc repassa l'Eder le 24, prit des cantonnemens aux environs, et fit lever le siége de Cassel, le 28, pour se retirer derrière la Dimel le 31. Plusieurs affaires d'arrière-garde eurent lieu, et suivant l'usage elles furent toutes à l'avantage des

troupes françaises, qui avaient l'initiative, et qui firent encore près de 1,800 prisonniers.

Le duc de Broglie se trouva ainsi en possession de toute la Hesse, mais comme il avait perdu tous ses magasins dans sa retraite, et que le pays était entièrement fourragé depuis un an, il ne crut pas pouvoir suivre ses opérations avant d'avoir rassemblé de nouveaux approvisionnemens, qui devaient venir de fort loin et qui le retinrent long-temps dans l'inaction : l'armée alliée rentra, le 1.er avril, en cantonnemens derrière la Dimel; le duc de Broglie reprit ceux qu'il avait eus entre la Werra et la Fulde.

Les armées restèrent près de deux mois dans cet état d'inertie: pendant cet intervalle les Français se renforçaient près de Wesel et fortifiaient leurs places de la Hesse. Les alliés, de leur côté, augmentaient les travaux de Hameln, Munster et Lipstadt, et mettaient ces places dans un état respectable de défense. Les généraux français passèrent leur temps à écrire des in-folio pour tâcher de mettre de l'ensemble dans leurs plans, ou pour s'efforcer de leur donner l'apparence d'une combinaison militaire, et dans le fait ils n'y parvinrent pas. Jamais événement de guerre

ne présenta, d'une manière plus frappante, les funestes résultats d'un double commandement, et de l'emploi fautif de forces considérables; jamais l'on n'écrivit autant de beaux projets, que les deux maréchaux et le ministre de la guerre français n'en rédigèrent pour cette malheureuse campagne. Les militaires qui ont l'habitude de la guerre, auront peine à croire que deux généraux, qui avaient de la réputation, se renvoyaient sans cesse des objections sur ce que l'ennemi pouvait faire pour s'opposer à leurs mouvemens, et qu'ils finirent par ne rien opérer, pour avoir voulu prévoir jusqu'à trente marches, ce que l'ennemi pouvait entreprendre après chacune d'elles. Dans le fait, une armée de 150,000 hommes, qui aurait pu conquérir l'Allemagne, eut de la peine à se maintenir contre 60,000 hommes, rassemblage de toutes les nations, et qui n'avaient presque aucun moyen de recrutement.

Enfin, l'armée du Bas-Rhin se réunit dans les premiers jours de juin, aux environs de Wesel et de Dusseldorf; celle de Broglie vers Cassel. Les alliés se rassemblèrent à Neuhauss, le prince héréditaire vers Munster, le général Sporken près de Warbourg.

Le maréchal de Soubise passa le Rhin avec toutes ses forces, et campa, le 18 juin, à Matten, près de Dortmund. Le duc Ferdinand, instruit de ce mouvement, jugea qu'il était temps de com-

mencer les siens, afin de chercher à empêcher tout concert entre les deux armées françaises; il fit porter, le 20, le prince héréditaire à Ham, et lui-même vint camper, le 23, dans l'excellente position de Soest. Le maréchal de Soubise marcha le même jour à Unna, et voulut se porter, le 28, à Werle, mais il y fut prévenu par le duc Ferdinand, qui vint ensuite se camper, le 29, à une demi-lieue de l'armée française. Le projet du duc était de l'attaquer, mais il la trouva si bien postée, qu'il résolut de la tourner. Il partit à cet effet, le 1.er juillet, à 10 heures du soir, sur quatre colonnes, et après trente-six heures consécutives de marche, il arriva, le 3 au matin, dans la plaine de Dortmund, sur les communications de M. de Soubise, qui, étonné de cette manœuvre, leva sur-le-champ son camp pour marcher à Hemmerle. Les alliés, trop fatigués par leur forte marche, ne purent pas le suivre; ils se portèrent cependant dans la nuit du 3 au 4 sur Unna. Les armées manœuvrèrent en présence jusqu'au 7, où M. de Soubise campa à Soest, et le duc Ferdinand près de Werle; l'armée alliée était composée et organisée suivant le tableau ci-après.

1.° Aile droite aux ordres du prince héréditaire de Brunswick : (*pl.* 21, *n.*° 3, *pp.*)

Division		Brigades	Bat.	Esc.
DIVISION KIELMANSEGG.	Brigades.	Oheim	4 Bat.	4 Esc.
	———	Halberstadt	9 —	8 —
	———	Bartels	6 —	» —
	———	Boose	8 —	» —
	———	de Bock	» —	6 —
	———	de Bremer	» —	6 —
			27 Bat.	24 Esc.

2.° Centre aux ordres du duc en personne :

Divisions		Brigades	Bat.	Esc.
DIVISIONS CONWAY.	Brigades.	César	4 Bat.	» Esc.
	———	Thownshend	4 —	» —
	———	Douglas	» —	7 —
HOWARD.	———	Cavendish	4 —	» —
	———	Réserve	2 —	» —
	———	Pembrooke	» —	7 —
PRINCE D'ANHALT.	———	Bischausen	4 —	» —
	———	Harsling	4 —	» —
	———	Scheele	2 —	» —
	———	Elliot	» —	6 —
			24 Bat.	20 Esc.

3.° Aile gauche aux ordres du lord Granby,

et ensuite du duc en personne, entre l'Asse et la Lippe :

DIVISIONS			Bat.	Esc.
WUTGENAU.	Brigades.	Gilsa	4	»
	———	Rosenberg	3	»
	———	Bibow	»	5
GRANBY.	———	Beckwood	2	»
	———	Waldegrave	4	»
	———	Mansberg	2	»
	———	Beckwood	2	»
	———	Harwig	2	14
WOLF.	———	Ahlefeld	7	»
	———	Waldausen	»	8
			26 Bat.	27 Esc.

Total général, 77 bataillons, 71 escadrons, sans compter le reste du corps de Sporken, campé à Hertzfeld, et autres détachemens.

Tandis que ces choses se passaient, M. de Broglie, à la tête de 50 mille hommes, avait commencé son opération le 26 juin, et avait successivement poussé devant lui le corps du général Sporken, auquel le duc avait ordonné de se replier sur l'armée, et qui arriva le 8 juillet à Lipstadt. L'avant-garde de M. de Broglie joignit M. de Soubise à Soest le 7, et le lendemain ces deux armées se trouvèrent réunies et en ligne. Le duc Ferdinand se borna à rapprocher son

camp du village d'Illingen, où se trouvait son centre, couvert par le ruisseau de Saltzbach; la gauche était entre la Lippe et l'Asse, vers le village de Villinghausen (1).

Les généraux français perdirent huit jours à tenir des conseils de guerre, dans lesquels on lisait de beaux mémoires pour savoir s'il fallait attaquer l'ennemi dans sa position avantageuse, ou bien le forcer par des diversions à la quitter. Ces mémoires, qui, dans des circonstances semblables, ne sont jamais que la preuve du manque de génie militaire de la part des généraux en chef, supposaient tout ce que l'ennemi pourrait opposer à chaque entreprise, et c'était sûrement le moyen de n'en tenter aucune, car il n'y a point d'opération de guerre où il n'y ait quelque chose à objecter, ou quelque chance favorable pour l'ennemi, s'il venait à paraître subitement, et qu'on

---

(1) Je n'ai donné qu'un croquis de cette bataille, et de celles qui la suivirent sur cette ligne d'opérations, parce que je n'avais déjà que trop de gravures. Les amateurs pourront suivre toutes les campagnes du duc Ferdinand et de l'armée française, sur l'excellent atlas de M. le colonel de Bawr, chef d'état-major du duc, ou sur les cartes de la Hesse et de la Westphalie, par Julien. Celui de M. de Bawr contient les plans de tous les combats sur une fort grande échelle. Enfin, on trouvera aussi une collection de tous les plans des affaires de la guerre de sept ans, publiés par Jaeger à Francfort.

le laissât profiter de tous les avantages qu'il chercherait à mettre de son côté.

Enfin, on réussit à convenir d'un projet d'attaque pour le 16 juillet. Conformément à ce plan, M. de Broglie dut se mettre en mouvement le 15 pour venir, par Oslingshausen, prendre position vers Hultrup : son avant-garde devait faire attaquer par deux brigades les postes de Nordel et Villinghausen ; son armée devait être renforcée par le corps de Condé; M. de Soubise devait marcher d'Ervitte sur la Saltzbach (*dd*). Cette marche de deux lieues, exécutée par ces deux corps dans la matinée du 15, avait pour but de se rapprocher de l'ennemi, afin d'être en mesure pour l'attaque générale du lendemain; mais elle dévoilait naturellement le projet que l'on avait formé, et devait le faire échouer; on y ajouta encore le but de retrancher les hauteurs en arrière de la Saltzbach pour protéger la retraite de l'armée, si elle était battue, ce qui semble ridicule.

Le 15, au point du jour, M. de Broglie partit du camp d'Ervitte, et fit camper son armée à Oslingshausen (pl. 21, n.° 3, *aa*). Il en repartit à 5 heures après midi, sur trois colonnes. Celle de droite était composée de la division de l'avant-garde, commandée par M. de Closen, qui devait attaquer Villinghausen. Celle de gauche était formée de la division d'avant-garde aux ordres de M. de Belsunce, qui devait attaquer le château de

Nordel. Le centre, qui resta en arrière, était composé du gros de l'armée de M. de Broglie, et devait seulement soutenir, au besoin, les deux colonnes qui marchèrent directement à leurs attaques.

A 6 heures du soir, le duc fut averti de ces mouvemens, qui menaçaient la route de Hamm; il ordonna sur-le-champ au lord Granby de tenir son poste jusqu'à la dernière extrémité; le général Wutgenau eut ordre de le soutenir; la ligne dut faire un prolongement général vers la gauche pour mieux appuyer cette aile, qui allait être engagée, et la brigade d'Anhalt passa l'Asse pour remplacer Wutgenau et se lier à sa droite. Enfin, le général Sporken, qui campait à Herzfeld sur la rive droite de la Lippe, eut ordre d'envoyer au lord Granby un corps de 8 bataillons et 7 escadrons, commandé par le général Wolff. La gauche se trouva alors dans la position *gg*.

Sur ces entrefaites, M. de Closen attaquait le bois de Villinghausen avec les volontaires à pied de Saint-Victor, soutenus par les régimens de Nassau, de Deux-Ponts, et les bataillons d'élite d'Auvergne et de Poitou. Les Anglais, aux ordres du général Granby, se défendirent d'abord avec vigueur; mais ils furent repoussés dans le village, et chargés avec une nouvelle impétuosité. Dans cet instant, le corps de Wutgenau arriva au soutien, et les Français furent contraints à rentrer

dans le bois. M. de Closen demanda alors des renforts à M. de Broglie, qui y détacha la brigade de Guerchy, et y marcha lui-même avec le régiment du roi. L'attaque se renouvela ensuite avec plus de vivacité; Villinghausen fut encore pris et repris; enfin, la nuit mit fin au combat, et les Français restèrent maîtres de ce village. M. de Broglie avait fait avancer les brigades d'Aquitaine et de Rougé, qui l'occupèrent: les troupes, qui avaient souffert, furent relevées.

Tandis que ceci se passait, le maréchal reçut une lettre de M. de Soubise; il lui annonçait sa marche sur Eimecke, et lui mandait que, l'ennemi paraissant tirer toutes ses forces sur sa droite, il ne croyait pas devoir lui envoyer le prince de Condé, et qu'au contraire il allait le faire rentrer. M. de Broglie avait de trop bonnes preuves de la fausseté de cet avis pour y croire, il invita donc le prince de Condé à venir le joindre, et M. de Soubise à le faire remplacer par un autre corps dans sa position intermédiaire.

Le duc Ferdinand, au premier avis du mouvement de ses ennemis, avait ordonné, comme nous l'avons dit, un prolongement général vers la gauche pour soutenir cette aile engagée (*gg*); il y fit encore marcher, pendant la nuit, les brigades anglaises de Cavendish et de Pembrock, et s'y porta lui-même, tandis que le prince héréditaire, commandant l'aile droite, vint s'appuyer

vers Illingen (*ff*), dans la position où avait été le centre, et continua à faire face à la grande armée de M. de Soubise. Le 16, au point du jour, l'attaque sur Villinghausen (*m*) recommença par une forte canonnade. M. de Broglie, ne se croyant pas assez en forces pour se soutenir, manda à M. de Soubise qu'il allait reprendre son ancienne position à Oslingshausen; mais, comme il se trouva engagé, il n'eut pas le temps d'exécuter son projet de retraite, et, les renforts arrivant de toutes parts aux alliés, le duc Ferdinand fit attaquer le village de Villinghausen, qui fut emporté après une résistance opiniâtre; le régiment de Rougé fut fait prisonnier. M. de Broglie se décida alors à la retraite, et la fit protéger par les grenadiers de France, qui n'avaient point encore donné; elle se fit en bon ordre, à la faveur d'un terrain très-coupé, qui mit la cavalerie hors d'état d'agir.

Le message par lequel M. de Broglie annonçait qu'il voulait se retirer, arriva à sept heures du matin à M. de Soubise, au moment où il venait de se mettre en mouvement et d'entrer en action pour forcer le passage de la Saltzbach, vers Scheidingen : ce général eut peur de s'engager seul, et fit revenir ses colonnes à leur ancien camp de Closter-Paradies; tandis que sa grande supériorité, et la présence du corps du lieutenant-général Dumesnil, près de Werl (*e*), lui aurait donné les

moyens d'accabler le prince héréditaire par Sundern.

Cette retraite mit fin à l'affaire de Willinghausen, où les Français perdirent de 5 à 6,000 hommes, et les alliés au-delà de 2,000. Jamais combat ne montra, d'une manière plus évidente, ce que produisent l'irrésolution, le défaut d'unité dans les mouvemens, et surtout le partage du commandement : on y vit une armée imposante, composée d'excellentes et vieilles troupes, se retirer devant un ennemi qui ne pouvait pas mettre en action la moitié autant de forces, qui était dans une position hasardée, et coupé de ses communications. Cet événement offre aussi un exemple frappant de ce que peut l'art de conduire les hommes. En comparant les opérations de l'armée de Soubise et les moyens de ses ennemis avec ce qu'a fait l'Empereur Napoléon contre les Russes, après la bataille d'Eylau, et contre l'Autriche en 1809, on est obligé de convenir que cet art constitue réellement la force des armées et celle des empires. De beaux états militaires, dans lesquels on fait une pompeuse énumération de régimens, n'établissent point le degré réel de la force nationale, et ne forment point une bonne armée. Il faut renoncer à en avoir une qui mérite ce titre, quand les gouvernemens ne savent pas découvrir une tête douée du génie militaire, qui soit capable de la conduire à de grandes opérations.

Quoique la perte essuyée par les Français dût leur être très-peu sensible, à cause de leur supériorité, le combat de Willinghausen changea totalement la face des affaires. Les généraux commencèrent de nouveau à se disputer : l'un voulait que les armées restassent réunies; M. de Broglie insista, au contraire, pour qu'on les divisât, afin de faire une forte diversion, dans le pays de Hanovre, par la rive droite du Weser. Le prince de Soubise finit par être de cet avis, renforça de 30,000 hommes l'armée de son collègue, et campa avec le reste à Herdringen, le 25 juillet, afin de couvrir la Hesse. M. de Broglie se mit aussitôt en marche, et arriva le 27 devant Paderborn, à l'instant même où une lettre du gouvernement, qui improuvait toute séparation, venait d'apporter l'ordre d'attaquer de nouveau le duc Ferdinand. Il n'était plus temps, car ce prince était en marche dès le 27 au matin, et il vint camper le 30 à Buren, entre les deux armées françaises, laissant le prince héréditaire à Rhuden pour observer M. de Soubise.

M. de Broglie était venu camper, le 28, à Dribourg et Dringenberg; il n'attendait qu'un nouveau renfort de 10,000 hommes, parti le 9 août de l'armée de Soubise, pour menacer Hameln, tandis que ce dernier menacerait Munster. Le duc résolut alors de prendre une position centrale qui empêchât en même temps ces deux entreprises, et qui interceptât les communications entre les

deux armées françaises. Il partit, le 10 août, et marcha par Detmold sur les hauteurs de Moltmorbergen, où il campa, le 13, la droite à Reilkirchen, la gauche à Sieghof.

Sur ces entrefaites, le ministère avait fini par approuver le projet de la diversion; mais, au lieu de la porter au-delà du Weser, il voulait que l'on tournât le duc Ferdinand par la Haute-Lippe. Ce projet du gouvernement eut le même sort que tous ceux qu'il avait conçus dans cette campagne, et, loin de l'exécuter, M. de Broglie, après plusieurs mouvemens dont on trouvera les détails au tableau ci-après, passa le Weser à Hoxter, le 18 août, menaçant Hameln et Brunswick. Le duc Ferdinand, au lieu de s'inquiéter de cette manœuvre et d'accourir pour sauver ses provinces et ses communications, résolut de rester sur la rive gauche du fleuve pour couvrir les places qui lui donnaient un bon appui, et pour menacer en même temps les communications des Français avec la Hesse. Il campa à cet effet près de Hoxter, le 19 août.

M. de Soubise, de son côté, avait marché dans les premiers jours d'août sur la Lippe, pour menacer Munster; mais le duc, s'inquiétant fort peu pour l'instant des succès que pourrait avoir ce corps secondaire, retira même le prince héréditaire qui lui était opposé, et le porta en trois marches rapides, le 14 août, à Lichtenau, sur les derrières

de M. de Broglie, qui se trouvait alors vers Drybourg. Aussitôt que la grande armée française eut passé le Weser, le duc jugea qu'il pourrait déjouer tous ses projets en menaçant Cassel, tandis que le prince héréditaire irait déjouer, de son côté, ceux de Soubise. Le duc porta donc le corps de Granby, le 24 août, sur la Dimel, pour attaquer M. de Stainville, et il marcha lui-même avec l'armée, le 27, à Immenhausen. Cette entreprise lui réussit en effet; car le général français accourut au secours de la Hesse avec une partie de son armée, et le duc, satisfait de lui avoir fait faire un faux mouvement, revint à Buhnau le 1.er septembre.

M. de Broglie revint aussi, le 7, à Sulbeck, pour reprendre ses projets sur la Westphalie, et il poussa sa réserve sur Gandersheim pour marcher sur Wolfenbutel. Mais le duc lui opposa la même manœuvre qui lui avait déjà réussi; il passa la Dimel, le 18 septembre, vint jusqu'à Wilhelmsthal, et se fit joindre par le prince héréditaire. Le général français reprit à son tour une position intermédiaire vers Munden, renforça M. de Stainville, et forma une chaîne de divisions isolées et défensives, depuis Luternberg jusqu'à Eimbecke.

Le tableau des mouvemens indique au reste les détails de ces opérations, qui n'avaient aucun grand but, et dont le duc Ferdinand eut tout l'honneur par les petites combinaisons de ses ennemis, auxquels la moindre démonstration faisait

craindre de mourir de faim dans un pays où il ne manquait de rien, et qui, tremblans pour leurs nombreux détachemens, en faisaient de nouveaux pour les soutenir, au lieu de marcher avec leurs forces supérieures à des entreprises vigoureuses, qui eussent bientôt décidé du succès de la campagne.

Enfin, M. de Broglie se croyant en sûreté revint, le 3 octobre, à Uslar pour se décider à pousser ses détachemens sur Wolfenbutel et Brunswick; le comte de Lusace y marcha avec la réserve. La première de ces places fut occupée le 10, la seconde fut investie le 11, et n'avait qu'une faible garnison; mais le prince Auguste de Brunswick, qui était avec quelques bataillons à Hanovre, accourut à son secours, surprit dans la nuit du 13 au 14 le poste français qui occupait le village de Selper, et s'introduisit dans la place.

Le comte de Lusace, qui n'avait point d'autres ennemis dans les environs, crut néanmoins voir arriver toute l'armée des alliés, leva le blocus, évacua même Wolfenbutel, et se retira jusque sur l'armée de M. de Broglie.

Le duc, voulant arrêter ces incursions, laissa encore une fois un faible parti pour observer Soubise, et se fit joindre par le prince héréditaire, qui était retourné jusqu'à Lipstadt pour empêcher une entreprise sur Munster, mais qui était resté campé là, lorsqu'il apprit que Soubise se retirait.

Cependant, le duc étant tombé malade, son projet, ainsi que toutes les opérations, furent suspendus jusqu'au commencement de novembre. Dès qu'il fut rétabli, il fit passer le Weser à son armée, le 4 novembre, et il combina les mouvemens de quatre colonnes pour couper M. de Poyanne qui gardait les défilés d'Eschershausen; mais le retard d'une colonne fit, comme à l'ordinaire, échouer ce projet. Le prince héréditaire canonna M. de Broglie vers Eimbecke, le 5, et le força, par cette démonstration, à concentrer ses divisions isolées, qui passaient tous les mois, de l'état le plus menaçant, au rôle défensif le plus singulier. Les armées étaient en présence; mais aucun des partis croyait n'avoir intérêt à livrer bataille dans une saison aussi avancée; et, pour atteindre son but, le duc résolut de menacer le flanc gauche de l'armée française et ses communications avec Gottingen. Ce moyen réussit. M. de Broglie, regardant la campagne comme terminée, ne jugea pas à propos de rester dans sa position, et marcha, le 10, à Morungen, pour se rapprocher de Gottingen, où il vint le 16. Peu de jours après, les troupes prirent derrière la Werra les mêmes quartiers-d'hiver qu'elles avaient eus l'année précédente.

M. de Soubise l'avait devancé; après avoir menacé un instant Munster, et porté le prince de Condé sur Hamm, ce général se retira d'Appelhusen jusque sur Westerholz, parce que le prince héréditaire avait emporté d'assaut la ville de Dorsten, où se trouvait la boulangerie française, et qu'il menaçait les caissons de vivres qui venaient de Wesel. Aussitôt que le prince fut parti pour retourner à l'armée du duc, M. de Soubise reprit le projet d'une incursion sur l'Ems; et n'osant y aller lui-même, de peur de perdre ses convois de pain, il poussa ses troupes légères jusque sur Embden, se bornant à les soutenir en venant prendre position à Kosfeld, le 20 septembre. Le journal des mouvemens donnera une idée sommaire de ces entreprises si peu importantes pour les grands résultats, et qui durèrent jusqu'au milieu d'octobre.

Le duc Ferdinand, voyant que le Weser séparait son armée de celle de M. de Broglie, et qu'il avait réduit celle-ci à défendre momentanément Cassel et la Hesse, renvoya le prince héréditaire sur Lipstadt, le 10 octobre, pour arrêter les entreprises de M. de Soubise; mais celui-ci l'avait déjà prévenu; et, jugeant qu'il n'avait plus rien à faire à Kosfeld ni sur l'Ems, et qu'une entreprise sur Munster serait trop difficile, il se dirigea au même instant sur Borken pour se rapprocher du Rhin. Le duc Ferdinand

rappela alors le prince héréditaire, le 15 octobre; et M. de Soubise resta tranquille dans ses cantonnemens jusqu'au 10 novembre, époque à laquelle ses troupes commencèrent à passer le Rhin, et prirent leurs quartiers-d'hiver sur la rive gauche de ce fleuve.

Tel fut le résultat d'une campagne pour laquelle les Français avaient fait des préparatifs immenses, et qui ne leur donna pas un pouce de terrain. Il eût bien mieux valu ne pas faire cette guerre impolitique, que de mettre de nombreuses armées en campagne, et perdre chaque année 30,000 braves par les fatigues, les maladies et les combats journaliers, pour le seul but de défendre des sacs de farine, et faire tourner en ridicule l'honneur des armes nationales.

Je ne m'étendrai pas sur les fautes multipliées commises dans cette campagne; c'était la même ligne d'opérations que dans celles qui l'ont précédée. Le seul moyen de réussir était donc de marcher en masse par la droite vers les sources de la Lippe, de contraindre le duc Ferdinand à recevoir une bataille sur ses communications, et de le rejeter sur le Rhin. Le duc, par son mouvement imprudent sur Dortmund et Unna, vint de lui-même se placer dans cette situation difficile, où les manœuvres des Français ne surent pas le conduire, et dont ils ne surent pas profiter. L'affaire de Willinghausen, comme je l'ai

déjà observé, a été aussi mal combinée qu'elle pouvait l'être. Il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur une carte détaillée, pour voir que, quelle que fût la position du duc sur le terrain, la partie faible était l'aile gauche, placée dans un cul-de-sac entre l'Asse et la Lippe (1) : c'était justement là où passait la route importante et décisive de Hamm. Le duc, qui avait voulu tourner les Français, n'avait pas eu le talent de prendre une de ces positions savantes par lesquelles on peut atteindre ce grand but, sans courir des risques soi-même ; et, dans le fait, le duc était plus tourné que l'armée française, dont les communications avec la Hesse et avec le Mein étaient entièrement couvertes. Si, au lieu de tâtonner successivement toute la ligne des alliés, on eût laissé une division avec des troupes légères sur les hauteurs de Meyerke, devant leur droite et leur centre, et que les deux corps français, forts de 80,000 hommes, fussent venus sur deux

(1) M. de Broglie en a fort justement pensé de même. Ce général a fait, sur les opérations de cette année, plusieurs mémoires qui étaient basés sur d'excellens principes ; mais, soit qu'il ne fût pas le maître, soit qu'il fût trop compassé et irrésolu, l'exécution ne répondait jamais à ses vues : il fallait plus agir et moins écrire. Au reste, on ne peut disconvenir que ce ne soit le seul général en chef des armées françaises qui ait passablement fait cette guerre.

masses, la première en longeant les rives de l'Asse par Kirchdinken, et l'autre en suivant la rive gauche de la Lippe par Ultrup et Untrop, tandis qu'une division eût marché par la rive droite sur Hamm, pour s'emparer des ponts de bateaux; il est incontestable que l'aile gauche des alliés eût été enlevée le 15, et que le reste, coupé de Munster, de Lipstadt et de toute communication, eût été anéanti dans les journées suivantes. Mais, pour cela, il eût fallu marcher vigoureusement, et ne pas sans cesse déployer ses masses inutilement, les mettre en parade, et s'amuser à tirer du canon contre une partie faible de la ligne ennemie. Soit qu'il n'y eût qu'une aile des alliés sur ce terrain, soit que toutes leurs forces, au nombre de 60,000 hommes, y fussent, c'était encore là la seule manœuvre à tenter, la seule qui pût causer la ruine totale de leur armée, sans risquer autre chose que quelques milliers d'hommes, puisque les Français avaient une retraite assurée de Soest sur Cassel, et même sur Siegen. Les positions générales des armées à cette affaire, étaient les mêmes que celles où l'empereur Napoléon sut placer les ennemis à Bassano, Marengo, Ulm et Jéna : on peut juger par-là ce qu'il eût fait de l'armée alliée s'il avait eu la moitié seulement des forces de M. de Soubise et Broglie.

Non-seulement les dispositions générales qui

furent prises n'étaient pas les meilleures, mais l'exécution de ce qui eut lieu fut encore plus fautive. Lorsque M. de Broglie s'aperçut qu'il avait devant lui des forces presque égales aux siennes, on aurait dû naturellement conclure que M. de Soubise en aurait beaucoup moins devant lui entre l'Asse et la Saltzbach. Ce dernier, au lieu de se retirer ridiculement avec 70,000 hommes devant 25,000 qui lui étaient alors opposés, sous les ordres du prince héréditaire, aurait dû brusquer d'autant plus vivement le passage de la Saltzbach, s'emparer des villages d'Illingen et Sud-Dinker, afin de couper ainsi la droite du duc du reste de sa ligne, qui en était isolé et séparé par une rivière; il aurait ainsi pu s'emparer des hauteurs décisives de Rindern, et pousser vivement les débris du prince héréditaire sur la direction d'Unna. Toute cette aile, rejetée sur le Rhin, eût été perdue; car le duc Ferdinand n'aurait plus eu de communications avec elle, et il ne pouvait pas manœuvrer pour la sauver, ayant devant son aile gauche un corps deux fois plus nombreux que le sien, et l'armée entière de Soubise entre lui et le prince héréditaire.

Le reste de la campagne fut dirigé sur de meilleurs principes; mais l'exécution en fut pitoyable. Une des circonstances les plus frappantes de ces opérations, c'est que M. de Broglie eut des succès lorsqu'il combattit seul au mois de mars,

et qu'il manœuvra pour reconquérir la Hesse : lorsqu'il fut joint par une armée de 80,000 hommes, qui seule était supérieure à toutes les forces de l'ennemi, on n'eut que des revers. Ses opérations sur la rive droite du Weser sont inconcevables. En jetant les yeux sur le tableau des mouvemens du 20 au 28 août et du 20 septembre, on sera étonné de voir un général, commandant 90,000 hommes contre 45,000, et voulant marcher à des opérations offensives, s'épouvanter à chaque démonstration, et faire 14 ou 15 détachemens défensifs, au lieu de se porter vivement sur son adversaire. C'était bien sur le Weser qu'il fallait se porter par la droite, comme l'avait justement proposé M. de Broglie; mais ce n'était point pour y jouer le rôle qu'il y joua. *L'art de la guerre ne consiste pas à faire des courses sur les communications de ses ennemis, en tremblant de faire un pas; il consiste essentiellement à s'emparer de ces communications, et à marcher alors au combat.*

Depuis que M. de Soubise s'était séparé du maréchal de Broglie, il joua un assez triste rôle. Quoiqu'il eût encore au moins 40,000 hommes, il n'osa rien entreprendre aussi long-temps que le prince héréditaire resta vis-à-vis de lui avec 15,000. Le duc Ferdinand le regarda comme assez peu dangereux pour rappeler même trois fois le prince sur le Weser, et il ne laissa sou-

vent devant lui que 3 à 4,000 hommes pour l'observer. Pendant ce temps, Soubise n'osait pas même s'éloigner à plus de quatre marches du Rhin, écrivant au ministère que sans cela il manquerait de pain et compromettrait ses convois. La position, l'emploi et les opérations de cette armée n'ont rien qui ressemble à une combinaison militaire. La course de ses partisans jusque dans l'Oost-Frise n'avait rien de commun avec le sort des grandes opérations. Après s'être promené pendant trois mois sans but et sans résultat entre Munster et Wesel, M. de Soubise repassa le Rhin au commencement de novembre, et prit des quartiers-d'hiver au moment où M. de Broglie était le plus engagé au-delà du Weser. On conviendra qu'il est difficile de donner un nom à de pareilles manœuvres.

Si, au lieu d'employer des forces aussi considérables à de misérables accessoires, M. de Soubise eût pris une position centrale à Stadtbergen sur la Dimel, pour tenir les routes de Paderborn, de Lipstadt et Munster, il aurait rempli deux buts importans. Le premier était de couvrir les communications de M. de Broglie, de l'empêcher de décamper à chaque démonstration que faisait le duc pour les menacer, et de lui permettre de se faire renforcer par le corps nombreux de M. de Stainville, qui n'eût plus été nécessaire à Cassel, et avec lequel M. de Broglie aurait pu

marcher en masse à des opérations décisives. Le second but de cette position aurait été de compléter les combinaisons offensives qui devaient tendre à s'emparer de toutes les communications du duc, en le rejetant sur le Rhin ou sur la mer du Nord; mais le choix de ces grands points stratégiques était une science inconnue alors, et dont le héros de la France nous a seul appris le secret.

Le duc Ferdinand ne fit rien de bien extraordinaire dans cette campagne. Son mérite consista à commettre moins de fautes que ses ennemis. L'entreprise qu'il fit au mois de février contre les quartiers de M. de Broglie avait un bon but; mais elle fut mal exécutée : on la fit par petits corps divergens, au lieu de la pousser en masse vers la gauche et le centre des Français. Le duc était alors beaucoup plus fort, et il avait tout intérêt à profiter de ce moment pour frapper, avant que l'armée de Soubise ne pût entrer en campagne, un coup décisif sur une partie isolée, dispersée et hors d'état d'être soutenue à temps. En cas de revers, il ne risquait rien; en cas de succès, il décidait toute la campagne en sa faveur, et avec de grands résultats. Ne pas profiter d'une position semblable est, dans tous les temps, un oubli absolu des principes militaires, et c'est, à mon avis, la plus grande faute que l'on puisse reprocher au duc. S'il avait des raisons pour ne pas faire ce mouvement en masse par la droite con-

tre le centre et la gauche des Français, ce ne pouvait être que la crainte de compromettre ses communications avec le Weser; mais devait-il avoir cette crainte lorsqu'il pouvait, avec 60,000 hommes, accabler 30 à 35,000 hommes morcelés et percés par leur centre? Les détachemens de MM. de Saint-Pern et de Stainville ne pouvaient pas compromettre les communications d'une armée victorieuse; ils ne l'auraient pas pu lors même que l'entreprise du duc n'aurait eu qu'un demi-succès, parce qu'une telle entreprise est toujours une victoire, puisqu'on force l'ennemi à concentrer ses cantonnemens fort en arrière. D'ailleurs, il eût mieux valu risquer ses communications avec toutes les chances de succès, que de les compromettre trois mois après contre des forces trois fois plus considérables, et sans aucune chance favorable, comme le duc le fit dans la fameuse marche sur Dortmund et Unna. Cette marche, si vantée par Tempelhof, était une audace déplacée, qui compromettait l'armée alliée sans chances égales, puisqu'elle ne gagnait qu'une des trois communications de l'ennemi, et perdait toutes les siennes; une telle manœuvre, exécutée avec une armée la moitié moins forte, ne peut être justifiée par aucun raisonnement. Le fils du duc, qui commandait les Prussiens, en 1806, fit un mouvement pareil en marchant sur Gotha, tandis que l'Empereur Napoléon se dirigeait sur la Saale.

Cette marche perdit l'armée et la monarchie prussienne ; c'était néanmoins un mouvement semblable à celui sur Unna, que l'on nous présente comme un chef-d'œuvre.

J'ai déjà observé, dans le chapitre XV (3.e part.), que le duc, en persistant dans la résolution de rester aux environs de Lipstadt, s'exposait toujours à perdre ses communications, et se mettait dans la même position où les Prussiens se sont trouvés à Jéna ; à plus forte raison son mouvement sur Dortmund était-il inconcevable, puisque, renonçant à l'appui de ses places de Lipstadt ou de Munster, et à toute retraite, il venait témérairement se placer entre le Rhin et une armée beaucoup supérieure en nombre, qui conservait toujours deux communications assurées. Enfin, cette marche du duc Ferdinand me paraît d'autant plus extraordinaire, qu'il avait une masse centrale opposée à des parties isolées, dont il devait empêcher la réunion : en allant camper entre le Rhin et M. de Soubise, il lui laissait le champ libre pour se réunir à M. de Broglie, et doublait ainsi sa force ; dans le fait, la réunion de ces deux généraux fut le fruit de sa belle manœuvre. Est-ce un résultat pareil qui lui a valu l'admiration de Tempelhof? et devait-on, pour l'obtenir, se placer dans la position la plus critique où une armée se soit jamais engagée?

Mouvemens des armées françaises et alliées en 1761.

	Alliés.		Français.
Janvier.		Janvier...	En cantonnemens entre la Fulde et la Verra, en Thuringe et en Saxe, jusque vers Gotha; Gottingen est fortifié; Cassel de même. Une petite expédition est tentée pour ravitailler Gottingen. Les armées reprennent ensuite leurs cantonnemens.
Février.	*Les alliés* cantonnent plus serrés sur les deux rives de la Lippe, sur la rive gauche de la Dimel et du Weser jusqu'à Paderborn et Osnabruck. *Le duc*, voulant profiter de l'isolement des troupes françaises, rassemble les siennes en trois corps.	Février...	*M. de Stainville* était avec la droite aux environs de Gotha et de Langensalza. *Les Saxons* aux ordres du comte de Solms, en seconde ligne. La droite s'étendait depuis Mulhausen et Gottingen jusqu'à la Verra, elle était couverte par Gottingen. Le centre depuis la Verra par Fritzlar,



ALLIÉS.	FRANÇAIS.
	longeait l'Eder par Marbourg jusqu'à Giessen. La gauche sur les bords du Sieg jusqu'au Rhin. *La grosse armée de Soubise* aux environs de Wesel et sur la rive gauche du Rhin, s'organisait et se renforçait.
Le 9 fév. *Le prince héréditaire* marche à Stadtbergen, où il se divise en deux colonnes pour attaquer Fritzlar et Marbourg. *Le duc* avait rassemblé le gros de l'armée sur la Dimel. *Le général Gilsa* passe la Dimel à Hof-Geismar. *Le général Sporken* sur trois colonnes, à Heiligenstadt, à Bechren et à Stadt-Worbis.	
Le 10... *Le duc et le général Sporken* séjournent.	Le 10 fév. *M. de Rougé* était à Marbourg avec une division. *M. de Narbonne* à Fritzlar.

	Alliés.		Français.
			M. de Saint-Pern marche vers Mulhausen au soutien de la droite, et pour se réunir à M. de Stainville. *Le comte de Solms* s'avance vers Mulhausen avec les Saxons.
Le 11 fév.	*Le prince héréditaire* à Sande. *Le général Breitenbach* à Korback. *Le général Gilsa* près de Kalle. *Le duc* passe la Dimel sur quatre colonnes, et s'avance sur la direction de Cassel. *Le général Sporken* s'avance sur l'Unstrutt contre la droite des Français, et campe à Dingelstadt, une division à Helmsdorf, et l'autre à Bébersteḍt; l'*avant-garde* à Knllstedt, au-delà de la rivière.	Le 11 fév.	Même position. *M. de Saint-Pern* à Dorla. *Le comte de Solms* à Ober-Dorla, se réunit avec une partie du corps de Stainville.
Le 12..	*Le prince héréditaire* attaque Fritzlar; il est repoussé. *Le général Breitenbach* à Franckenberg.	Le 12....	*M. de Narbonne* repousse le prince à Fritzlar. *M. de Rougé* à Marbourg.

	Alliés.		Prussiens.
	Le général Gilsa à Durrenberg. *Le duc* avec l'armée à Zierenberg. *Le général Granby* à Elhen. *Le général Sporken* détache son avant-garde sous le général Luckner, pour reconnaître M. de St.-Pern.		*M. de Saint-Pern* en position à Eichenrode; canonnade.
Le 13 fév.	*Le prince héréditaire* attaque Fritzlar. *Le général Breitenbach* à Ernsthausen.	Le 13 fév.	*Une partie de l'armée* se rassemble vers Cassel. *Le lieutenant-général Maupeou* sur l'Eder. *Les garnisons de Munden et Witzenhausen* évacuent et entrent dans Cassel. *Saint-Pern* aux environs de Mulhausen, reçoit l'ordre de joindre l'armée, et passe la Verra. *Stainville* et *De Solms* sur l'Unstrutt.
Le 13...	*Le général Sporken* aux environs de Dingelstadt, se met en bataille sur le Eisberg, marche ensuite vers Schlotteim pour communiquer avec le général Sybourg, venant de la Saxe, et arrivé à Merxleben.		
Le 14..	*Le prince héréditaire* toujours devant Fritzlar. *Breitenbach* attaque Marbourg dans la	Le 14....	*Le duc de Broglie* laisse son frère avec 14 bataillons dans Cassel, et marche à sept heures du

	ALLIÉS.		FRANÇAIS.
	nuit, est repoussé et tué. *L'armée* toujours à Zierenberg.		soir sur Melsungen. *Saint-Pern* continue sa retraite sur Fridewalde. *Stainville* et *De Solms* demeurent dans leurs positions.
Le 15 fév.	*Le prince héréditaire* prend Fritzlar par capitulation. *De Sporken* passe l'Unstrutt à Thomasbruck et à Gotter, et attaque les Saxons. *La cavalerie prussienne de Sybourg* passe à Merxleben, et seconde cette attaque.	Le 15 fév.	*Le duc de Broglie* à Melsungen. *Stainville* reçoit l'ordre de se joindre à l'armée, et marche à Gotha. *De Solms*, en bataille derrière Langensalza, n'ayant point l'ordre de se retirer, s'engage et est battu.
Le 16...	*Le prince héréditaire* passe la Schwalm, et s'avance sur Hombourg. *Sporken* à Mulhausen, Gotter et environs. *Sybourg* à Langensalza.	Le 16...	*M. de Broglie* ordonne aux corps de droite d'accélérer leur mouvement. *Saint-Pern* sur Fridewalde. *Stainville* et *De Solms* sur Hunefeld. *L'armée* part à la nuit de Melsungen pour venir camper à Hirschfeld le lendemain matin.

Alliés.	Français.
	Rougé, tonjours à Marbonrg.
Le 17 fév. *Le prince héréditaire* près de Hombourg. *L'armée du duc* part de Zierenberg, et cantonne le long de l'Eder vers Fritzlar et Gudenberg. *Sporken* avec son avant-garde à Eisenach. *Le corps* un peu en arrière.	Le 17 fév. *L'armée* à Hirschfeld. *Saint-Pern* se retire par Fridewalde. *Stainville* par Vach. *Les Saxons* par Mansbach.
Le 18... *Le prince héréditaire* se rapproche de Hirschfeld. *L'armée* passe l'Eder, et cantonne près de Hombourg. *Granby*, avec l'avant-garde, près de Ziegenhain.	
Le 19.. *Le prince héréditaire* à Ober-Geysa. *L'armée* près de Schwartzenborn. *Granby* à Neunkirchen. *Sporken* entre Eisenach et Berka, son avant-garde à Vach.	
Le 20..	Le 20.... *L'armée française* brûle ses magasins, quitte la position retranchée de

	Alliés.		Français.
			Hirschfeld, et marche à Huuefeld. *Saint-Pern*, *Stainville*, *De Solms*, marchent aussi à Hunefeld et à Mittelsbach. *L'armée* est jointe par des troupes qui avaient cantonné dans le duché de Wurtzbourg et dans l'évêché de Fulde. *M. de Rougé* toujours à Marbourg.
Le 21 fév.	*L'armée alliée* aux environs de Hausen. *Le prince héréditaire* à Nieder-Aula. *Sporken* passe la Verra, campe à Fridewalde. *Luckner* à Mansbach.	Le 21 fév.	*L'armée française* à Fulde. *Les Saxons* à Neuhof, pour couvrir la vallée. *Une brigade* à Gelnhausen. *M. de Rougé* toujours à Marbourg.
Le 22..	*L'armée.* *Sporken* à Hirschfeld, et se réunit à l'armée. *Luckner* à Hunefeld. *Le prince héréditaire* à Schlitz.		
Le 23..	*L'armée* à Grabenau. *Granby* à Kirchhain, poussant des patrouilles vers Hombourg sur l'Ohm.	Le 23....	*L'armée* détruit ses magasins, et marche à Weidenau. *M. de Rougé*, craignant d'être coupé,

Allié.	Français.
Le prince héréditaire séjourne à Schlitz, est renforcé par quelques régimens de Sporken. *Le prince de Lippe Buckebourg* se prépare à assiéger Cassel avec un corps.	laisse garnison à Marbourg, et se retire par Giessen sur Butzbach.
	Le 24 fév. *L'armée* continue sa retraite jusqu'à Birstein.
	Le 25.... *L'armée* séjourne, à cause dn temps affreux qn'il faisait. *Le comte de Stainville* à Salmunster. *De Solms* à Gelnhausen.
Le 26 fév. *L'armée* à Alsfeld. *Le prince héréditaire* à Lanterbach. *Luckner* sur la Kintzingerbach. *Granby* entre l'Ohm et la Lahn, pour se rénnir à la division qui avait été repoussée devant Marbourg, et qui avait ensuite battu et pris M. de Maupeou à Sachsenberg.	Le 26.... *L'armée* vient cantonner sur les bords du Mein et aux environs de Budingen, entre Francfort et Salmunster. *Stainville, les Saxons*, dans leurs mêmes positions. *M. de Rougé* aux environs de Friedberg. *Des régimens* couvrent la ligne à Steinau, Bierstein, Ortenberg, Nidda.

Alliés.		Français.	
			Le grand magasin de Friedberg est brûlé. *Soubise* toujours vers Wesel sur le Bas-Rhin.
Première semaine de mars.		*Première semaine de mars.*	
	Le général Granby assiége Marbourg. *Le général Schlutter* assiége Ziegenhain. *Le prince de Lippe* assiége Cassel. *L'armée* cantonne serrée derrière l'Ohm. *Le prince héréditaire* couvre la gauche à Lauterbach, repousse M. de Stainville à Budingen. *Le général Kielmansegg* à Laubach, pour couvrir le front, s'avance par Nidda vers Staden.		*Le comte de Broglie* défend vigoureusement Cassel, et fait de grandes sorties. *Les autres places* en font autant. *L'armée* dans la même position. *M. de Rougé* à Friedberg.
Le 9 mars.	*Le prince héréditaire* se retire de Budingen à Laubach. *Kielmansegg* évacue Staden, et se réunit au corps du prince. *Luckner* évacue Gelnhausen.	Le 9 mars.	*L'armée* est jointe par M. Dumuy, qui lui amène un corps de 15 mille hommes, tiré du Bas-Rhin. *Ce corps* est à Konigstein,

Alliés.	Français.
Le 11 mars. *Granby* repasse l'Ohm et marche à Lohr pour couvrir le siége de Marbourg.	Le 11 mars. *L'armée* se met en mouvement pour marcher en avant. *Stainville* à la droite, s'avance à Nidda et à Staden. *De Rougé* marche de Friedberg, et s'avance sur la Wetter, près de Butzbach. *Les Saxons* à Wilstadt. *Le reste des troupes* à Wilbel. *Dumuy* à Hombourg. *Roquépine* à Nieder Rosbach. *Cursay* à Ursel. *Fischer* à Gruningen.
Le 14 mars. *Les alliés*, même position.	Le 14.... *L'armée* a la droite vers Hungen, la gauche entre Giessen et Wetzlar.
Le 16.. *Le prince héréditaire*, canonné par l'ennemi, se retire de Stange rode à Hombourg.	Le 16.... *Stainville* canonne le prince héréditaire à Strangerode, et prend position à Gruneberg. *Closen*, avec son avant-garde plus en avant. *Rochambeau*, avec l'avant-garde de l'armée à Gros-

Alliés.

Le 18 mars. *Le duo* fait lever le siége de Marbourg.

Granby, *Wangenheim* et *Scheiter* repassent la Lahn et joignent l'armée sur l'Ohm.

L'armée toujours sur l'Ohm, depuis Wetter jusqu'à Hombourg.

Français.

Buseck, couvert par le corps de Fischer.

Cursay passe la Lahn et se porte à Hohensolms.

Le 17 mars. *Rochambeau* marche à Allendorf.

M. de Poyanne, avec les carabiniers et une brigade, le remplace à Buseck.

Closen, avec l'avant-garde de Stainville, à Sassen et environs.

Dumuy envoie M. de Courcy au-delà de la Lahn pour soutenir Cursay.

Le 18.... *Rochambeau* à Faurback et Ilshausen.

Fischer à Hachborn et Erbenhausen.

De Poyanne à Treys et Allertshausen.

La brigade Boccard le remplace à Buseck.

Closen à Londorf.

Stainville toujours vers Gruneberg.

Cursay près de Seelbach.

ALLIÉS.		FRANÇAIS.	
			Courcy à Hohensolms.
			Dumuy passe la Lahn et s'avance sur le ruisseau de Salzbolt.
			L'armée toujours dans sa position.
Le 19 mars.	*Le prince héréditaire* s'avance sur Stangerode et Wirberg.	Le 19 mars.	*Dumuy* vers Marbourg sur la gauche de la Lahn.
	Luckner repousse la légion royale de Laubach sur Hungen.		*Wurmser* dans Marbourg.
		Le 20....	*Stainville* est renforcé pour attaquer le prince héréditaire.
			Cursay marche à Cosfeld sur la Lahn.
			Rochambeau à Ebsdorf.
Le 21..	*Combat d'Alzenheim.*	Le 21....	*Combat d'Alzenheim.*
	Le prince héréditaire se retire à Burgmunden.		
Le 22..	*Le duc* part dans la nuit, et marche avec toute l'armée aux environs de Ziegenhain.		
Le 24..	*L'armée alliée* derrière l'Eder, aux environs de Fritzlar.		
Le 25..	*Le général Monchenu*	Le 25....	*Le maréchal de Bro-*

Alliés.	Français.
surprend les alliés à Leimsfeld.	*glie* à Schweinsberg. *Rochambeau* suit la retraite des alliés sur Ziegenhain. *Combat de Heimsfeld.* Le général Zastrow est surpris.
Le 26 mars. *Le chevalicr Origny* surprend la légion britannique à Netze.	
	Le 27 mars. *L'armée* a rétabli ses communications avec Cassel, par Melsungen.
Le 28.. *Le prince de Lippe* a ordre de lever le siége de Cassel; il repasse la Dimel.	
Le 30.. *L'armée* marche à Mertenshagen.	
Le 31.. *Elle passe* la Dimel à Warbourg.	
Le 1.er avril. *L'armée* reprend ses anciens cantonnemens. *Le quartier-général* à Neuhauss jusqu'au milieu de juin.	Le 1.er avril. *L'armée* reprend ses cantonnemens jusqu'au milieu de juin. *L'armée de Soubise* était restée sur le Bas-Rhin, vers Wesel, où elle se renforçait et s'organisait pour entrer en campagne.
Le 12 juin. *Le prince héréditaire* avait rassemblé son	Le 12 juin. *La moitié de l'armée de Soubise* pas-

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
corps aux environs de Munster, le 10. *Une brigade anglaise* à Soesterhamm. *Sporken* avec 11,000 hommes, à Warbourg sur la Dimel. *Luckner* à Eimbecke. *Le reste de l'armée* autour de Paderborn et Osnabruck.	se le Rhin à Wesel, et marche à Hollen, ensuite à Essen, Bockum, Lutken, et le 18 à Matten.
	Le 13 juin. *L'autre moitié*, qui était a Dusseldorf, marche par Essen à Matten, où elle se réunit à la première colonne le 18.
Le 20 juin. *Le prince héréditaire* à Hamm. *L'armée* rassemblée à Nenhauss.	
Le 21.. *Le duc* marche avec l'armée par Erwitte et Gesecke.	
	Le 22.... *Soubise* marche de Matten à Brakel. *Broglie* se rassemble.
Le 23.. *Le due* campe à Soest. *Sporken* toujours à Warbourg.	Le 23.... *Soubise* à Unna. *Le prince de Condé* avec l'avant-garde, à Kesselburen.
Le 24.. *Le prince héréditaire* traverse Hamm.	
	Le 26.... *Broglie* rassemblé à Cassel.

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
	Belsunce à Westufeln sur Marbourg. *Poyanne* à Stadtbergen. *Les Saxons* à Oberkaufungen.
Le 27 juin. *Le prince héréditaire* campe à Kirchdenken.	
Le 28.. *Le duc* campe à Werle.	Le 28 juin. *Soubise* veut aller camper à Werle pour se rapprocher de Broglie; le duc y marche aussi. *Le prince de Croy* à Westhofen pour couvrir la communication de Wesel. *Broglie* à Brunen. *Poyanne* passe la Dimel. *Les Saxons* à Hohenkirch. *Chabot* à Trendelbourg. *Belsunce* à Marbourg.
Le 29.. *Le duc* campe à un quart de lieue de l'armée de Soubise, la droite à Lundern, la gauche à Kesseburen. *Sporken* se retire à Wilbadegsen, sur la route de Hameln; son arrière-garde per-	Le 29.... *Toute l'armée de Broglie* passe la Dimel et campe à Schefferde. *Belsunce* et *Chabot* atteignent l'arrière-garde de Sporken, et lui font des prisonniers.

Alliés.	Français.
dit 10 canons et 300 prisonniers.	
Le 30 juin. *Les armées* du duc Ferdinand et de Soubise en présence. *Sporken* se retire à Drybourg.	Le 30 juin. *Broglie* à Liechtenau et Dulmen. *Chabot* à Brackel. *Berchini* à Hoxter.
Le 1.er juill. *Sporken* et *Luckner* se réunissent et marchent le 2 à Blomberg. *Le duc* veut tourner l'armée française, marche à Hamm dans la nuit, laisse reposer ses troupes pendant quelques heures, et arrive après trente-six heures de marche.	
	Le 2 juillet. *Soubise* prend le change sur ce mouvement, et croit que l'ennemi marche à Lipstadt. *Broglie* marche à Paderborn.
Le 3... A Dortmund. *Le major Scheiter* attaque Westofen.	Le 3..... *Soubise* se retire sur Hemmerle. *Le prince de Croy* repousse Scheiter à Westofen, et sauve un grand convoi. *Broglie* campe à Neuhauss.

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
Les 3 et 4 juill. *L'armée* alliée arrive à Unna.	*Belsunce* à Lippespring. *Poyanne* à Lichtenau.
Les 4 et 5. *L'armée* campe derrière le moulin de Schaffausen. *Sporken* à Marienfeld.	Le 4 juill. *Soubise* empêche par le désordre des équipages de faire aucun mouvement avant midi. *Son arrière-garde* est inquiétée près de Schaffausen. *L'armée* fait halte, et campe, la droite en arrière de Werle, la gauche derrière le couvent de Scheide. *De Vogué* repousse l'ennemi de Schaffausen.
	Le 5..... *Broglie* pousse son avant-garde à Erwitte. *Poyanne* à Webelsberg.
Le 6... *Le duc* veut attaquer; l'ennemi le trouve dans une trop bonne position, et revient à Hemmerde. *Sporken* à Rheda.	Le 6 au soir. *Soubise* quitte son camp. *Belsunce* et *Closen* marchent à Soest. *Poyanne* à Erwitte.
Le 7... *Le duc* à Hilbeck près de Werle, la gauche à l'embouchure de	Le 7..... *Soubise* à Soest. *Jonction des deux armées.*

Alliés.	Français.
l'Asse de la Saltzbach. *Sporken* à Dortmund.	*Poyanne* aussi à Soest.
Le 8 juill. *Sporken* à Lipstadt.	Le 8 juill.. *Les deux armées* réunies vers Soest. *Stainville* avec les avant-gardes, en avant de cette ville. *Dumuy* et *les Saxons* restent au camp de Paderborn.
Le 10... *Le duc* se borne à changer son camp, la droite vers Hilbeck, le centre à Illingen. *Le corps de Granby* à Willinghausen. *Sporken* à Hertzfeld sur la gauche de la Lippe.	
Le 11 au 14. *Les armées* toujours en présenee.	
Le 15 au 16. *Combat de Willinghausen.*	
Le 17..	
Le 18.. *L'armée* dans les mêmes positions.	Le 18.... *Soubise* derrière Soest. *Le prince de Condé* à Lohn. *M. de Coigny* sur les hauteurs de Rhunen. *La maison du roi* à Neugesecke.

Alliés.	Français.
	De Broglie repasse l'Asse et campe à Erwitte.
Le 20 juill. *Le prince héréditaire* veut surprendre M. de Coigny; il est repoussé.	Le 21 juill. *Les généraux français* se décident à se séparer et à faire opérer Broglie par leur droite sur le Weser, tandis que M. de Soubise couvrira la Hesse : ce mouvement doit commencer le 25.
Le 21..	
Le 25..	Le 25.... *Soubise* renforce l'armée de Broglie par un corps de 30,000 hommes aux ordres de Dumuy.
	Le 26.... *Broglie* à Salzkochen. *Soubise* passe la Mone et la Ruhr.
Le 27.. *Le duc Ferdinand* à Borgeln. *Le prince héréditaire* reste pour observer Soubise, et campe à Schweife, son avant-garde à Rhunen.	Le 27..... *Broglie* à Paderborn. *Soubise* à Herdringen, près d'Ahrensberg. *Le comte de Lusace* à Nehem. *Closen* à Lipspring. *L'avant-garde* à Neuhauss. *Stainville* à Bevern.
Le 28... *Le duc* à Erwitte. *Le prince héréditaire* à Rhunen, son avant-garde à Wiedecke,	Le 28.... *Broglie* à Drybourg. *Dumuy* avec son corps, à Dringenberg.

Alliés.		Français.	
	attaque les postes de Soubise à Furstenberg, mais elle est repoussée.		*Stainville* à Neuherse. *L'avant-garde* à Burke. *Closen* à Ehrentrupp. *Chalus* vers Warbourg. *Rochambeau* à Westufeln, pour couvrir la communication avec Cassel. *Belsunce* aux environs de Gottingen, avec 3,000 homm. *Soubise* à Herdringen.
Le 29 juill.	*L'armée* à Stormode. *Granby* à Buren. *Sporken* passe la Lippe et joint l'armée. *Luckner* à Blomberg.	Le 29 juill.	*Stainville* à Kleinenberg. *Chalus* à Blankenrode. *Rochambeau* au défilé de Stadtbergen. *L'avant-garde* à Neuherse. *Closen* à Burke. *Dumuy* se prolonge à gauche vers Willebadegsen. *Stainville* à Herminghausen.
Le 30..	*L'armée* à Buren. *Granby* à Horen.		
Le 1.er août.	Le *duc* voulant donner des inquiétudes sur les communica-	Le 1.er août.	Mêmes positions.

Alliés.	Français.
tions avec la Hesse, cherche à cet effet de surprendre Stainville et Rochambeau.	
	Le 3 août. *Soubise* veut faire diversion sur Muuster ; son avant-garde marche à Iserlohn pour s'assurer des passages sur la Ruhr.
Le 4 août. *Wutgenau* et *Wangenheim* marchent dans les bois de Bredelaer pour attaquer de concert. *Waldegrave* marche de Horen à Meerhof pour tenir l'ennemi en échec. *Granby* part dans la nuit pour les hauteurs de Dalem, afin de contenir le corps qui était à Kleineuberg. *Sporken* le remplace à Horen.	Le 4 .... *Soubise* part d'Herdringen, passe la Ruhr, et campe à Schwerte. Le 4 au 5.. *Broglie*, mêmes positions. *Rochambeau* se retire; son arrière-garde est engagée au défilé, et se retire avec le corps à Kanstein. *Stainville* à Rhoden. *Soubise* à Durfeld, vers Dortmund.
Le 5 au matin. *Combat* au défilé de Bredelaer. *Wutgenau* attaque Rochambeau, et marche à Heddinghausen.	
Le 6 .... *Toutes les troupes* ren-	Le 6 ..... *Soubise* fait séjour,

Alliés.	Français.
trent dans leurs anciennes positions. *Le prince héréditaire* campe à Unna. *Kielmansegg* à Ramen.	reçoit l'ordre de renforcer encore Broglie par un corps de 10,000 hommes, qui part le 9 sous les ordres de M. de Lewis.
Le 10 août. *Le duc Ferdinand* veut prendre une position centrale pour déjouer en même temps les entreprises de Broglie sur Hameln, celles de Soubise sur Munster, et pour intercepter les communications entre ces deux armées; il passe la Lippe le 10, et campe à Delbruck pour se diriger sur Detmold.	Le 10 août. *Soubise* à Bockum.
Le 11.. *Le duc* à Stakenbrok.	Le 11.... *Soubise* passe à l'Emser et campe à Westerholt.
Le 12.. *Le prince héréditaire* laisse Soubise devant Munster, et part d'Unna pour se porter sur les derrières de M. de Broglie. *Le duc* à Detmold.	Le 12.... *M. de Vogué* passe la Lippe et surprend la légion britannique à Dulmen.
Le 13.. *Kielmansegg* se jette dans Munster. *Le prince héréditaire* marche à Buren.	Le 13.... *Soubise* passe la Lippe à Haltern, et campe à Hausdulmen.

	Alliés.		Français.
	Le duc campe sur le Moltmorbergen, près Keilkirchen et Siegof.		*Broglie* quitte une partie des positions où il était depuis le 28 juill. La droite qui était à Drybourg; le corps de Laval, qui était à Wilbadegsen; la cavalerie de Poyanne à Dringenberg; l'avant-garde sous Closen, et la division du comte de Lusace, marchent à Steinheim. *Dumuy* avec l'aile gauche à Drybourg.
Le 14 août.	*Le prince héréditaire* à Lichtenau, sur les derrières de l'ennemi. *Luckner* se réunit à Wickensen avec 2 bataillons de la garnison de Hameln, et marche sur Dassel.	Le 14 août.	*M. de Caraman* à Willebadegsen. *Belsunce* se retire de Dassel.
Le 15..	*Luckner* marche sur Uslar, y attaque l'ennemi, et lui fait 450 prisonniers.	Le 15....	*Belsunce* chassé d'Uslar avec perte, se retire à Gronde près de Gottingen. *Chabot* est détaché sur Willebadegsen, se réunit avec M. de Caraman pour s'opposer au prince héréditaire.

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
Le 16 août. *Luckner* marche sur Hoxter pour détruire le pont jeté sur le Weser.	Le 16 août. *M. de Broglie* change un peu sa position, et campe près de Pombsen; il détache dans la nuit le comte de Lusace à Hoxter, pour passer le Weser avec trois brigades d'infanterie et trois de cavalerie.
Le 17.. *Canonnade près d'Hoxter.* *Luckner* se retire sur Dassel.	Le 17.... *Le comte de Lusace* canonné, ne passe pas le Weser ce jour-là.
Le 18.. *Le duc* détache les corps de Granby et Wutgenau à la poursuite de l'arrière-garde française. *L'armée* marche sur les hauteurs de Nieheim. *Le prince héréditaire* marche à Ossendorf sur la Dimel pour attaquer M. de Stainville, qui se retira à temps.	Le 18.... *Le comte de Lusace* passe le Weser, et campe à Holzminden. *M. de Broglie* marche à Hoxter. *L'avant-garde* et *Closen* sur les hauteurs de Oldendorf, pour couvrir la marche et le passage des équipages et de la cavalerie. *Closen* repousse les Anglais avec perte, et ayant reçu du renfort, il reste en position à Ogenhausen.

Alliés.	Français.
	Le comte de Guerchy soutient Closen. *L'infanterie* de l'armée reste sur les hauteurs de Hoxter. *La division Devaux* occupe dans la nuit les hauteurs de Brinckausen.
Le 19 août. *Le duc Ferdinand* se met en marche pour atteindre l'ennemi, tandis qu'il passait le Weser ; il arrive après le passage, et canonne le pont sans résultat. *L'armée* campe sur les hauteurs de Hoxter. *Luckner* toujours vers Eimbecke. *Le prince héréditaire* campe sur la Dimel vers Grimbeck et Scherfde.	Le 19 août. *Tous les corps d'arrière-garde* passent le Weser en bon ordre. *L'armée* campe à Luchtringen et Furstenberg. *La brigade Gelb* occupe encore Hoxter sur la rive gauche. *M. de Stainville*, après s'être réuni à la division de M. de Lewis, marche à Cassel.
Le 20.. *Le duc* détache Wutgenau à Polle, pour couvrir la communication de Hameln. *Luckner* se retire sur Osterode.	Le 20.... *Même position générale.* *M. De Vaux* marche à Eimbecke pour chasser Luckner. *Soubise* était vers *Le prince de Condé* marchait sur Hamm.

Alliés.	Français.
Le 21 août. *Le prince héréditaire* reçoit l'ordre de marcher sur Hamm pour observer Soubise.	
Le 22.. *Le général Oheim* marche sur Hamm.	Le 22 août. *La grande armée française* passe le bois de Solingen, et campe à Dassel. *Closen* reste vis-à-vis de Hoxter, pour couvrir la marche, et se porte ensuite à Uslar. *Le comte de Lusace* à Markoldendorf avec la réserve. *L'avant-garde* à Hayna.
Le 23.. *Le duc Ferdinand* ne s'inquiète point des mouvemens de M. de Broglie. *Le prince héréditaire* suit le général Oheim.	Le 23.... *M. de Broglie* campe, la gauche à Morungen, le centre à Sulbeck. *Le duc de Duras* à Frédelsloh. *Le comte de Lusace* à Eimbecke. *L'avant-garde* à Hoppensen et Dassel. *Le prince de Condé* arrive devant Hamm. *Closen* reste à Uslar.
Le 24.. *Le duc* fait passer le Weser au corps, de Wangenheim, près	Le 24.... *Closen* se retire sur M. de Duras. *M. de Broglie*, au

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
de Hoxter, et rétablit le pont; d'un autre côté il veut attaquer M. de Stainville, et détache les corps de Granby et Conway sur la Dimel. *Le général Oheim* paraît devant Hamm, et fait cesser le bombardement.	lieu de faire attaquer et culbuter Wangenheim, conçoit des craintes, et va visiter la position de M. de Duras. *Le prince de Condé* fait tirer sur Hamm à boulets rouges. *Soubise*, avec le gros de l'armée, à Albersloh. *Vogué*, avec 20 bataillons, à Appelhusen. *Conflans* à Rheine. *Bezenval* à Drensteinfurth. *Cambefort* devant Meppen.
Le 25 août. *Granby* et *Conway* passent la Dimel et campent à Hof-Geismar. *Sporken* reste à Hoxter. *Wutgenau* à Polle. *Le prince d'Anhalt* à Herstelle, près Carlshaven. *Le prince Auguste* à Hanovre, pour courir contre les partisans.	Le 25 août. *Stainville* toujours au camp retranché de Cassel. *Le prince de Condé* se retire à Drensteinfurth. *Soubise* à Appelhusen, réuni à Vogué. *Le blocus de Munster* est levé.

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
Le prince héréditaire à Hamm.	
Le 26 août. *Les alliés* occupent les châteaux de Trendelbourg et Sababourg.	
Le 27.. *Le duc* marche à Immenhausen. *L'avant-garde* à Hohenkirchen.	Le 27 août. *M. de Broglie* apprenant les mouvemens du duc, détache trois divisions pour renforcer M. de Stainville dans la Hesse.
Le 28.. *Le prince héréditaire* marche à Haltern, fait enlever d'assaut Dorsten, où était la boulangerie de Soubise.	Le 28.... *M. de Broglie* marche à Munden avec le corps de Duras, et se rend de sa personne à Cassel.
Le 30.. *Le duc*, satisfait d'avoir arrêté les mouvemens des Français sur la Westphalie, revient à Geismar avec toute l'armée.	Le 30.... *Soubise* toujours à Appelhusen.
Le 1.er sept. *Le duc* campe à Buhne.	Le 1.er sept. *Soubise* veut couvrir ses communications, marche à Dulmen. *Condé* à Haltern. *Vogué* à Cosfeld.
Le 2... *Le prince héréditaire* vers Haltern, en présence de Soubise.	Le 2 .... *Soubise* à Haltern, campe en présence du prince héréditaire.

Alliés.	Français.
	Le 3 sept. *Vogué* à Dorsten. *Les troupes légères* passent la Lippe et courent vers Bremen.
Le 4 sept. *Le prince héréditaire* marche à Dulmen, et rétablit les communications avec Hamm et Munster.	Le 4.... *Soubise* passe la Lippe et campe à Dorsten.
Le 5... *Le prince héréditaire* se fait renforcer par une partie des troupes qui étaient à Munster.	Le 5..... *Soubise* à Westerholz.
Le 6... *Le prince héréditaire* marche à Ludingshausen.	
Le 7... *Le prince héréditaire* à Hamm. *Wutgenau* passe le Weser et s'avance à Scharfoldendorf. *Mansberg* était dans le bois de Sollingen.	Le 7..... *M. de Broglie* retourne à Sulbeck. *Stainville* entre Cassel et la Dimel, avec 35 bataillons et 33 escadrons.
Le 11.. *Wutgenau* se retire sous le canon de Hameln. *Mansberg*. *Le duc* en revient encore à une expédition sur la Hesse, pour menacer les communications de Broglie et arrêter ses progrès.	Le 11.... *M. de Broglie* avec la grande armée, à Eimbecke. *La réserve* à Gandersheim. *Closen* à Vieux-Gandersheim, pour attaquer Wutgenau. *Closen* ensuite à Goslar.

Alliés.	Français.
	Vaubecourt à Schartzfels.
	Saint-Victor à Claustal.
	Caraman surprend le général Mansberg qui campait dans le bois de Sollingen.
	Stainville à Grebenstein.
	Maupeou est à Asche.
Le 12 sept. *Le prince héréditaire* laisse le général Oheim avec 4,000 hommes à Hamm, et a ordre de rejoindre l'armée avec le reste; renforcé par deux régimens de la garnison de Lipstadt, il se dirige sur Warbourg.	
Le 14.. *Le duc* détache le prince d'Anhalt à Langental.	
Hardenberg vis-à-vis de Herstelle.	
Wutgenau à Beverungen.	
Le 16.. *Le prince héréditaire* à Warbourg.	
Wangenheim à Korbecke et Lammert.	
Wutgenau entre Herstelle et Langental.	

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
	Le 17 sept. *Stainville* se retire de Grebenstein à Hohenkirchen. *Soubise* veut profiter de l'éloignement du prince héréditaire, et pousser ses partisans sous les ordres de Conflans et Cambefort sur l'Oost-Frise ; pour les soutenir, il marche par Recklinghausen sur Cosfeld.
Le 18.. *L'armée du duc* passe la Dimel, et marche à Hohenkirchen. *Anhalt* et *Wutgenau* à Holzhausen. *Hardenberg* au bout de Rheinartswald. *Le prince héréditaire* chasse les tirailleurs du bois de Wilhemsthal, et campe à Oberweimar.	Le 18.... *Stainville* au camp retranché de Cassel. *M. de Broglie*, instruit des mouvemens du duc, suspend encore une fois sa marche pour accourir au secours de Stainville. Il fait marcher le général Diesbach avec 2 brigades à Munden. *Deux divisions* marchent d'Eimbecke à Harste, pour renforcer M. de Maupeou et pouvoir au besoin se porter dans la Hesse. *Soubise* à Haltern.
Le 19.. *Le duc avec l'armée*	Le 19.... *M. de Broglie*, sa-

Alliés.		Français.
	campe à Wilhemsthal.	chant que le duc a passé la Dimel, rappelle la réserve de Gandersheim à Eimbecke.
		Soubise à Dulmen.
Le 20 sept.	*Le prince héréditaire* marche par Darnberg sur Fritzlar.	Le 20 sept. *Closen* se retire à Osterode.
		Guerchy à Harste.
		M. d'Espies à Lutternberg, pour soutenir Talaru qui gardait la Fulde.
		Guerchy et *Poyanne* à Laubach et Hedemunden.
		Chabot à Holzmunden et Beverungen.
		Caraman à Nieuhauss Furstenberg.
		La légion royale à Herrenthal.
		M. Dumuy s'avança à Asche.
		Maupeou à Uslar.
		M. de Broglie se rend à Cassel.
		Soubise à Cosfeld.
		Conflans jusques vers Embden.
		Condé bloque Meppen.
Le 21..	*Le duc* campe entre Immenhausen et Weimar.	
	Les troupes légères des	

Alliés.

alliés courent jusqu'à Gelnhausen.

Le 26 sept. *Le prince héréditaire* se rapproche de l'armée alliée par Hof et Ziereuberg.

Le 1.er oct. *Le duc Ferdinand* retourne à Brune.

Français.

Le 24 sept. *Le duc de Broglie* se décide enfin à repasser le Weser vers Hoxter pour attaquer Sporken et les autres corps détachés de l'armée alliée; mais la nouvelle, fausse ou vraie, qu'ils avaient reçu des renforts du duc, fait retarder et manquer le projet.

Le 3 octob. *M. de Broglie* se rend à Uslar, reprend son projet, et pousse la réserve sous les ordres du comte de Lusace et la division de Closen sur Wolfenbutel, pour s'emparer de cette ville et même de Brunswick, si cela était possible. Ces provinces n'étaient

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
	couvertes que par les faibles détachemens de Luckner, de Freitag et du prince Auguste : ce dernier était, comme nous l'avons dit, avec quelques bataillons à Hanovre.
	Le 4 oct... *Condé* prend le fort de Meppen. *Wurmser* se retire de Brémen après avoir manqué de le surprendre.
Le 7 oct. *Le duc* retourne à Wolckmissen.	
	Le 8.... *M. de Camaran* surprend un corps de chasseurs à Oldendorf.
Le 10.. *Le duc* veut mettre un terme aux courses des détachemens ennemis, et surtout de ceux de Soubise ; à cet effet, il ordonne au prince héréditaire de marcher sur Lipstadt, où il arrive le 12, apprend la retraite de Soubise, et reste campé à Liperode.	Le 10.... *Maupeou* passe le Weser à Beverungen, surprend les chasseurs de Freytag, et les détruit. *Le comte de Lusace* prend Wolfenbutel.

ALLIÉS.	FRANÇAIS.
Le 11 oct. *Le duc* repasse la Dimel, se dirige sur Hameln, et campe à Ohr, sur la rive gauche du Weser. *Le général Wangenheim* est détaché à Hanovre. *Le prince Auguste* reçoit l'ordre de sauver la place de Brunswick.	Le 11 oct. *Le comte de Lusace* investit Brunswick, où il n'y avait qu'une garnison insuffisante.
Les 13 et 14. *Le prince Auguste* se présente dans la nuit devant les postes français, enlève celui du village de Oelper, et entre heureusement dans Brunswick.	Le 14.... *Soubise* n'ayant plus rien à faire dans la Frise, et n'osant rien entreprendre sur Munster, rassemble ses détachemens et marche de Cosfeld à Borken, et cantonne. *Le comte de Lusace* a peur d'être attaqué, se retire et évacue même Wolfenbutel pour se retirer jusqu'à Gandersheim sur le gros de l'armée.
Le 15.. *Le duc* se fait joindre par le prince héréditaire. *Granby* passe le Weser, campe à Hastenbeck.	Le 15.... 5 *brigades d'infanterie* et 2 *de cavalerie*, à Eimbecke. *Le comte de Lusace* à Gandersheim.

Alliés.	Français.
Luckner est renforcé à Hildesheim. *Bock* est en partisan vers Ruden sur la haute Dimel. *Le duc* tombe malade, et ne peut opérer.	*Closen* à Gerrenrode. *Chabot* à Scharf-Oldendorf. *Poyanne* à Eschershausen. *Guerchy* à Stadt-Oldendorf. *Maupeou* à Holzmunden. *Talaru* à Lipoldsbergen. *Rochechouart* à Furstenhagen. *Stainville* près de Clausthal.
	Le 24 oct. *Soubise* part de Bockum, marche par Dorsten, Boer, Essen, et cantonne jusque vers Mulheim; il repasse le Rhin du 11 au 15 novembre, pour prendre ses quartiers-d'hiver.
Le duc étant malade, tout reste tranquille pendant la fin d'octobre.	
Le 2 nov. *Le duc* rétabli, songe à repousser les Français de la rive droite dn Weser, et à attaquer Poyanne et Eschershausen.	

Alliés.	Français.
Le 3 nov. *Le prince héréditaire* passe la Leim à Poppenbourg. *Luckner* se porte à Bungelheim. *Granby* à Koppenbrugg. *Hardenberg* part de Blomberg.	
Le 4... *Luckner* à Lutter. *Le prince héréditaire* à Limmer. *Granby* à Kapellenhagen. *Hardenberg* à Bodenwerder, pour passer le Weser dans la nuit. *Le duc* passe le Weser à Ohr, et campe entre Fundern et Hastenbeck.	
Le 5... *Conway* et *Scheele* se réunissent près de Halle pour attaquer Poyanne à Eschershausen. *Luckner* à Seesen. *Le prince héréditaire* sur les hauteurs de Hufe près d'Eimbecke. *Granby* devait venir occuper les chemins encaissés qui con-	Le 5 novem. *M. de Poyanne* se voyant menacé, se retire sur Dassel, le corps de Hardenberg n'ayant pu passer le Weser à temps, lui laissa la retraite libre. *M. de Broglie* est attaqué à Eimbecke, l'affaire se borne à une simple canonnade, le ma-

	Alliés.		Français.
	duisent de Eimbecke à Eschershausen. *Hardenberg* devait occuper les hanteurs de Stadtoldenbourg pour couper la dernière retraite de M. de Poyanne. *Le prince héréditaire* se réunit à Granby, et attaque M. de Broglie à Eimbecke ; le croyant plus fort, il se borne à le canonner.		réchal concentre ses corps détachés. *Le comte de Lusace* vient à Eimbecke. *Closen* le remplace à Gandersheim. *Stainville* marche dans la nuit à Salzderhelden.
Le 6 nov.	Mêmes positions, en présence, la saison étant trop avancée pour qu'aucun parti désirât une bataille.	Le 6 nov.	*Stainville* à Markoldendorf.
Le 7...	*Le duc* veut menacer le flanc gauche des Français par Dassel. *Le prince héréditaire* marche à Amensen. *Granby* à Vorwalde. *Luckner* suit le prince par Ahlefeld.		
Le 8...	*Les alliés* repoussent l'ennemi de Makensen et Luthorst.		
Le 9...	*Le duc* marche avec l'armée sur les hauteurs de Makensen. *Le prince héréditaire* à Vorwalde.	Le 9....	*M. de Broglie* entend le canon vers Dassel, renforce M. de Stainville à Markoldendorf.

	Alliés.		Français.
	Luckner le remplace à Amensen.		et se décide à se rapprocher de Gottingen.
		Le 10 nov.	*L'armée* se retire à Morungen. *Le comte de Lusace* et *Closen* à Nordheim.
Le 11 nov.	*Le duc* campe à Eimbecke.		
		Le 16....	*M. de Broglie* passe la Leim et campe le long de la route de Gottingen à Nordheim. *Stainville* couvre le front à Angersheim. *Chabot* à Barterode. *Rochechouart*, depuis Imsen jusqu'au Weser pour couvrir Munden.
		Le 28....	Les premières troupes passent la Werra pour entrer en quartiers-d'hiver.
Le 3 déc.	*Les alliés* prennent également leurs quartiers-d'hiver.		

CHAPITRE XXVIII.

Dispositions générales pour la campagne. Frédéric marche en Silésie.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, les préparatifs immenses que faisaient les ennemis de Frédéric, et les vastes projets qu'ils avaient conçus. On a remarqué que c'était en Silésie que les grands coups devaient se porter par la réunion de l'armée russe avec Laudon, dont le corps dut être porté à 80,000 hommes, au moyen des renforts considérables tirés de l'armée de Daun. Le roi n'avait à opposer à tous ces projets qu'une armée fatiguée, une nation qui l'était encore davantage, et dont la population ne pouvait plus fournir de recrutement, parce que tous les jeunes gens avaient été enlevés dans les années précédentes. Pour mettre le comble à tous ces maux, les ennemis avaient refusé l'échange des prisonniers, depuis le commencement de 1760, et ils occupaient une grande partie des états où l'on aurait pu lever des hommes.

On se rappelle que le roi, en marchant en Saxe, pour livrer la bataille de Torgau, avait laissé le général Goltz en Silésie, pour observer

les Russes et le corps de Laudon, avec 34 bataillons et 45 escadrons, formant un corps de 20,000 hommes. A la fin de la campagne, les deux partis avaient pris des quartiers-d'hiver à la faveur d'une convention, qui fut prolongée jusqu'au 26 mai, mais qui pouvait être annulée en se prévenant à l'avance.

Le général Laudon, ayant été renforcé jusqu'à 64 bataillons et 85 escadrons, crut pouvoir en profiter pour dénoncer la reprise des hostilités, et pour enlever le corps de Goltz, tandis que le roi était encore en Saxe. Il entra en effet en Silésie, le 23 avril, sur trois colonnes, et vint camper à Waldenbourg; mais le général Goltz rassembla ses troupes sous Schweidnitz, et les fit camper dans les fortes positions de Hohenfriedberg et Hohenkunzendorff, pour garder les défilés. Alors Laudon, qui avait ordre de ne rien compromettre jusqu'à l'arrivée des Russes et des nouvelles troupes que Daun devait lui envoyer, prit le parti de renoncer à son projet, parce que le voisinage de Schweidnitz lui ôtait l'espoir de frapper un coup bien décisif. Son armée resta donc aux environs de Saltzbrunn.

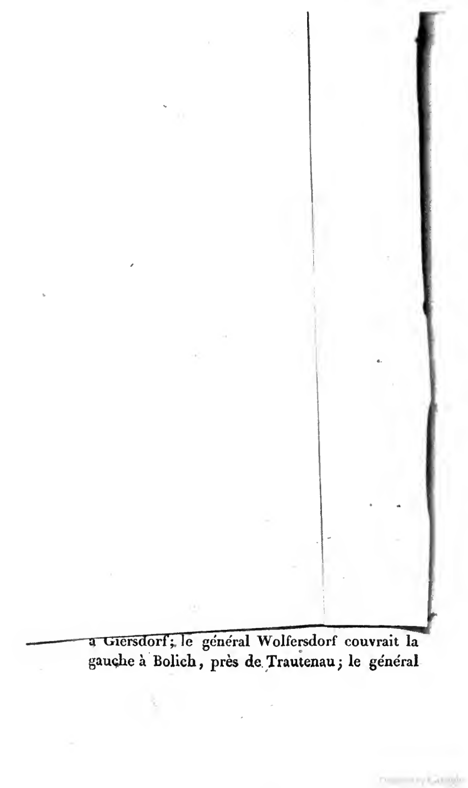
Le roi, avant d'être informé de cet événement, avait déjà résolu de marcher en Silésie, et il n'avait tardé à le faire que pour profiter du temps que semblait lui laisser l'armistice, afin de protéger une expédition qu'il fit faire en Thuringe

et dans le Voigtland, pour rejeter l'armée des cercles en Franconie, et s'en débarrasser ainsi pour un certain temps. Aussitôt qu'il fut informé de la rupture de l'armistice en Silésie, il rassembla, le 3 mai, 33 bataillons, 63 escadrons et 8 batteries de gros canon, passa l'Elbe à Strehlen, et se porta en neuf marches jusqu'à Hohenfriedberg, où il campa le 13. Frédéric résolut de laisser la défense des rives de l'Elbe au prince Henri, de manœuvrer entre l'armée russe du maréchal Butturlin et celle de Laudon, afin de retarder leur réunion, et d'attaquer la dernière avant l'arrivée de ses alliés, si l'occasion se présentait de pouvoir le faire avec succès.

Daun, informé de la marche du roi, fit partir pour Zittau, le 9 mai, un corps de 25 à 30,000 hommes, sous les ordres des généraux Sincère et Odonell, afin de couvrir la Bohême d'une invasion, et de se réunir ensuite avec l'armée de Silésie, à laquelle on avait déjà envoyé les deux divisions d'Argenteau et de Gourcy. Laudon, de son côté, ne crut pas devoir attendre son adversaire, et rentra, le 12, dans le comté de Glatz, où il prit position à Braunau et Dittersbach. Le corps principal, fort de 40,000 combattans, occupa le camp retranché de Hartmansdorf, près de Braunau; le général Ellrichshausen couvrait la droite à Giersdorf; le général Wolfersdorf couvrait la gauche à Bolich, près de Trautenau; le général



dait un corps séparé à Reichenberg et Boxdorf;



à Giersdorf; le général Wolfersdorf couvrait la gauche à Bolich, près de Trautenau; le général

Draskowitz couvrait le comté de Glatz avec 13,000 hommes campés près de Silberberg et de Wartha; enfin le général Bethlem, avec 4,000 hommes, observait les Prussiens vers Kunzendorf. Le général Odonell était à Zittau en Lusace avec 25,000 hommes.

Frédéric se fit joindre alors par une partie du corps de Goltz, et son armée, forte de 48,000 combattans, occupa le 16, sur les hauteurs de Kunzendorf et aux environs de Schweidnitz, les positions et cantonnemens indiqués au tableau ci-joint. Le général Goltz, avec le reste de son corps, fort de 10,000 hommes, occupa le camp retranché de Glogau pour observer les Russes. On envoya un renfort de 2,000 grenadiers au prince de Wurtemberg, qui, avec 12,000 hommes, occupa le camp retranché de Colberg pour couvrir la Poméranie: enfin le prince Henri, avec 32,000 hommes, campa le 4 mai sur les hauteurs de Schletta et Katzenhausern, derrière la Triebsche, entre Militz et Nossen: cette position, déjà si formidable par la nature, avait été fortifiée pendant l'hiver, et mise dans un état redoutable de défense.

L'armée de Daun, qui était opposée au prince Henri, restait tranquille aux environs de Dresde; elle était forte de 54 bataillons et de plus de 100 escadrons. Outre cela, le général Lascy commandait un corps séparé à Reichenberg et Boxdorf;

le général Guasco couvrait Egra avec une division, et le général Haddick était à Dippodiswalde; enfin l'armée des Cercles, forte d'environ 20,000 hommes, était dans le Voigtland. Toutes ces forces, après le départ du corps que l'on envoya à l'armée de Laudon, s'élevaient encore à plus de 60,000 combattans; malgré cette immense supériorité, Daun resta tranquillement dans son camp pendant toute la campagne, et le prince Henri se garda bien de l'inquiéter.

Opérations en Silésie.

Les armées se trouvaient toujours dans les mêmes positions, depuis le milieu de mai; celle du roi campait en partie vers Kunzendorf, le reste cantonnait sous Schweidnitz; Laudon était également dans les positions indiquées ci-dessus, entre Trautenau et Braunau.

Le 22 juin, le général Goltz manda au roi que le maréchal Butturlin était arrivé, le 13, à Posen, et qu'il marcherait les 24, 25 et 26 avec 4 divisions, faisant près de 60,000 combattans, pour se porter en Silésie. Le général proposa d'attaquer ces divisions, tandis qu'elles étaient encore isolées, et demanda quelque renfort si on approuvait ce projet. Frédéric y consentit aussitôt,

et lui envoya 8,000 hommes sous les ordres du général Schmettau ; mais, le 28 juin, au moment où le général Goltz allait se mettre en marche, il fut saisi d'une fièvre violente dont il mourut deux jours après.

A l'instant où le roi apprit ce contre-temps, il envoya le général Ziéthen pour exécuter l'opération ; ce général arriva le 29, et se mit en mouvement le lendemain ; mais il était trop tard, l'armée russe s'était réunie le 29, et avait campé le 30 à Czempin, où elle gardait les défilés qui conduisent à Zartsch au travers des marais. Le général Ziéthen ne put donc s'avancer que jusqu'à Kasten, où il prit une bonne position le premier juillet. Sur l'avis que les Russes devaient marcher à Dolskow, il alla camper le 3 près de Kopkowa. Ce général, malgré tous ses efforts, ne pouvait pas avoir facilement des nouvelles certaines de l'ennemi dont les Cosaques inondaient le pays et masquaient tous les mouvemens : il apprit, le 9, que le maréchal Butturlin devait être arrivé à Borke, et il partit sur-le-champ pour Boyanowa, d'où il se dirigea, le 10 à Trachenberg, le 11 à Prausnitz, afin de se rapprocher de l'Oder et de couvrir en même temps Glogau et Breslau. Cependant l'armée principale n'était point partie de Dolskow ; elle ne le quitta que le 11, et campa le 12 à Kobielin.

Frédéric avait de grands motifs pour éviter d'agir

offensivement contre les Russes, et dans le fait, cela ne lui eût rien fait gagner : il ordonna donc au général Ziéthen de partager son corps en deux divisions, et de les faire camper séparément à peu de distance aux environs de Breslau, sur la rive gauche de l'Oder : ce morcellement avait pour but, si les Russes menaçaient ce point, de jeter un des corps sous Breslau et de couvrir Brïeg avec l'autre.

Le 15, l'armée russe entra en Silésie, et campa à Tschechen.

Pendant que ces mouvemens s'exécutaient, le roi et Laudon étaient restés dans les montagnes; mais, lorsque les Russes commencèrent à se rapprocher de Breslau, le général autrichien fit des préparatifs pour les joindre, rassembla des magasins dans la Haute-Silésie, où se trouvait le corps de Bethlem, et porta, le 3 juillet, le général Brentano avec ses troupes légères à Michelsdorf. Le roi crut d'abord que l'ennemi voulait s'avancer sur Reichenbach et Nimptsch, pour le couper de Neiss ; il résolut donc de quitter les montagnes, pour venir camper le 6 à Pulzen, près de Schweidnitz. Les divisions légères des Autrichiens vinrent bien en effet jusqu'à Heidelberg et Reusendorf, mais la grande armée resta immobile dans son

camp, où elle fut jointe, le 15 et le 16 juillet, par le corps d'Odonell, qui venait de l'armée de Daun. Laudon eut alors plus de 75,000 hommes, et reçut de la main de Marie-Thérèse une lettre qui lui donnait plein pouvoir pour ses opérations. Ce général se décida à sortir des défilés pour fixer l'attention du roi, lui donner le change, et protéger les mouvemens des Russes. Pour cela, il vint camper, le 19, à Frankenstein, et le 20 à Baumgarten. Une chaîne de petits corps garda les montagnes vers Habensdorf et Hohengiersdorf; le général Bethlem menaça Neiss.

Ces mouvemens bien masqués parvinrent néanmoins à la connaissance du roi, et il s'aperçut que les Autrichiens voulaient opérer leur jonction avec les Russes vers Oppeln. Quoiqu'il eût pu y prévenir ses ennemis par Grottkau, il lui importait bien plus de gagner le point de Gros-Nossen avant eux, afin de conserver en même temps ses communications avec Neiss; à cet effet, Frédéric se mit en marche le 21, avant le jour, pour venir prendre position à Siegenroth, près de Nimptsch: l'armée marchait sur trois colonnes. Lorsque l'avant-garde arriva sur les hauteurs de Prokuk, elle découvrit quelques régimens de cavalerie entre Toplivoda et Zinckwitz. Un petit engagement eut lieu pour passer le premier de ces villages; on fit 17 prisonniers, qui annoncèrent que Laudon s'était mis en mouvement sur Munster-

berg ou Heinrichau. Les patrouilles que l'on poussa reconnurent bien des troupes légères vers ce dernier point, mais on ne découvrit rien de l'armée. Laudon était effectivement parti de Baumgarten pour venir camper à Stolz, près de Munsterberg; le corps de Brentano couvrait la droite entre cette ville et Heinrichau; Luzinsky prit position sur le Kleitschberg.

L'arrivée inattendue du roi à Siegenroth dérangea un peu le plan de Laudon, qui voulait s'approcher d'Oppeln, et qui résolut à cet effet de prendre, le 22 au matin, le camp de Gros-Nossen. Frédéric, de son côté, craignait par-dessus tout d'être coupé de Neiss, qui devait être la base de ses mouvemens pour s'opposer à la réunion des armées ennemies, et où il avait des dépôts considérables: il prit donc le parti de venir camper à Karlowitz, et d'attaquer Laudon, s'il marchait en même temps que lui sur cette direction. Dans ce but, l'armée partit avant le jour sur trois colonnes; la première devait passer par Tarchwitz et Heinrichau, laisser à droite Munsterberg et Gros-Nossen, et traverser Kamnig pour venir camper à Carlowitz; la deuxième colonne longea l'autre, laissa Heinrichau à droite, passa par le bois sur Ober-Kunzendorf et Schulzendorf, pour entrer au camp; la troisième passa par Kurschwitz, Wiesenthal, longea à gauche de Reimen, et traversa Glasendorf. L'avant-garde chassa

les troupes légères du couvent de Heinrichau. Le général autrichien commençait à se mettre en marche dans ce moment, et il côtoyait l'armée du roi; le ruisseau de Ohle seul séparait les colonnes. Quelques bataillons des Croates de Brentano s'étaient jetés dans Munsterberg; ce général fit aussitôt établir une batterie en arrière sur la hauteur de Ohlgut, et fit feu sur l'avant-garde, qui s'emparait du Galgenberg, de l'autre côté de la ville : cette avant-garde culbuta la cavalerie ennemie, et la poursuivit jusqu'à Gros-Nossen, où l'on prit tous les campemens de Laudon, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à la rencontre de l'armée prussienne. Lorsque le roi arriva au Galgenberg, à la tête de la première colonne, il fit dresser une batterie et répondre au feu de Brentano, tandis que les grenadiers de Nimschefsky, soutenus par le bataillon franc de Salenmon, attaquaient Munsterberg, et que les colonnes suivaient leur marche en arrière de ces batteries. L'ennemi, voyant que sa canonnade ne le menait à rien, retira ses pièces sur Beerwalde, où l'on découvrit en même temps une forte masse d'infanterie.

Laudon avait reçu des rapports contradictoires sur la marche du roi, et fut fort surpris d'être aussi inopinément et promptement débordé par la droite. Cette rencontre imprévue occasionna dans les colonnes profondes un temps d'arrêt

dont on ignorait la cause, et qui introduisit un grand désordre dans l'armée autrichienne : on fut forcé de faire avancer la réserve, pour la former en potence, et pour protéger la marche rétrograde de ces colonnes. Sur ces entrefaites, le roi avait d'abord ordonné à son armée de s'arrêter à la hauteur de Gros-Nossen, croyant que l'ennemi se présenterait; mais, voyant qu'il ne bougeait pas, il continua son mouvement, et vint camper la droite à Gros-Carlowitz, la gauche à Grachwitz, la réserve vers Stephansdorf. Si Frédéric avait prévu ce qui se passait dans l'armée ennemie, il aurait eu la plus belle occasion de livrer bataille et de décider le succès de la campagne. Dans le fait, s'il désirait de combattre, comme Tempelhof l'a toujours prétendu, on ne sait pas pourquoi il n'attaqua pas Laudon, qui ne pouvait plus refuser un engagement, et qui n'était point dans une position avantageuse, surtout d'après le désordre où se trouvaient ses troupes.

Cette marche hardie et rapide, exécutée en face de l'ennemi et sous le feu de ses postes, eut d'ailleurs un plein succès; Laudon, débordé par la droite, trompé dans son projet, renonça à tout espoir de réunion en Haute-Silésie, et prit un camp à Pomsdorf, le 22 juillet, d'où il proposa à M. de Butturlin d'effectuer leur jonction par la Basse-Silésie. Ce dernier s'était avancé sur ces en-

trefaites jusqu'à Namslau, comme on le verra par le tableau des mouvemens annexé à la fin de ce chapitre.

Frédéric, de son côté, vint s'établir, le 23, sur les hauteurs de Woitz et d'Ullersdorf; un pont de bateaux fut jeté sur la Neiss, près de Gumpiglau. Le général Ziéthen quitta Breslau avec ses deux corps; le sien campa, le 23, à Falkemberg, celui de Knobloch s'établit à Lowen.

Les armées restèrent quelques jours dans cette position. M. de Laudon détacha le général Draskowitz, pour renforcer Bethlem à Schnellewalde, dans le but de donner le change au roi, et de lui faire croire que ce général devait chercher à s'établir à Oppeln, pour faciliter la réunion sur ce point; et afin de donner plus de vraisemblance à cette supposition, il porta l'armée, le 28, dans son ancien camp, entre Frankenstein et Baumgarten. Frédéric donna dans le piége; il crut que Laudon ne cherchait qu'à l'attirer à lui, pour donner aux Russes le temps de venir le joindre, et il résolut de chasser le corps de Bethlem de la Haute-Silésie, pour empêcher cette communication. A cet effet, le corps de Knobloch marcha, le 29 à Milkau, et le 30 à Steinau; celui de Ziéthen à Zultz: l'armée passa la Neiss le 29, et marcha à Lindenwiese. Le roi en prit une partie le 30, pour attaquer les généraux Bethlem et Draskowitz, qui se retirèrent dans les gorges; alors

il campa près de Kunzendorf, où le corps de Ziéthen vint le joindre : le reste de l'armée, sous les ordres du général Wied, demeura près de Opersdorf, pour observer Laudon.

Ce général ne pouvait espérer de se réunir avec les Russes qu'autant que le roi persisterait à prendre le change, assez long-temps pour que M. de Butturlin pût passer l'Oder à Leubus, et marcher à lui par Lignitz et Jauer. Toutes ses manœuvres devaient donc tendre à ce but, et à soutenir en même temps le corps de Bethlem. Pour y parvenir, il détacha le général Janus sur le Steinberg, près de Ziegenthal, et le général Luzinsky sur le Hasenberg, près de Ottmachau; lui-même passa la Neiss pendant la nuit, et campa près de Weidenau.

Aussitôt que Frédéric eut avis de ce mouvement, il laissa le corps de Ziéthen avec quelques renforts à Neustadt, et se réunit avec le reste de ses troupes à M. de Wied à Oppersdorf, où il fit également rejoindre la division de Knobloch, le 1.er août.

Laudon reconnut le même jour le camp des Prussiens, et fit toutes les démonstrations nécessaires pour faire croire qu'il en voulait venir à une affaire, afin d'opérer sa jonction; mais, loin de là, il se retira, le 2 août, sur Patschkau, et porta la division de Brentano sur l'autre rive de la Neiss, vers Pomsdorf.

Tous les mouvemens des ennemis du roi étaient favorisés par une si grande quantité d'excellentes troupes légères, qu'il ne pouvait rien apprendre que très-tard. L'armée russe s'était portée, le 1.er août, à Bernstadt, et on ne le sut que le 3, en même temps que la nouvelle de l'apparition du corps de Czernischef devant Breslau, qui semblait être menacé d'une attaque. Le roi y détacha de suite le général Knobloch, et partit lui-même, le 4, avec l'armée, pour reprendre son camp de Giersmansdorf, tandis que Ziéthen vint occuper celui d'Oppersdorf. Lorsque les têtes des colonnes prussiennes débouchèrent sur les hauteurs de Giersmansdorf, les patrouilles annoncèrent que l'armée ennemie était en pleine marche, et que ses têtes avaient déjà dépassé Zoltsch-Kretscham. Le roi, croyant alors que les Autrichiens voulaient le prévenir à Strehlen, résolut de les côtoyer et de les attaquer. A cet effet, il fit revenir le corps de Knobloch, qui était déjà en marche sur Ohlau : l'armée prussienne continua son mouvement sur trois colonnes; et, après une marche de treize lieues par un jour très-chaud, elle bivouaqua sur les hauteurs de Schonbrun. Le corps de Ziéthen, qui avait été également rappelé, passa la nuit à une lieue de là, près de Niclausdorf.

Frédéric, n'ayant point eu de nouvelles de l'ennemi pendant la nuit, repartit le 5 au point

du jour, et alla camper avec toutes ses troupes à Strehlen, où il se trouva dans un nouvel embarras. Laudon n'avait point pris cette direction; il était au contraire retourné, le 4, à son ancien camp de Baumgarten; ce que les patrouilles avaient vu n'était autre chose que les corps de Brentano et de Janus, qui couvraient le mouvement de l'armée autrichienne : tout ce que l'on put savoir de l'armée russe, c'est que Czernischef était encore devant Breslau. Alors le corps de Knobloch repartit le 5, traversa la ville le 6, pour marcher au-devant des Russes, qui, après avoir échangé quelques boulets, se retirèrent sur Trebnitz. Le roi, craignant que Butturlin ne se fût dirigé sur Glogau, ordonna au général Platten de partir le 9, pour aller couvrir cette ville de concert avec le général Knobloch; mais, dans la nuit du 9, *tout le mystère s'éclaircit.* Un rapport du commandant de Schweidnitz annonça que l'armée autrichienne était arrivée devant cette place, et qu'elle occupait un camp fort étendu, depuis Bogendorf jusqu'à Hohenfriedberg. Laudon y était effectivement arrivé, après une marche de douze lieues, tandis que la division de Beck, qui était restée jusqu'alors à Zittau, se portait sur Lignitz. Alors le roi fit marcher le corps de Knobloch et de Gablenz à Kanth, et il partit lui-même, le 10, avec l'armée, pour y prendre position.

Pendant ce temps, l'armée russe avait marché,

le 5 août, de Bernstadt à Hunefeld; le 6, à Hochkirch; le 9, à Trebnitz; le corps de Czernischef à Auras; le 10, Czernischef campa à Wohlau, et fit jeter trois ponts sur l'Oder, au couvent de Leubus; le 11, l'armée à Kreidel; Czernischef passe l'Oder, et campe à Damm. Le 12, l'armée passe l'Oder, et campe près de Parchwitz.

La grande quantité de Cosaques qui était répandue dans le pays fut cause que le roi n'apprit pas un mot de tous ces mouvemens (1), cependant il ne pouvait plus douter que les Russes ne cherchassent à passer l'Oder vers Breslau, et à se réunir avec leurs alliés par la Basse-Silésie. Frédéric crut aussi que, pour favoriser leurs mouvemens, Laudon se déciderait enfin à sortir de ces positions redoutables de Hohenfriedberg, ce qui lui aurait procuré l'occasion d'attaquer l'armée autrichienne avec quelque espoir de la battre, et de décider ainsi la campagne en sa faveur. C'est dans ce but qu'il chercha à tromper le général autrichien sur la force du corps qui se trouvait à Kanth: la troisième ligne marcha sur les hauteurs, la droite à Schimelwitz, la gauche à Polsnitz; les cuirassiers en réserve derrière elle : le reste de

(1) Le journal de Thielke assure que le canon de Breslau apprit au roi, le 12, que l'armée russe avait passé l'Oder, et que ce fut là ce qui le décida à marcher de Kanth à Lonig.

l'armée prit entre Schimelwitz et le faubourg de Kanth, un camp masqué par les buissons qui bordent les rives de la Strigauer-Wasser. L'armée séjourna, le 11, dans cette position : le roi reçut, dans cette journée, des rapports de Schweidnitz, qui lui firent croire que Laudon avait fait occuper Strigau, et qu'il y marcherait lui-même dans la nuit. Il résolut, dans tous les cas, de se rapprocher des routes qui conduisent de Strigau à Lignitz et à Neumarck. L'armée partit donc, le 12, sur quatre colonnes, pour marcher jusqu'à Grostintz et Roïn, si Laudon avait réellement fait un mouvement, ou seulement jusqu'à Pirschamb, s'il était resté dans sa position. Dans le fait, l'armée resta en arrière de Lonig, où elle prit un camp masqué comme celui des jours précédens, la droite à Niedermoys, la gauche à Tschammendorf : la première ligne de la réserve s'avança seulement avec tous les dragons, entre Obermoys et Jerschendorf, pour faire croire que c'était un corps détaché, et pour couvrir l'armée.

Le général Schmettau, qui avait été poussé sur la route de Neumark à Breslau, annonça qu'il n'avait rencontré que des partis de Cosaques, et que, suivant ce qu'il avait appris, l'armée russe était encore près de Leubus, sans avoir passé l'Oder. Cependant, comme nous l'avons dit, Czernischef était déjà sur la rive gauche depuis la veille, et l'armée passait à l'instant même où le

général Schmettau faisait son rapport. Le roi était persuadé que ce général se trompait, et il détacha de suite le général Mollendorf sur Dombritsch, avec ordre de pousser des patrouilles sur la Katzbach. Cette mesure eut le meilleur succès, et les patrouilles découvrirent un corps russe de 10 à 12,000 hommes, vers Polnisch-Schildern (Polschildern) : le général Mollendorf en rendit compte au roi, le 13 à midi, et lui apprit aussi que tous les rapports confirmaient le passage de l'Oder par l'armée russe, tandis que le général Schmettau, par un nouveau rapport, annonçait le contraire, et prolongeait ce malheureux état d'incertitude. Enfin, à cinq heures du soir, un second message de M. de Mollendorf prévenait le roi qu'effectivement Butturlin était sur la rive gauche de l'Oder, et qu'il se dirigeait sur Panten. L'armée leva sur-le-champ son camp, se remit en marche sur quatre colonnes, et se dirigea par Lonig, non point pour attaquer celle des Russes, mais pour en donner la crainte à Laudon, et l'attirer dans la plaine. Pendant cette marche, Frédéric reçut encore l'avis que Laudon était aussi en mouvement sur Jauer : cet avis était faux, mais probable : l'on croit facilement ce que l'on désire, et le roi n'avait aucun motif de penser que son adversaire resterait dans une inaction pareille. En conséquence il fit faire halte à l'infanterie de l'avant-garde aux environs de Jenkau; les hussards pous-

sèrent en reconnaissance sur Behrsdorf; l'armée, qui devait d'abord camper à Lonig, marcha plus loin, et alla prendre position, la première colonne vers Mertzdorf, la seconde à Dromsdorf, la troisième à Tschinwitz, la quatrième à Plomnitz. Frédéric attendit là le rapport des hussards, et se prépara à passer au point du jour le ruisseau de Weidebach par brigades, et à se former inopinément sur les hauteurs de Jauer pour recevoir les têtes des colonnes autrichiennes, qui auraient ainsi donné sur le centre d'une armée déployée, et eussent été culbutées comme celles de Soubise à Rosbach. Les hussards rentrèrent, le 11 à trois heures du matin, annonçant qu'ils n'avaient point rencontré l'ennemi, mais qu'ils avaient distinctement vu les feux de la grande armée autrichienne dans son camp de Hohenfriedberg, et ceux de Brentano à Strigau. En effet, le général autrichien était resté immobile dans sa position, sans qu'aucune crainte pour ses alliés pût l'en faire sortir.

Alors l'armée prussienne fit demi-tour à droite, et revint à Lonig, la droite à Dromsdorf, la gauche à Peikerwitz; les 14 bataillons de la première ligne de réserve campèrent, leur droite à la hauteur de Jenkau, la gauche vers Dromsdorf. Le 14, après midi, le général Gablenz fut détaché à Kanth pour y prendre un poste retranché, et couvrir la communication avec Breslau. Un détachement des hussards de Ziéthen fut porté sur

le Burgberg, près de Merschutz, pour faire des patrouilles vers Jauer, et donner des renseignemens sur les mouvemens de Laudon, tandis que d'autres détachemens en faisaient autant vers Strigau. Le 15, le général Platten fut porté, avec 5 bataillons et 23 escadrons, sur les hauteurs de Walstadt pour reconnaître l'armée russe. Dans le même instant, les hussards de Ziéthen furent attaqués près de Jenkau, par 4 à 5,000 Cosaques. Le major qui commandait ce régiment le fit former par demi-escadrons, et traversa cette nuée d'ennemis, la carabine à la main, sans être abordé et sans perdre un seul homme. Un moment après, on aperçut un corps de cavalerie russe qui se formait sur les hauteurs de Wandris pour soutenir les Cosaques; le général Platten y marcha avec ses 5 bataillons, et canonna inutilement ces escadrons ennemis. Alors le roi fit marcher le général Ziéthen à Nicolstadt pour les tourner, et ils se retirèrent.

Pendant cette petite lutte, les avant-postes annoncèrent qu'on apercevait une forte poussière sur la route de Jauer. Le roi détacha sur-le-champ le général Mollendorf à Dromsdorf, et le général Ramin sur les hauteurs de Mertzdorf: on vit bientôt paraître 15 escadrons en bataille entre Dromsdorf et Rudern, et derrière eux une colonne de cavalerie qui traversait au trot le village de Bartzdorf, et se dirigeait sur Profen. C'était le général

Laudon qui, au bruit du canon, jugea que les Russes s'étaient rapprochés, et qui se mit à la tête de 40 escadrons pour les soutenir, et en même temps pour établir avec eux la communication si long-temps désirée. Le roi, ignorant ce que cela pouvait être, se mit lui-même à la tête de la brigade d'infanterie de Ramin, et des brigades de cavalerie Lentulus et Schwerin, et s'avança par Skule sur Klein-Pohlwitz pour soutenir le général Ziéthen, qui se trouvait entre cette colonne de cavalerie autrichienne et celle des Russes, et qui s'était déjà retiré de Nicolstadt sur Klein-Pohlwitz.

Laudon prit alors à gauche par Walstadt, et joignit la cavalerie de ses alliés près de Strachwitz. Le général Platten marcha par contre sur Wandris, et le roi, après s'être réuni à Ziéthen, forma sa cavalerie vers Strachwitz, se porta d'abord à Nicolstadt, et ensuite sur Walstadt; il en résulta une canonnade et un petit combat. La cavalerie prussienne, qui avait la tête de colonne vers Strachwitz, culbuta quelques régimens autrichiens, s'engagea un peu trop, fut attaquée en flanc par des régimens de cuirassiers, et entourée d'une foule de Cosaques, au travers desquels elle dut se faire jour. Le roi, l'ayant soutenue, obligea celle des ennemis à se retirer sur l'armée russe, qui était en marche pour se porter de Parchwitz à Klemerwitz. Le maréchal Butturlin campa

dans cette dernière position avec sa cavalerie et environ 10,000 fantassins, avec lesquels il avait pris les devans; le reste de son armée n'arriva que le lendemain. Le roi se fit renforcer par la brigade d'infanterie de Mollendorf et celle de cavalerie du colonel Lottum, qui étaient restées à Mertzdorf, et il se retrancha pendant la nuit sur les hauteurs de Walstadt, avec 24 bataillons et 58 escadrons, ignorant que toute l'armée russe fut encore en arrière, et perdant ainsi l'occasion d'attaquer avec avantage le corps de M. de Butturlin.

Le général russe avait compté avec raison que M. de Laudon s'avancerait, le 15, avec son armée, et pourrait le soutenir dans sa marche sur Klemerwitz, dans le cas où il serait attaqué; mais les Autrichiens voulaient que la réunion s'opérât au couvent de Walstadt, et les Russes ne trouvèrent aucun de leurs alliés : dans le fait, si le roi les avait attaqués avec toutes ses forces, ils auraient été fortement compromis sur la gauche. Enfin, M. de Butturlin insista et décida les Autrichiens à s'avancer vers Jauer. Dans ce but, Laudon marcha, le 17 août, à Gerlachsdorf, Luzinsky sur le Streitberg, près de Strigau, Beck à Lignitz, Brentano près de Jauer, et Janus resta sur les hauteurs de Kunzendorf. L'armée russe campait toujours à Klemerwitz. Le roi changea un peu son

camp dans la nuit du 16 : il plaça la droite à Gros-Wandris, la gauche vers Strachwitz ; le quartier-général à Nicolstadt.

Frédéric ayant ainsi l'armée russe devant son front, et celle des Autrichiens immédiatement derrière lui, il ne lui restait d'autre point de retraite que celui de Schweidnitz ; alors il se fit joindre par l'autre partie de l'armée qui était restée à Lonig, sous les ordres du margrave Charles, et qui prit position, la droite sur les hauteurs de Granowitz, la gauche à Dromsdorf. Les armées restèrent dans ces positions respectives jusqu'au 19, et les alliés perdirent, depuis le 15 jusqu'au 18, l'occasion la plus favorable qui se soit présentée dans cette campagne pour accabler Frédéric. Au lieu de profiter de ce moment précieux, ils tinrent des conseils de guerre dans lesquels il fut résolu que l'armée russe se rapprocherait encore un peu le 19, et qu'elle camperait, sa droite à Eichholz, et sa gauche vers Lignitz. Dans cette position critique, il restait au roi la possibilité de dérober une marche pour gagner les hauteurs de Kunzendorf avant que Laudon ne pût les réoccuper, afin de le couper par-là de tous ses magasins. A cet effet, l'armée prussienne partit, le 19 août, au point du jour, pour camper à Ossig ; mais le vigilant Laudon devina bientôt ce projet, et partit sur-le-champ lui-même pour

gagner Kunzendorf, de manière que le roi le trouva, le 20 au matin, maître de cette position et de tous les défilés.

Alors Frédéric prit le parti de choisir une position par laquelle il pût empêcher le siége de Schweidnitz, couvrir Breslau, être en même temps à portée de ses magasins, et sous la protection d'une place; en conséquence il vint camper, le 20 août, entre Buntzelwitz et Tscheschen : la droite appuyait sur les hauteurs de Zedlitz, la gauche à Jauernick. L'approche des Russes fit faire quelques changemens à cette position.

Le camp de Buntzelwitz était formé par une chaîne de monticules encaissés par plusieurs ruisseaux, dont les principaux étaient la Freyburger-Wasser et la Strigauer-Wasser, qui couvraient le front et ne laissaient que peu de points d'attaque. La ligne s'étendait dans une espèce de carré long, dont le côté droit était vers Tscheschen et Zedlitz, le front depuis Zedlitz jusqu'en arrière de Jauernick, le côté gauche depuis Jauernick jusqu'en arrière de Wurben, d'où cette ligne allait rejoindre le côté droit vers Tscheschen (*Voyez* pl. XXIV, AA). Il y avait six points saillans qui formaient de vrais bastions battant tous les environs et flanquant les retranchemens intérieurs. Ces points étaient : 1.° l'angle qui liait le côté droit avec la seconde ligne vers Tscheschen ; 2.° le Weinberg; 3.° les hauteurs

entre Jauernick et Wickendorf; 4°. celles en avant de Buntzelwitz; 5.° celles de Wurben; 6.° celles en arrière de Neudorf. Toutes ces hauteurs furent fortement retranchées, surtout celles de Wurben, qui dominaient le camp et pouvaient en être considérées comme la citadelle: elles furent liées entre elles par des flèches et des autres retranchemens qui formaient les courtines des points principaux. Les ouvrages étaient ouverts, à l'exception de ceux de Wurben; vingt-sept batteries, avec près de 180 pièces de canon, sans compter l'artillerie des bataillons, en défendaient les avenues. Le camp était entouré d'abatis, de trous-de-loup et de fougasses; l'armée y travailla pendant dix jours et dix nuits avec une activité extraordinaire. On profita de tous les avantages du terrain, soit pour y combiner l'emploi des différentes armes, soit pour y placer des ouvrages. En un mot, ce camp a fait époque dans les annales de l'art, et a été considéré pendant long-temps comme un chef-d'œuvre de fortification de campagne. Je m'écarterais néanmoins du but que je me suis proposé, en donnant une description raisonnée de sa situation et de ses ouvrages : la planche XXIV suffira pour en donner une idée. Les deux points par lesquels on pouvait attaquer, et les mieux défendus, étaient les environs entre Jauernick et Buntzelwitz; et en arrière, ceux de Peterwitz et Neudorf.

Les généraux alliés ayant enfin réglé, le 21 août,

l'affaire importante de leurs approvisionnemens, le maréchal Butturlin marcha, le 24, à Jauer; Laudon fit occuper les hauteurs de Strigau par les corps de Beck et de Brentano. Le 25, les Russes marchèrent à Hohenfriedberg; Laudon sortit enfin de ses montagnes, et vint camper, le 26, la droite à Bogendorf, la gauche à Zirlau (BB). Le corps de Luzinsky s'empara des hauteurs d'Arensdorf (CC), et s'y maintint contre une attaque que les Prussiens firent pour l'en déloger.

Cette apparition de l'armée autrichienne fit enfin craindre au roi qu'elle ne voulût tenter une attaque générale contre son camp; il ordonna que le soir les tentes fussent abattues, que l'armée passât la nuit sous les armes dans les retranchemens, et que les pièces fussent attelées. Cet état pénible dura pendant plusieurs jours sans que l'ennemi se présentât; mais on devait craindre qu'il ne vînt le jour même où l'on aurait négligé ces précautions, et il fallut se résoudre à les continuer.

Le 28 le général russe, cédant aux instances de Laudon, se décida à serrer de plus près la position des Prussiens; il vint camper la droite à Oelse, la gauche à Strigau (DD). Le corps du général Czernischef remplaça Brentano au Streitberg (EE), et ce dernier vint prendre poste à Niclasdorf. Le lendemain, Czernischef campa la droite à Muhrau, la gauche vers Jerichau; il dé-

tacha ses troupes légères aux ordres du général Berg, sur les hauteurs de Laasen, d'où elles chassèrent les postes prussiens de Conradswalde.

Laudon, s'apercevant que les travaux des Prussiens augmentaient chaque jour, pensa qu'il fallait enfin les attaquer; il employa toute son éloquence pour déterminer M. de Butturlin à combiner cette attaque pour le 1.er septembre; mais tous ses efforts furent inutiles, le général russe déclara nettement qu'il n'y prendrait aucune part, et le conseil de guerre qu'il avait assemblé, délibéra dans sa sagesse qu'il était imprudent d'attaquer le roi dans une position aussi redoutable, et dont il serait bientôt forcé de sortir faute de vivres. Toutes les instances du général autrichien, le tableau des avantages immenses que les assaillans avaient par leur supériorité et par l'initiative; enfin l'honneur qu'une telle opération leur ferait, ne purent rien sur l'esprit du général russe, qui se résuma par offrir un corps de 20,000 hommes dans le cas où les Autrichiens seraient attaqués.

Le général Laudon ne se laissa pas rebuter par ce mauvais succès; il rédigea un beau projet d'attaque pour le 3 septembre, et se rendit, le 2, au quartier-général russe pour le faire adopter. Ce projet était parfaitement combiné, il établissait un effort général sur le centre par échelons. (*Voyez* pl. XXIV, les lignes FF, GG, HH). Le centre qui formait la tête d'attaque, était com-

posé de troupes choisies et de volontaires qui devaient être formés en colonne et emporter le village de Jauernick. Les divisions de l'aile droite, disposées en échelons à la même distance, devaient pénétrer par ce point et se former en ligne à fur et à mesure, de manière à donner une position totalement excentrique et divergente, aux ailes de l'ennemi qui se trouveraient ainsi battues et isolées. Ces dispositions faisaient vraiment honneur au coup-d'œil du général Laudon; elles furent communiquées à tous les lieutenans-généraux, et les troupes autrichiennes se rendirent même dans la nuit du 2 au 3, aux places de rassemblement indiquées; mais le maréchal Butturlin déclara de nouveau qu'il ne pouvait prendre aucune part à cette attaque, et que tout ce qu'il pouvait faire était de fournir aux Autrichiens le corps auxiliaire de 20,000 hommes qu'il avait promis si le roi les attaquait. Laudon, vivement affecté de ce procédé, en tomba malade, et les troupes durent rentrer dans leur camp. Dans le fait, cet événement était difficile à expliquer; mais je crois, qu'outre la politique naturelle des Russes, il faut en attribuer la cause au peu de ménagemens gardés par Laudon. Il apporta à M. de Butturlin un plan rédigé par le général Giannini, son chef d'état-major, dans lequel le rôle que devait jouer l'armée russe était déjà fixé d'une manière aussi peu honorable que contraire à la

résolution prise peu de jours auparavant par le conseil de guerre. Il dut en effet paraître étrange à M. de Butturlin, qu'après la délibération de ce conseil, auquel le général Laudon assista lui-même, on pût, sans l'avoir consulté dès lors, apporter un projet d'attaque tout préparé, dans lequel on déterminait tout ce qu'il aurait à faire, soit avec son armée, soit avec le corps de Czernischef.

Frédéric ignorait toutes ces circonstances heureuses pour lui; mais il pensa néanmoins que ses ennemis ne se croyaient pas en mesure pour l'attaquer, et il ordonna qu'à l'avenir la moitié seulement de chaque régiment prendrait les armes pendant la nuit. Le 4 septembre, il fit occuper les hauteurs de Sabischdorf par la division du général Gablenz; un poste et une batterie furent établis au retranchement des Suédois que l'on avait remis en état.

Le 9 septembre, à l'entrée de la nuit, les Prussiens aperçurent le camp de M. de Butturlin en flammes, et le général Brentano descendant les hauteurs jusqu'à Grunau. En effet, l'armée russe quitta sa position, et marcha jusqu'à Jauer, d'où elle repassa l'Oder, laissant le général Czernischef à l'armée autrichienne avec un corps auxiliaire de 20,000 hommes. Laudon abandonna alors tout espoir d'attaquer le roi avec succès, et reprit, le 10 septembre au matin, son camp de

Kunzendorf. Frédéric échappa ainsi fort heureusement au plus grand danger qu'il eût jamais couru.

Positions en Saxe et en Poméranie.

Tandis que ces choses se passaient, l'armée de Saxe était toujours dans la plus grande inaction, à quelques chicanes de postes près, qui ne valent point la peine d'être rapportées. Daun campait avec une partie de ses troupes au Val de Plauen sous Dresde; le reste cantonnait vers Dippodiswalde; Lascy, avec son corps, à Dobritsch. L'armée des Cercles ne sortit du Voigtland que vers la fin de juillet, sous prétexte du défaut de vivres. C'est la première fois que j'aie entendu dire qu'il fallait rester en place, parce qu'on manquait de subsistances; jusqu'alors, le besoin de vivres avait forcé d'abandonner un pays, et il appartenait au général Serbelloni de nous prouver qu'au contraire c'était un motif d'y rester. Enfin cette armée vint camper, le 21 juillet vers Ronnebourg, avec des postes à Gera et Naumbourg. Le prince de Wurtemberg défendait son camp retranché de Colberg, comme nous le verrons ensuite, et les Suédois, qui s'étaient mis en mouvement au *mois d'août*, pénétrèrent dans la Marche-Ukeraine, jusqu'à ce que quelques renforts arrivés au colonel Belling, qui commandait contre eux, les

eurent engagés dans leur ligne de démarcation ordinaire.

Suite des opérations du roi. Laudon emporte Schweidnitz d'assaut.

Lorsque Frédéric apprit la marche des Russes vers l'Oder, il est vraisemblable qu'il n'en connaissait point la véritable cause, et qu'il ignorait de même le but de ce mouvement. Il dut croire qu'ayant trouvé sa position inattaquable, ils avaient le projet de faire, comme dans la campagne précédente, une diversion sur Berlin, afin de mettre Laudon à même de suivre ses opérations en Silésie, et de prendre les places qu'il voulait assiéger. Afin de prévenir ce dessein, et de mettre cette armée russe hors d'état de rien entreprendre pour le reste de la campagne, le roi résolut de faire détruire les magasins qu'on supposait être établis sur la ligne de Posen. Il fit partir à cet effet le général Platten avec 14 bataillons et 25 escadrons, pour détruire les magasins des Russes établis sur cette ligne, se diriger ensuite sur Francfort ou Glogau, et, dans le cas où l'ennemi y mettrait des obstacles, pour se porter à Landsberg sur la Wartha. Ce général, devant opérer sur les derrières d'une grande armée ennemie, et sans aucun

moyen d'être soutenu, reçut carte blanche du roi, et n'eut d'autre instruction que de faire tout le mal possible. Il passa l'Oder près de Breslau, dans la nuit du 11, et campa à Sabisch le 14. Le général Kleist détruisit un magasin à Kobielin, et l'on apprit qu'un grand convoi était parqué au couvent de Gostein. Le général Platten prit sur-le-champ les devants avec la cavalerie, et ordonna au général Knobloch de le suivre. Lorsqu'il arriva au couvent, le 15, il trouva le parc barricadé et gardé par 5,000 hommes d'infanterie, ce qui le força d'attendre l'arrivée de la sienne; alors il ordonna aux 4 bataillons de grenadiers d'emporter de vive force le couvent et la barricade de chariots, tandis que le reste se formerait pour les soutenir au besoin. Ces braves enlevèrent la barricade avec un courage extraordinaire, tuèrent 600 hommes, en prirent 1,500, et dispersèrent le reste dans les bois. Plus de 500 chariots furent détruits. Le corps campa, le 16, à Czempin, le 17, à Stenzewa, d'où il poussa un détachement sur Posen; mais le général Dalk avait déjà fait évacuer le magasin et la ville. Alors le général Platten continua sa marche pour Neustadt, où il resta quelques jours. Le 20, il marcha à Birnbaum; le 21, à Golmitz; le 22, à Landsberg, où il trouva le pont de la Wartha coupé: il en fit jeter un autre avec huit pontons qu'il

avait avec lui, et des radeaux qu'il trouva heureusement sur la rivière.

Sur ces entrefaites, le roi était resté jusqu'au 25 septembre dans son camp de Buntzelwitz. L'épuisement de ses magasins de Schweidnitz l'obligea à se rapprocher de Neiss pour en tirer l'approvisionnement de son armée : il la fit marcher sur trois colonnes, le 26, à Pulzen, le 28, à Siegroth, le 29, à Gros-Nossen. Le colonel Dalwig flanqua sa marche à gauche avec 1,200 chevaux et un bataillon de troupes légères pour éclairer les mouvemens de Laudon du côté des montagnes. Le roi pensait que le général autrichien le suivrait pour couvrir la route importante de Glatz, et il fut fort surpris que le colonel Dalwig lui annonçât n'avoir rien appris de ce mouvement. Tous les détachemens envoyés dans le même but, ayant eu le même résultat, le roi fit partir, le 2 octobre, le général Lentulus, pour pousser une reconnaissance aussi près que possible de Schweidnitz et de l'ancien camp des Autrichiens. Cette reconnaissance rentra sans avoir rien découvert ; mais elle annonça que, suivant le bruit répandu dans le pays, Laudon avait emporté Schweidnitz d'assaut.

En effet, ce général n'eut pas plutôt appris le mouvement des Prussiens et la faible garnison qu'ils avaient laissée dans la place, qu'il résolut d'en tenter l'escalade, tandis que le général Brentano, posté à Ludwigsdorf, et le général Draskowitz à Wartha, garderaient les communications avec les montagnes de Glatz : dans ce but, il fit resserrer, le 30 septembre, la chaîne des postes placés autour des ouvrages, en établit une seconde, et ordonna de rassembler des échelles et des planches dans tous les environs.

L'attaque fut exécutée sur quatre colonnes dirigées contre chacun des forts (n.° 1 à 4, planche XXIV): ces colonnes avaient à leur tête des artilleurs, des sapeurs, des ouvriers munis de pelles, de haches, de pioches, et des hommes portant des échelles avec leurs fusils en bandouillère. Des officiers du génie, qui connaissaient la place, servaient de guides à chacune d'elles. Enfin on appela au quartier-général les commandans de ces attaques, et on leur donna les instructions les plus précises sur la manière dont ils devaient les exécuter. Voici le résumé de ces dispositions:

1.° L'attaque se fera à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil; 2.° aussitôt que les bataillons de la tête seront arrivés sur le glacis, ils s'élanceront dans le chemin couvert et dans le fossé, planteront les échelles, et pénétreront vivement dans l'intérieur des ouvrages pour s'emparer des

ponts-levis; 3.° les troupes conserveront avec soin les échelles, afin qu'après la prise des forts on puisse s'en servir pour escalader la ville; 4.° le bataillon de grenadiers attaché à chaques colonne, fera seul l'attaque; il sera suivi d'un bataillon de fusiliers : celui-ci emportera la courtine qui lie les forts avec les lunettes; les deux autres bataillons resteront en arrière avec les pièces d'artillerie, jusqu'à ce qu'ils soient appelés; 5.° aussitôt que les forts extérieurs seront enlevés, les bataillons de réserve, à chaque colonne, viendront en prendre possession: ceux qui auront exécuté l'attaque se remettront de suite en ordre pour emporter le corps de la place.

Le commandant fut informé de ce projet, et, quoiqu'il ne pût pas y ajouter foi, il fit prendre les armes à sa faible garnison, et lui assigna ses postes. Douze cents hommes furent employés à garder la ville et l'enceinte intérieure; 1,000 hommes furent disposés dans les quatre forts et dans les courtines; 80 hommes dans les fossés pour chercher à culbuter les échelles; enfin le reste, consistant en 1,400 hommes, fut placé en réserve entre la première enceinte des forts et celle de la ville; mais cette réserve n'eut point d'instruction sur ce que les divers détachemens qui la composaient auraient à faire dans le cas où l'ennemi parviendrait à réussir sur l'un ou l'autre point, et en général sur tous les incidens qui

étaient probables dans une entreprise de cette nature. Il en résulta que, quand l'ennemi commença l'escalade, une partie de la réserve se retira dans la ville, et le reste courut de côté et d'autre sans savoir ce qu'elle faisait.

A trois heures moins un quart, les colonnes attaquèrent avec vivacité, et, après un combat de quatre heures plus ou moins bien soutenu par les différens forts, la place fut au pouvoir des Autrichiens, qui perdirent 1,400 hommes hors de combat, mais qui firent par contre 3,400 prisonniers. Le général Laudon mit alors dans la place une garnison de 10 bataillons, en fit réparer les ouvrages, et resta campé sur les hauteurs de Kunzendorf. La nouvelle de cet événement imprévu et désagréable, força le roi à renoncer à ses manœuvres sur la Haute-Silésie, et il vint camper, le 6 octobre, à Strehlen, pour mettre Breslau à l'abri d'une tentative semblable.

Le général autrichien n'osa rien entreprendre contre lui sans avoir reçu des ordres de sa cour (1).

(1) Il est assez difficile d'arranger cette assertion avec celle de Thielke, qui annonce positivement que Marie-Thérèse lui avait donné plein pouvoir pour ses opérations. Au fond cela ne fait rien au lecteur, si l'on opéra bien ou mal, que ce soit au conseil de guerre ou à Laudon qu'il faille en attribuer l'honneur ou la faute: celui qui donne son nom à l'exécution doit partager le sort de celui qui combine.

Les membres du conseil aulique, qui faisaient la guerre au coin de leur feu, toujours pusillanimes, lui ordonnèrent de rester sur la défensive, malgré la supériorité de ses forces, qui étaient au moins de 85,000 contre 45,000. Ils lui prescrivirent donc de rester dans ses montagnes, et si le roi marchait en Saxe pour frapper un coup sur Daun, de renvoyer à ce maréchal les troupes qu'on en avait reçues au commencement de la campagne. Le 11 novembre, les Autrichiens prirent des cantonnemens. Le 25, ils commencèrent à entrer en quartiers-d'hiver, ainsi que le corps de Czernischef, qui cette fois resta avec eux dans le comté de Glatz. L'armée prussienne en fit autant dans les premiers jours de décembre, et termina ainsi une campagne sans combat et sans bataille, dans laquelle, avec des forces immenses, les ennemis du roi s'amusèrent à parader, ou à faire des marches sans but important et sans résultat.

Tandis que tout se terminait en Silésie d'une manière si pacifique et si inespérée, Frédéric courait un danger d'une autre espèce. Un gentilhomme silésien, nommé Warkotsch, qu'il comblait de ses bontés, résolut, conjointement avec un parti de Croates, commandé par le capitaine Wallis, de l'enlever et de le livrer aux Autrichiens. Ce projet fut trahi par un domestique de Warkotsch au moment où il allait s'exécuter, et où les postes de Croates s'avançaient déjà pour le recevoir.

Fin de la campagne en Saxe.

L'armée des Cercles était venue camper vers Ronnenbourg, à la fin de juillet, comme nous l'avons déjà dit. Daun et le prince Henri étaient toujours dans leurs positions, sans rien faire; les partisans seuls y jouaient des petits tours de leur façon : sans eux, on n'eût pas pu savoir si les camps étaient des camps d'instruction ou des camps de guerre. Le prince Henri fut forcé d'envoyer quelques bataillons vers Berlin, que les Suédois menaçaient, et vers les frontières d'Halberstadt, pour les couvrir des incursions des troupes légères françaises, dont l'armée avait passé le Weser le 19 août. Malgré cela, le général autrichien n'en devint pas plus entreprenant. Il souffrit même patiemment que le prince Henri détachât le général Seidlitz avec 8 bataillons et 24 escadrons, le 2 septembre, pour courir sur les corps détachés de l'armée des Cercles, et l'inquiéter. Seidlitz se porta sur Ronnenbourg, et, après avoir repoussé différens détachemens, il voulut même tenter d'attaquer la droite de cette armée, appuyée au Rensterberg; il avait déjà donné ses dispositions, lorsqu'un nouveau changement survenu dans le placement de la ligne ennemie lui fit renoncer à ce projet. Il vint prendre position à Altenkirch, où il menaçait la gauche. M. de Ser-

belloni, considérant qu'il n'était pas convenable de fatiguer les troupes par une surveillance continuelle, et qu'elles seraient même mieux placées dans le camp de Weida, donna l'ordre à l'armée des Cercles d'y marcher. Seidlitz revint alors, le 6 septembre, par Altenbourg à Borne, d'où il revint à l'armée le 15.

Le prince Henri détacha une seconde fois ce général, le 12 octobre, pour se porter aux environs de Magdebourg, et balayer ces provinces de tous les petits partis ennemis qui y rôdaient. Daun n'en restait pas moins tranquille dans son camp, et isolé de l'armée des Cercles.

Le 1.er novembre, arriva enfin un renfort de 24 bataillons et 42 escadrons, détaché par Laudon, après la prise de Schweidnitz, sous les ordres du général Buttler; Daun avait alors 76 bataillons et 140 escadrons : tout semblait annoncer qu'il allait écraser le prince Henri, et marcher à Berlin. Le 5 novembre, le maréchal se mit en effet en mouvement, et attaqua toute la ligne des postes : mais la montagne accoucha d'une souris; Daun conquit quelques villages sur la rive gauche de la Mulde, où les Prussiens avaient des postes et gênaient les cantonnemens qu'il voulait prendre et qu'il prit en effet, le 19 novembre. L'armée des Cercles en fit autant le même jour, et toutes les deux entrèrent en quartiers-d'hiver au commencement de décembre.

Tableau des mouvemens des armées prussiennes et austro-russes en 1761.

FÉVRIER ET MARS.

Les armées cantonnent à la faveur d'une convention qui pouvait être rompue en prévenant quatre jours à l'avance.

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
Goltz est entre Lovenberg et Neiss avec 34 bataillons, 45 escadrons, faisant 20,000 hommes.	*Laudon* est aux environs de Glatz et Ratibor, avec 32,000 hommes; il doit être renforcé considérablement.
Le roi est en Saxe avec 60,000 hommes.	*L'armée Russe* est en Pologne vers Thorn et Marienbourg, elle doit venir se réunir à Laudon en Silésie.
	Daun est en Saxe et doit renforcer Laudon avec une grande partie de son armée.
Le prince de Bernbourg viole la convention et enlève le	*Laudon*, par représailles, surprend Frankenberg et y prend

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
poste important de Silberberg avec huit canons.	1 bataillon et 1 escadron.
	Draskowitz marche de Jægerndorf à Johannisberg. *Wolfersdorf* est à Trautenau.
	Avril... *Laudon* devant rompre l'armistice, se resserre vers Glatz. *Wolfersdorf* marche de Trautenau à Golden-Oelse.
	Le 15 avril. *Draskowitz* se rassemble vers Reichenstein.
	Le 18... *Bethlem* à Kunzendorf près Neustadt. *Laudon* rompt l'armistice.
Le 20 avril. *Goltz* se rassemble entre Freybourg et Schweidnitz.	
	Le 21... *Bethlem* marche à Langendorf.
	Le 22... *Laudon* est déjà renforcé jnsqu'à 41,000 hommes; il marche à Braunau.
Goltz prend les positions suivantes vers Furstenstein : 3 bataillons, 8 escadrons sur les hau-	Le 23... Il se porte par Friedland et Gottesberg à Waldenbonrg. *Wolfersdorf* s'avance de Golden-Oelse par Liebau, sur Landshut.

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
teurs de Hohenfriedberg. 10 bataillons sur le Zeiskenberg. 6 bataillons, 6 escadrons, entre Keinzendorf et Libichan. Le reste cantonna jusqu'au 27, derrière ces positions ; il vint camper ce jour-là, la droite à Keinzendorf, la gauche à Kamerau.	*Ellrichshausen* marche de Konigs-Walde sur les hauteurs de Waldichen.
	Le 24 avril. *Draskowitz* marche de Braunau à Silberberg et Frankenstein. *Bethlem* à Teuschwette et Steinau.
	Le 27... *Les troupes autrichiennes* s'avancent à Salzbrunn et Reichenau.
	Le 28... *Laudon* campe à Salzbrunn. *Wolfersdorf* entre Neu-Reichenau et Giesmansdorf.
Le 29 avril. *Les Prussiens* retirent leur poste de Reichembach ; celui de Hohenfriedberg marche à Strigau.	
	Le 30... *Le marquis de Botta* avait remplacé Draskowitz, il occupe le Butterberg, le Hutberg et Reichenbach.

Prussiens.	Austro-Russes.
Le 2 mai... *Le roi* part de Meissen avec 33 bataillons et 65 escadrons, pour marcher en Silésie. *Le prince Henri* reste en Saxe avec 31,000 hommes. *Goltz* toujours vers Schweidnitz.	Le 2 mai. *Daun* est toujours vers Dresden. *L'armée des Cercles* en Voigtland. *Laudon* dans ses mêmes positions.
Le 9.... *Le roi* séjourne à Gorlitz.	Le 9.... *Daun* détache 25,000 hommes sous le général Odonell, pour marcher à Zittau et se réunir ensuite avec Daun.
Le 12.... *Le roi* est arrivé à Priswitz près de Schweidnitz.	Le 12... *Laudon* n'attend pas le roi, se retire dans ses montagnes, et campe à Dittersbach. *Luzinsky* à Liebau. *Wolfersdorf* à Bodiegs, couvre la gauche. *Ellrichshausen* à Giersdorf, couvre la droite. *Draskowitz* vers Wartha et Silberberg.
Le 17.... *Le roi* détache Goltz avec 15 bataillons 26 escadrons sur Glogau, pour observer les Russes.	Le 17... *Odonell* est à Zittau. *D'Argenteau* et *Courcy*, venant de Saxe, ont déjà joint Laudon. *Bethlem* est à Neustadt, et couvre les

Prussiens.	Austro-Russes.
	magasins amassés en Haute-Silésie.
	Le 19 mai. *La grande armée russe* part de Marienbourg et s'avance à Dirschau.
	Le 24... *L'armée russe* marche de Dirschau à Mewe; le lendemain à Munsterwalde.
Le 27 mai. *Le roi* détache une division près de Nimptsch, pour communiquer avec Neiss.	
	Le 30... *L'armée* marche sur trois colonnes, de Munsterwalde à Neuenbourg.
Du 1 au 6 juin. *Le roi* est toujours dans ses positions vers Kunzendorf. *Le régiment des hussards de Malackousky* est près de Lowenberg, pour observer les 25,000 hommes d'Odonell à Zittau.	Du 1 au 6 juin. *L'armée russe* se porte en six jours à Nackel, sur trois colonnes. *Bethlem* est vers Neustadt. *Laudon* dans ses mêmes positions.
	Le 13... *Les colonnes russes* commencent à arriver à Posen.
Le 23... *Frédéric* envoie 11 bataillons et 30 escadrons de renfort à	Le 23... *Lascy* commande le corps d'Odonell, et campe à Friedberg sur la Queiss.

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
Goltz pour attaquer les Russes. *Goltz* meurt subitement. *L'armée* est dans la même position.	*Beck* est à Kayserswalde. *Les autres corps*, mêmes positions.
	Le 26 au 27 juin. *L'armée russe* marche de Posen à Maszinna.
	Le 28... *Brentano* occupe un poste à Konigsberg et Wustwaltersdorf.
Le 29 juin. *Ziéthen* remplace Goltz et entre en Pologne ; mais les Russes sont déjà réunis, et il ne peut plus les attaquer ; il campe à Storchnest.	
	Le 30... *L'armée russe* marche de Maszinna à Gros-Zelowitz.
Le 1.er juill. *Ziéthen* à Kasten.	
Le 3.... *Ziéthen* à Kopkowa.	Le 3 juill. *Butturlin*, avec l'armée russe, marche à Dolewo.
	Le 4.... *Bethlem* pousse des patrouilles sur Oppeln.
Le 6.... *L'armée du roi* campe vers Pulzen.	Le 6.... *Brentano* à Hausdorf près Waldenbourg. *Bethlem* est renforcé. *L'armée russe* marche de Dolewo à Nowiecz.
Le 9.... *Ziéthen* à Boyanow.	Le 9.... *L'armée russe* à Dolsko.

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
	Luzinsky à Reusendorf près Landshut.
Le 10 juil. *Ziéthen* à Trachenberg.	
	Le 11 juil. *L'armée russe* à Brocke.
Le 12... *Ziéthen* se divise et passe l'Oder pour couvrir Brieg et Oppeln. *Knobloch* couvre Breslau.	Le 12... *Laudon* se fait joindre par le corps de Wolfersdorf. *L'armée russe* à Gossova.
	Le 14... *Butturlin* à Sduni.
	Le 15... *Butturlin* à Preslowitz, d'où il devait passer l'Oder à Oppeln, occupé par Bethlem.
	Le 16 au 17. *Les trois colonnes du corps d'Odonell*, qui étaient à Zittau, joignent Laudon, qui a 80,000 hommes. *Beck* reste à Zittau. *L'armée russe* à Tscheschen.
	Le 19... *Butturlin* à Wartenberg.
Le 20 au 21. *Le roi* marche dans la nuit et campe à Siegroth, près Nimptsch. *Ziéthen* couvre Brieg. *Knobloch* couvre Breslau.	Le 20... *Laudon* vient sur trois colonnes camper près de Wustgiersdorf et Biela. *Brentano* à Heinrichau, près de Munsterberg. *Janus* reste à Silberberg et Wartha. *Luzinsky* et *Ellrichs-*

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
	hausen débouchent aussi des montagnes, et occupent les hauteurs de Habensdorf. *L'armée russe* à Namslau et Bernstadt.
	Le 21 juill. *Laudon* marche vers Munsterberg, et campe la gauche sur les hauteurs de Stolz, la droite à Leipe. *Brentano*, toujours à Kloster-Heinrichau, vient le 22 à Munster.
Le 22 juill. *Le roi* se met en marche avant le jour, déborde la droite des Autrichiens, et vient en leur présence camper à Stephansdorf et Carlowitz.	Le 22... *Laudon* se met aussi en mouvement pour camper à Gros-Nossen; mais débordé et prévenu par le roi, il est forcé de camper près de Patschkau. *Bethlem* à Schweinsdorf observe Neiss, et fait occuper Oppeln par un poste.
Le 23... *Frédéric* campe près de Neiss, la droite à Stephansdorf, la gauche à Glumpigau. *Ziéthen* arrive à Brieg, et chasse les postes de Bethlem qui gardait Oppeln.	Le 23... *Janus* marche à Waldenbourg. *Bethlem* se retire à Schnellenwalde, où il est renforcé. On apprend l'approche des Russes de l'Oder; la réunion sur la Basse-Silésie est résolue.
Le 26... *Les troupes de Ziéthen*	Le 26... *Bethlem* fait réoccuper

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
évacuent Oppersdorf. *Knobloch* est entre Lowen et Schurgast.	Oppeln pour communiquer avec les Russes. *Butturlin* est à Resewitz. *Laudon* s'attend à être attaqué, et se décide à changer de position.
	Le 28 juil. *L'armée autrichienne* vient camper à Baumgarten, la droite à la Neiss, pour conserver ses communications avec Glatz, et favoriser celles avec les Russes.
Le 29 juil. *Frédéric*, pour empêcher l'ennemi de le prévenir entre la Neiss et l'Oder, campe à Oppersdorf.	Le 29... *Draskowitz* marche en Haute-Silésie pour se réunir avec Bethlem et camper près de Neustadt. *Janus* joint la gauche de l'armée à Nikelsdorf. *Brentano* sur les hauteurs de Stolz. *Luzinsky* à Camenz.
Le 30... *Le roi* pour empêcher Draskowitz de favoriser la jonction avec les Russes, marche avec 16 bataillons et 30 escadrons à Neustadt. *Knobloch* et *Ziethen* joignent le roi.	Le 30... *Draskowitz* se retire à Jægerndorf pour couvrir le magasin.
	Le 31 juil. *Luzinsky* et *Janus* sur

PRUSSIENS.	AUSTRO RUSSES.
	le Hassenberg et Steinberg. *Laudon* part à l'entrée de la nuit et passe la Neiss.
	Le 1.er août. *Laudon* campe à Bartsdorf et Hausdorf. *Brentano* reste sur la rive gauche de la Neiss. *Draskowitz* se retire en Moravie. *La réunion des deux armées* étant résolue par la Basse-Silésie, l'armée russe marche de Namslau à Milaschutz.
Le 2 août. *Ziéthen* marche de Neustadt à Jægerndorf, et revient le lendemain.	
	Le 3.... *Laudon* revient à Patzkau, sur la rive droite de la Neiss. *L'armée russe* à Kriechen.
Le 4.... *Le roi* repasse aussi la Neiss et se dirige sur Strehlen, croyant toujours que c'était là où devait se faire la jonction,	Le 4.... A Sackerau. *Laudon* passe encore une fois la Neiss près de Franckenberg et Camenz; il campe au Grachberg, près de Hauss.

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
Knobloch marche à Brieg. *Ziéthen* reste sur la rive gauche de la Neiss.	
Le 5 août. *Le roi* campe à Strehlen.	Le 5 août. *Brentano* à Stolz et Heinrichau. *Beck* s'approche de Zittau sur la Queiss.
Le 6.... *Ziéthen* joint le roi.	Le 6.... *L'armée russe* à Peterwitz.
	Le 8.... *Laudon* part à minuit, et vient camper
	Le 9.... ——— à Bogendorf et Freybourg, près de Schweidnitz. *Brentano* marche jusqu'à Strigau. *Janus* à Burkersdorf. *L'armée russe* à Rhimberg.
Le 10.... *Aussitôt que le roi* apprend le mouvement inattendu de Laudon, il part de Strehlen, et vient camper à Canth. *Knobloch* le joint.	Le 10... *L'armée russe* à Kleinkreidel. *Czernischef* à Wohlau, fait jeter trois ponts sur l'Oder à Leubus. *Ellrichshausen* à Hohenfriedberg. *Luzinsky* à Polnisch-Weistritz.
	Le 11... *Czernischef* passe l'Oder à Leubus, et campe à Damm. *L'armée* à Kreidel.
Le 12... *Le roi* instruit du passage ou du projet de	Le 12... *L'armée russe* passe l'Oder, et campe près

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
passage, marche à Lonig, campe la droite à Eisdorf, la gauche à Plaswitz.	de Parchwitz; son avant-garde établit un poste à Lignitz. *Laudon* toujours près de Hohenfriedberg. *Brentano* à Strigau; il apprend le passage de l'Oder par ses alliés.
	Le 13 août. *Laudon* porte la division de Ellrichshausen vers Strigau. *Brentano* occupe le Spitzberg au-delà de Strigau. *L'armée autrichienne* reste au camp de Kunzendorf.
Le 15 août. *Le roi* porte Platten sur les hauteurs de Wahlstadt, pour reconnaître les Russes. Canonnade à Gros-Wandris. *Le roi* fait soutenir Platten par le général Ziéthen sur Niclasdorf. Il réunit ces deux corps sur les hauteurs de Wahlstadt, et se trouve fort de 24 bataillons, 64 escadrons. *Le margrave Charles*	Le 15... *L'armée russe* marche à Lignitz. *Laudon* entend la canonnade, prend 40 escadrons d'élite, et se porte sur Wahlstadt.

Prussiens.	Austro-Russes.
à Lonig avec le reste de l'armée.	Il joint l'armée russe vers Strachwitz, et revient de sa personne à Strigau avec 2 escadrons. *Butturlin* campe à Klemerwitz.
Le 17 août. *Le roi* campe vers Nicolstadt; il est joint par le margrave Charles.	Le 17 août. *Laudon* marche sur trois colonnes à Gerlachsdorf, près de Strigau. *Brentano* en avant de Jauer. *Luzinsky* sur le Streitberg, près Strigau. *Janus* à Freybourg. *Beck* à Lignitz. *L'armée russe* vers Lignitz, la droite à Tinschel, la gauche à Kunzendorf. *Les Cosaques* vis-à-vis de Wahlstadt.
Le 19... *Le roi* voulant menacer la communication de Laudon avec les montagnes, marche sur le Pitschenberg près de Domanze.	Le 19... *L'armée russe* à Hohenkirch, près de Jauer. *Laudon* prévient le roi, et retourne à son camp de Kunzendorf, près de Freybourg. *Janus* à Hohengiersdorf.
Le 20... *Le roi* prend le camp de Buntzelwitz pour être couvert par Schweidnitz, et en tirer ses vivres; ce camp est retranché.	

Prussiens.	Austro-Russes.
	Le 24 août. *L'armée russe* marche à Jauer.
	Le 25... ——— à Hohenfriedberg.
	Brentano marche sur le Streitberg, près de Strigau.
	Le 26 ... *Laudon* s'avance dans la plaine en face du camp prussien, et campe la gauche à Zirlau, la droite à Bogendorf. (*Voyez* pl. XXI.)
	Le 28... *L'armée russe* vient enfin camper, la droite à Teichau, la gauche à Strigau. (*Voyez* le plan EE.)
	Czernischef sur le Streitberg.
Le roi avait 66 bataillons et 114 escadrons, en tout 56 mille hommes.	*Les alliés* avaient 150 bataillons et 256 escadrons; en tout 135 à 140,000 homm.
	Le 1.er sept. *Draskowitz* était depuis le 31 réuni à Janus vers Hohengiersdorf, et patrouillait jusqu'au Zobtenberg.
	Le 9.... *L'armée russe* se met en marche vers Lignitz; elle laisse à Laudon le corps de

PRUSSIENS.	AUSTRO-RUSSES.
	Czernischef, fort de 16,000 hommes, et se dirige vers l'Oder.
Le 11 sept. *Le roi* qui ignorait que l'armée russe voulût se retirer jusqu'en Pologne, détache le général Platten pour détruire ses magasins.	
Le 15... *Le général Platten* détruit une barricade de chariots à Gostin, prend et détruit 2,000 hommes, et se porte ensuite sur Landsberg pour communiquer avec la Poméranie.	
	Le 17 sept. *L'armée russe* passe l'Oder et se dirige sur la Poméranie; elle était le 19 à Reussen. *Le corps de Berg* suit le général Platten.
Le 25 ... *Le roi* quitte son camp de Buntzelwitz, et marche sur Neiss pour approvisionner son armée et attirer Laudon au secours de la Moravie.	
Le 27... *Le roi* campe à Siegroth.	

Prussiens.	Austro-Russes.
Le 28 sept. *Le roi* campe à Gros-Nossen.	
	Le 1.er oct. *Laudon* ne suit point le mouvement du roi, il emporte Schweidnitz d'assaut.
	Le 3.... *L'armée russe* est à Driesen en Poméranie.
Le 6 oct. *Le roi* renonce à ses projets sur la Haute-Silésie, et vient camper à Strehlen pour couvrir Neiss et Breslau.	Le 6... *L'armée autrichienne* ne tente plus rien.
	Le 2 nov. *L'armée russe* part de Drambourg pour la Pologne.
Le 11 nov. Cantonnemens.	Le 11... *Les armées* cantonnent.
Le 1.er déc. Quartiers-d'hiver.	Le 1.er déc. ——— Elles prennent leurs quartiers d'hiver.

CHAPITRE XXIX.

Affaires de Poméranie. Siége de Colberg.

Nous avons vu que les Russes, voulant avoir une base d'opérations avantageuse et rapprochée qui leur permît d'établir leurs dépôts par mer, se décidèrent à faire de plus grands efforts pour s'emparer de la place de Colberg. M. de Romanzoff fut chargé de cette entreprise, avec un corps de 18,000 hommes, et le secours de la flotte combinée des Russes et des Suédois. Le duc de Wirtemberg, qui était chargé de couvrir la Poméranie, poussa le général Werner aux environs de Koslin et Belgrade, et campa, le 4 juin, sous Colberg. Ce camp avait sa gauche à la ferme de Bollenwinckel, la droite à la Persante. La colline sur laquelle il était établi, avait la forme d'un angle droit saillant, au sommet duquel se trouvait le village de Neckin, dont la position était séparée par un ravin très-profond, qui couvrait son front; la gauche était également couverte par des marais impraticables, et la droite n'était pas attaquable. Ce camp fut de suite retranché sous la direction du général Thadden : il consista d'abord

en vingt-cinq redoutes ou autres ouvrages liés, dont on porta ensuite le nombre jusqu'à trente-huit, y compris ceux des hauteurs de Prettmin; l'espace entre la gauche et la mer, quoique peu praticable à cause des marais, fut encore lié par trois redoutes et un ouvrage avancé. Je ne crois pas devoir entrer dans de plus longs détails sur la position de ce camp, qui, dans le fond, a fort peu de rapport avec le but de mon ouvrage.

Lorsque le prince de Wirtemberg sut que M. de Romanzoff ne s'avançait d'abord qu'avec 10,000 hommes, il proposa au roi de l'attaquer pour s'en débarrasser pendant toute la campagne; mais Frédéric, qui était dans ce moment occupé du projet du général Goltz contre Butturlin, crut que, s'il réussissait, cela suffirait pour faire retirer le corps de Romanzoff, et pour délivrer la Poméranie. Il refusa donc d'accepter la proposition du prince. Nous avons vu comment ce beau projet de Goltz fut déjoué par la mort subite de ce général. Frédéric ne tarda pas à se repentir d'avoir refusé une proposition dans tous les cas utile, et fondée sur les principes de l'art.

Le général russe fut renforcé le 5 juillet, et campa vers Koslin, en attendant la flotte, qui arriva le 30, et qui débarqua des troupes et de l'artillerie. Le corps de Romanzoff fut alors porté à 24,000 hommes (11 août). Le 22, ce général campa, la droite à Quetzin, la gauche à Dejow;

la flotte arriva devant Colberg deux jours après, et commença de suite à tirer sur la ville : ce bombardement dura près de quinze jours, avec plus ou moins de violence. Le 4 septembre, l'armée russe vint prendre position plus près du camp prussien, la droite au bois de Stockow, la gauche à Buggentin; mais M. de Romanzoff trouva sans doute ce camp trop fort pour l'attaquer de vive force, car il prit la résolution d'ouvrir la tranchée, et d'en faire le siége en règle.

Le prince de Wirtemberg, de son côté, prit les meilleures dispositions pour la défense de ses ouvrages, et donna à cet effet à tous les postes, une instruction détaillée qui peut servir de modèle en ce genre; et voulant, d'un autre côté, utiliser sa cavalerie, il la détacha dans la nuit du 11 septembre, avec un bataillon franc, pour marcher sous les ordres du général Werner, par Treptow à Belgrade, afin de détruire les dépôts des Russes, et menacer leurs communications. Le général Werner arriva, le 12 septembre, et mit imprudemment son corps en cantonnemens dans les villages voisins jusqu'à une lieue et demie de rayon. Le colonel Bibikow le surprit et l'enleva au sortir de Treptow, avec le bataillon franc et une centaine de dragons. Le reste de la cavalerie s'étant successivement replié sur les autres escadrons, repoussa l'attaque des Russes vers Kletkow, et eut le temps de se retirer, après avoir culbuté

une partie des escadrons ennemis dans la Rega, et leur avoir fait une centaine de prisonniers.

M. de Romanzoff continuait, pendant ce temps, ses attaques contre le Bollenwinckel, qui était la clef de tout le camp ennemi; il avait déjà établi ses parallèles. Il fit attaquer, dans la nuit du 17 au 18 septembre, le retranchement élevé sur la plage, et la redoute verte (grüne Schantze); le premier fut emporté, le second résista. Dans la nuit suivante, une seconde attaque fut dirigée sur la redoute verte et sur le Sternschantz; la première réussit d'abord, mais les Prussiens envoyèrent sur ce point le général Thadden avec 5 bataillons, et reprirent la redoute. M. de Romanzoff y envoya aussi plusieurs régimens, et il s'engagea alors un des combats les plus acharnés et les plus meurtriers qui aient été soutenus par un si petit nombre d'hommes. Après plusieurs charges aussi impétueusement tentées que vaillamment repoussées, les Russes furent obligés de se retirer avec perte de 800 morts et près de 2,000 blessés.

M. de Romanzoff poursuivit toujours ses travaux vers le rivage et contre la gauche du camp: le prince fit construire une nouvelle redoute sur la plus haute sommité du Bollenwinckel; mais il commençait à manquer de vivres, lorsqu'il apprit que le général Platten venait à son secours et amenait quelques provisions.

En effet, ce général, que nous avons laissé à Landsberg après son expédition contre les dépôts de Posen, en était parti, le 25 septembre, s'était réuni le 27 à Freyenwalde, avec la cavalerie de Werner, surprise à Treptow, et vint prendre position, le 2 octobre, à Prettmin, sur la rive gauche de la Persante, à la droite du camp retranché. Le corps se trouva alors fort de 16,000 hommes; mais l'embarras des vivres n'en fut que plus grand, car l'on était forcé de les faire venir de Stettin par Golnow, au travers d'une foule d'obstacles. On attendait un grand convoi de cette ville; mais M. de Romanzoff faisait tous ses efforts pour empêcher son arrivée. D'un autre côté, la grande armée russe, après son départ de la Silésie, étant venue successivement camper à Driesen, le 1.er octobre, et à Drambourg le 16, elle devait rendre cette arrivée impossible; elle détacha donc les généraux Berg et Fermor sur Greifenberg, avec ordre de pousser même jusqu'à Treptow.

Cependant le colonel Kleist fut envoyé à la rencontre du convoi, et le joignit à Golnow. Le général Platten fut détaché avec 6 bataillons, pour attirer à lui tous les petits corps qui se trouvaient vers Greifenberg, et pour se porter ensuite sur Golnow, afin de faciliter la marche de Kleist et de son convoi. En même temps le général Knobloch devait prendre poste en arrière de Treptow, et y envoyer un détachement pour

en retirer un bataillon et les provisions qui s'y trouvaient. L'adjudant qui lui porta cet ordre, le rendit mal ou fut mal compris; le général marcha avec tout son détachement, le 20, jusqu'à Treptow, où il fut coupé et entouré, le 21 au matin, par un corps russe que Romanzoff y conduisit lui-même par Garrin.

Le général Platten campa, le 19, à Schwanteshagen, et détacha, le 20, le lieutenant-colonel Courbières, avec deux bataillons et un régiment de hussards, pour faire un fourrage vers Baumgarten et Zarnglaf. Ce corps fut enlevé par le général Dolgorouky, à très-peu de distance du camp du général Platten, sans qu'il fût possible d'arriver assez tôt à son secours. Dans le même instant, la grande armée de Butturlin s'était portée aux environs de Regenwalde, et avait détaché le général Fermor, pour attaquer, de concert avec les troupes légères de Berg, le corps du général Platten, et pour lui couper sa retraite sur Stettin. Mais ce général décampa dans la nuit du 21 octobre, traversa la forêt de Kautreck, au milieu d'un feu continuel de tirailleurs ennemis; et comme M. de Fermor avait commis la faute de s'arrêter à Glewitz, les Prussiens parvinrent à gagner Golnow, où ils joignirent le transport du colonel Kleist.

Le 22, M. de Fermor attaqua Golnow, ce qui força le train à revenir sur Stettin, et Platten à

se retirer sur Damm le 23. Cet événement eut les plus funestes résultats : le général Knobloch, investi à Treptow, depuis le 21, se trouva forcé à capituler le 25, et à se rendre prisonnier avec 1,800 hommes; toute communication entre le camp de Colberg et le général Platten, fut interceptée; enfin il fallut renoncer à faire arriver le convoi de vivres.

D'un autre côté, les Russes enlevèrent, le 22, la redoute de Spie, et on fut obligé de faire rentrer au camp les troupes qui occupaient les hauteurs de Prettmin, sur la rive gauche de la Persante. Le prince ne se laissa pas décourager par ce contre-temps; il résolut d'attendre la dernière extrémité, avant de chercher à se faire jour, espérant que la saison avancée forcerait les Russes à se retirer : en attendant, il fit retrancher le passage de Colberger-Deep (1), qui était le seul point par où il pût espérer de faire sa retraite. Un bâtiment chargé de grains, qui longea par hasard près du port, fut amarré par des chaloupes, et donna du pain pour quinze jours.

---

(1) Colberger-Deep est un petit village situé près de la mer et du lac de Kamper; on longe entre la mer et ce lac, jusqu'à un goulet qui le ferme, de manière que ce passage offre un défilé étroit, dans lequel se trouve encore l'obstacle du goulet, qui exige un long pont.

Le 2 novembre, la grande armée russe se mit en route pour la Pologne, laissant à Romanzoff un renfort nombreux sous les ordres du général Berg.

Le corps de Platten, que le roi avait d'abord destiné à couvrir Berlin de l'invasion dont il le croyait menacé par les Autrichiens, se réunit ensuite, le 9, à Berlinchen avec le général Schenkendorf, qui amenait, dans le même but, 8 faibles bataillons de l'armée de Silésie. Ces deux divisions marchèrent à Naugarten, où elles arrivèrent le 14, poussant devant elles le corps de Berg, qui se retira sur Freyenwalde. Par un concert fort heureux, le prince de Wirtemberg faisait, dans le même instant, ses préparatifs pour quitter le camp retranché, et pour se faire jour par le Colberger-Deep. Après avoir rassemblé, dans la nuit du 13 au 14, tous les canots nécessaires pour jeter un pont sur la Rega, et les avoir transportés de l'embouchure de Colberg jusque derrière les dunes de l'étang de Kamper, le prince se mit en marche le 14 à sept heures du soir; les gardes des retranchemens les plus avancés furent laissées à leurs postes pour cacher le mouvement. Le corps arriva à une heure du matin à Colberger-Deep, et, comme le pont de chevalets sur lequel on devait passer le lac de Kamper, n'était pas prêt, l'avant-garde passa sur dix-sept petits canots. Le

corps suivit, lorsque le pont fut achevé, traversa le marais sur une vieille digue négligée par les Russes, et marcha, le 15, à Treptow.

Le général Platten, qui était parti le même jour de Naugarten, marcha à Koldemanz, où il apprit l'heureuse retraite du prince, et son projet de marcher, le 16, à Greifenberg. En effet, le prince ordonna à ce général de se porter à Plathe, pour y réparer le pont; et le 17, les deux corps se réunirent près de Greifenberg. Le prince de Wirtemberg résolut alors d'opérer encore une fois sur les derrières de M. de Romanzoff, et marcha, le 18, à Falkenberg, poussant devant lui les troupes de Berg. Mais le général russe ne prit point le change; il fit resserrer la place de Colberg, et prit poste lui-même avec un corps nombreux à Gostin, pour couvrir le siége.

Dans cet état de choses, il ne resta d'autre parti aux Prussiens, que celui de se rapprocher de leur grand convoi de Stettin; ils marchèrent donc à Naugarten, le 30 novembre, ensuite à Schwusen, et le 7 décembre à Treptow, où le convoi arriva le 10. Après avoir pourvu à la subsistance de ses troupes, le prince voulut faire un dernier effort, et marcha le 12 sur Colberg: on trouva le corps de Romanzoff en bataille entre Prettmin et Rehmer, sur la gauche de la Persante. Les Prussiens commencèrent aussitôt la canonnade, et enlevèrent d'abord le passage retranché de Spie; mais

il leur fut impossible de rien obtenir de plus; et, la saison étant trop rigoureuse pour continuer les opérations, le prince fut forcé d'abandonner la place à son sort. Le 15, une partie de ses troupes marcha en Saxe et en Lusace, et lui-même dans le Meklenbourg. Le brave colonel Heiden, déjà immortalisé dans les campagnes précédentes, fut enfin forcé à rendre la place, le 16 décembre, faute de munitions et de vivres. Le corps de Romanzoff cantonna alors en Poméranie.

CHAPITRE XXX.

Observations générales sur la campagne de 1761. Opérations de Daun, comparées à celles de 1809.

Après avoir analysé les opérations de quatre ou cinq campagnes actives, il est difficile de ne pas faire des répétitions, et de dire quelque chose de neuf sur une campagne qui a eu lieu sur le même théâtre, et qui s'est passée sans combats. Les fautes ont toujours été les mêmes; les coalisés ont embrassé la ligne d'opérations, de la manière la plus contraire à leurs intérêts. Frédéric, dont les moyens diminuaient chaque jour, ne savait pas trop à quel système il pouvait avoir recours pour se tirer d'affaire : la guerre d'invasion ne lui convenait plus; il n'était plus même dans ses intérêts de courir alternativement sur les Autrichiens et sur les Russes, parce que cette guerre de vigueur lui eût enlevé ses derniers soldats, échappés aux scènes sanglantes de Zorndorf, de Kunersdorf et de Torgau, tandis que ses ennemis avaient prouvé, par cinq années de fautes grossières et par leur inaction, qu'ils ne seraient

jamais capables de former contre lui des entreprises qui eussent pu entraîner sa ruine. Le roi devait donc les laisser tranquilles, jusqu'à ce qu'une bonne occasion se présentât pour attaquer avec succès une seule de leurs armées; c'était un moyen sûr de faire rentrer l'autre dans ses frontières. Peut-être seulement pourrait-on lui reprocher avec quelque justice de ne pas avoir profité des mois de mars et d'avril, pour livrer une bataille à Daun, avant de quitter la Saxe pour marcher en Silésie.

Il me paraît au moins que Frédéric ayant une mase en Saxe, et voulant en porter une grande partie en Silésie, devait attaquer le maréchal avant de partir, pour lui ôter l'envie de profiter de l'énorme supériorité qu'on lui laissait sur le prince Henri. Si le roi avait pu savoir que Daun resterait dans la plus profonde inaction, sans doute il valait mieux l'y laisser; mais, à moins d'un traité entre lui et ce maréchal, il ne devait ni ne pouvait le prévoir. Daun avait bien toujours eu une sorte de pusillanimité qui tenait à la supériorité de génie qu'il croyait au roi; cependant il l'avait attaqué deux fois avec succès; jamais il n'avait été opposé à un autre général, et on devait supposer qu'il ne craindrait pas le prince Henri autant que Frédéric, et qu'il ne perdrait pas l'occasion de battre 30,000 hommes avec 60,000.

Lorsque le roi fut arrivé en Silésie, les Russes

étaient encore entre Posen et la Vistule ; le corps de Goltz était donc inutile à Glogau : si on l'avait réuni à l'armée, elle aurait été forte de 60,000 hommes, et, sans contredit, Frédéric aurait bien pu attaquer alors Laudon, qui n'en avait pas 50,000. Les positions des Autrichiens étaient bonnes ; mais elles n'étaient pas inaccessibles, et il ne coûtait rien de chercher à les déloger, au moins par des manœuvres. Si le roi avait pu les rejeter au mois de mai, par Glatz, en Bohême, leur réunion avec Butturlin n'aurait pas eu lieu, et on aurait gagné les défilés qui donnaient de grands avantages pour faire la guerre défensive. Frédéric, au lieu de rien faire qui pût empêcher cette jonction, fit au contraire tout ce qu'il fallait pour la faciliter, en prenant toujours le change sur les mouvemens de l'ennemi. On lui a reproché avec quelque fondement de n'avoir pas attaqué Laudon, le 22 juillet à Beerwalde, près de Munsterberg ; nous avons vu la belle occasion qu'il eut pour le faire avec succès : sans doute il eût mieux valu livrer une bataille à cette époque, que de venir deux mois après s'enfermer dans un camp retranché, entouré d'armées supérieures.

Aussitôt que le coup médité par le général Goltz fut manqué, et que les Russes s'avançaient sur l'Oder, il fallait attaquer cette armée ou celle de Laudon. On avait tout intérêt à le faire, parce

qu'une victoire eût déjoué tout le plan de campagne, et l'on pouvait plutôt espérer d'en remporter une sur un corps isolé, à une grande distance de l'autre, et séparé par un fleuve, que de battre deux armées réunies, ou pouvant donner simultanément. Aucune considération militaire ne peut justifier le roi de n'avoir pas attaqué l'un des deux corps depuis le 1.er jusqu'au 15 août, parce qu'il avait tout à craindre de leur jonction et du concert de leurs opérations avec Daun; il ne devait ni ne pouvait calculer que des forces aussi redoutables ne se joindraient que pour faire une parade.

Sans doute, l'idée du camp de Buntzelwitz est d'une noble audace; dans la position où le roi s'enferma et se laissa presque entourer par deux armées nombreuses, cette résolution lui fait honneur; mais il me semble qu'il valait bien autant employer la moitié de cette audace, à livrer une bataille avec toutes les chances favorables, comme on avait occasion de le faire, dans la marche sur Munsterberg, le 22 juillet. En effet, une attaque de Frédéric, repoussée, ne lui eût rien fait perdre, tandis que Frédéric, forcé à Buntzelwitz, était perdu. Il paraît au moins indubitable que, si le projet d'attaque conçu par Laudon eût été exécuté, le 3 septembre, l'armée prussienne eût été totalement anéantie, pour peu que ce général eût su profiter de sa victoire.

En un mot, il est un principe reconnu, que nous avons déjà indiqué : *c'est qu'une armée qui occupe une double ligne d'opérations intérieure, ou une seule ligne centrale contre deux lignes d'opérations isolées à une grande distance, ne doit point les aller chercher trop loin. Il faut les laisser s'approcher pour n'avoir pas un mouvement trop long à exécuter. Cette armée doit alors se porter sur celle qu'il lui importe le plus d'accabler, pour les tenir à une distance convenable et les empêcher de manœuvrer simultanément.* Frédéric agit tout-à-fait contre ce principe : peut-être avait-il quelques raisons secrètes pour croire que, dans le cas même où ces armées se réuniraient, non seulement elles n'agiraient pas simultanément, mais qu'elles n'opéreraient pas même de concert. Ce serait la meilleure manière de justifier un oubli de tous les principes de guerre.

Enfin, il me semble que Frédéric commit une faute qui lui coûta fort cher, en n'autorisant pas le prince de Wirtemberg à attaquer Romanzoff en Poméranie, tandis qu'il était supérieur à ce général. Le prétexte d'attendre le résultat de l'attaque projetée par Goltz, était, sous tous les rapports, mauvais : Goltz n'avait pas des forces suffisantes pour frapper des coups décisifs sur une armée trois fois plus nombreuse. Je crois bien que l'emploi du corps de Wirtemberg eût été beaucoup

plus convenable, si on l'avait placé d'abord à Landsberg pour concourir ensuite à l'expédition de Goltz, tandis que Romanzoff serait resté dans ses cantonnemens à attendre des moyens de siége; mais si le roi préférait le laisser en Poméranie, il y avait tout à gagner à lui faire attaquer Romanzoff avant que celui-ci eût reçu ses renforts, et on en conviendra en pesant les raisons suivantes : 1.° M. de Romanzoff eût été probablement battu, puisque le prince de Wirtemberg avait un excellent corps, et qui était supérieur en nombre. Dans ce cas, le général russe n'aurait pas pu renforcer l'armée de Butturlin, si M. de Goltz avait aussi réussi à le battre à Posen, et Colberg n'aurait sans doute pas été assiégé; 2.° si le prince de Wirtemberg avait été repoussé, il était encore trop fort pour que M. de Romanzoff pût rien détacher sur Posen, et le siége de Colberg n'en eût pas commencé un jour plus tôt; 3.° Si l'armée russe avait repoussé Goltz, et que Romanzoff au contraire eût été battu (comme tout portait à le croire), il aurait fallu qu'elle lui envoyât des renforts, et cet événement eût beaucoup contribué à dégager Goltz; 4.° enfin, il était impossible qu'un petit corps comme celui de Goltz pût faire plus, que d'enlever 2 ou 3,000 hommes à l'armée russe, et de retarder ses opérations de quelques semaines; par conséquent, cela n'eût pas empêché Romanzoff d'assiéger Colberg lorsque ses renforts furent venus.

Le roi perdit ainsi une place qui devenait très-dangereuse entre les mains de ses ennemis, et dont la prise aurait peut-être donné une tournure décisive à la campagne suivante, si des événemens d'une autre nature n'avaient pas changé totalement la face des affaires.

Ce que les Autrichiens firent de mal dans cette campagne, provient du mauvais choix de la ligne d'opérations et du système compassé de M. Daun.

La conduite de Laudon, sans être marquée au coin d'un génie supérieur, fut souvent digne d'éloges; et, dans cette guerre, c'était beaucoup dire. D'après le mauvais plan qu'on avait arrêté, il avait intérêt à ne rien entreprendre avant l'arrivée des Russes, et il manœuvra très-bien pour se réunir à eux. Comme je l'ai déjà observé, le projet conçu pour attaquer le camp de Buntzelwitz, était basé sur le principe de l'emploi des masses sur le point décisif, et la direction que Laudon voulait leur donner, aurait sûrement produit de très-grands résultats, s'il eût réussi, comme tout devait le faire supposer. Enfin, il mit le sceau à ses opérations par l'escalade de Schweidnitz, entreprise conçue sur un bon plan, et qui donnait les moyens de faire une belle campagne dans l'année suivante. Cette campagne fut la seule où Laudon commanda

en chef; et s'il ne fit pas plus, on peut l'attribuer à ses instructions primitives, et au peu de secours qu'il reçut de l'armée russe, sur laquelle reposaient toutes les combinaisons du cabinet de Vienne.

Mais s'il eut un beau côté dans ses opérations, on pourrait néanmoins lui faire quelques reproches fondés. Le premier, est celui de n'avoir point profité de sa supériorité pour attaquer Goltz au mois d'avril, et de s'être borné à des démonstrations. Il devait essayer de le faire, et il n'y risquait rien que la perte de quelques hommes, qu'il pouvait facilement remplacer. S'il avait réussi, le corps eût été anéanti ou enfermé dans quelque place, où peut-être il n'eût pas pu tenir; dans tous les cas, c'était un résultat à chercher. Le second, plus grave, est de ne point avoir profité de ses énormes avantages pour attaquer le roi dans sa mauvaise position à Nicolstadt, du 15 au 18 août. Il est inconcevable que deux armées éloignées l'une de l'autre de deux cents lieues, qui font un beau plan et passent la moitié de la campagne pour combiner leurs opérations sur le même terrain; qui parviennent à placer entre elles un ennemi sans appui, sans retraite, faisant face en deux divisions à deux masses qui pouvaient donner le même jour et au même instant sur cette double position, aient passé quatre jours sans rien tenter, et aient laissé sortir le roi de ces embarras. Si Laudon osa projeter l'attaque de cette même

armée, alors appuyée à Schweidnitz, occupant un camp redoutable, encore fortifié par toutes les ressources de l'art, comment pourra-t-on le justifier d'avoir laissé cette même armée tranquille à Nicolstadt, dans une position dominée, sans retranchemens, et où elle aurait été sans retraite en cas de revers?

S'il faut en croire Thielke, qui paraît bien informé, Laudon ne peut pas rejeter ses fautes sur le conseil aulique; car il avait reçu, au commencement de la campagne, une lettre écrite de la main de Marie-Thérèse, qui lui donnait plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait convenable pour les opérations, et qui le délivra ainsi des terribles entraves de ce fameux conseil à qui l'Autriche doit tous ses revers depuis le prince Eugène de Savoie. Il me paraît, dans ce cas, que l'on pourrait aussi demander à Laudon pourquoi, après avoir escaladé Schweidnitz, il n'avait pas réuni ses 90,000 hommes (en y comptant le corps de Czernischef), et pourquoi il n'avait pas alors attaqué le roi et marché sur Breslau; le maréchal aurait pu facilement accabler Frédéric, qui n'avait pas plus de 45,000 combattans divisés, et les Autrichiens auraient pu achever la conquête de la Silésie. Au lieu de frapper ces coups importans, on envoya des renforts à Daun, qui avait déjà deux fois plus de forces que son adversaire, et qui n'en fit aucun usage.

Ceux qui conçurent le plan général de la campagne, et Daun lui-même, méritent encore moins d'éloges que Laudon. En portant le théâtre des grandes opérations en Silésie, on engagea le roi à y marcher, et c'était, suivant un ancien proverbe, prendre la vache par les cornes. Cette province présentait en effet la ligne avantageuse de l'Oder; et depuis Stettin jusqu'à Neiss, on avait huit places fortes qui offraient des appuis inappréciables en cas d'une défaite; des dépôts, des magasins, et surtout la facilité de manœuvrer partout avec l'avantage de dominer les deux rives de l'Oder. En Saxe et sur l'Elbe, au contraire, les Autrichiens avaient Dresde en première ligne, et Prague en seconde, tandis que le roi n'avait rien. On était à cinq ou six marches du centre de sa puissance; et, après une ou deux batailles gagnées, en lui coupant les communications de l'Oder, on aurait fini la lutte.

Les Autrichiens avaient beaucoup de raisons de frapper les grands coups en Saxe, parce qu'un seul de ces coups pouvait y écraser leur ennemi; en Silésie, ils n'eussent fait que le blesser légèrement. Ils avaient de plus l'avantage d'une frontière saillante formée par les montagnes de la Bohême, dans le centre de leurs opérations, vers Bautzen et Zittau, entre Dresde et le comté de Glatz. Daun avait, au mois d'avril, 90 à 100,000 hommes avec l'armée des Cercles; Laudon alors

en avait 45,000 : si on eût laissé 20,000 hommes vers Glatz jusqu'à l'arrivée des Russes, qu'on eût remis à Butturlin le soin de faire des siéges, et qu'enfin Laudon et Daun se fussent rapidement formés, le premier de Dresde à Bautzen, avec des troupes légères à Pirna ; le second de Bautzen à Hoyerswerda, et que deux masses de 60,000 hommes, dirigées par un seul chef, eussent attaqué Frédéric simultanément en le jetant toujours à gauche, il eût été coupé de toutes ses ressources : une bataille perdue aurait causé sa ruine. Si, contre toute vraisemblance, Daun avait perdu deux batailles et 20,000 hommes, qu'en serait-il résulté ? N'avait-il pas derrière lui Dresde, les défilés de la Bohême, et, à la dernière extrémité, Prague ? N'avait-il pas aussi l'armée russe, qui, par sa seule marche sur Breslau, aurait plus que compensé ces deux batailles, dont les pertes eussent pu être remplacées en quinze jours ?

C'était là à peu près la même direction que Daun donna à ses opérations, en 1760, lorsqu'il voulait empêcher le roi de marcher en Silésie, et certes il avait alors manœuvré bien plus habilement que dans cette campagne. Sa position eût pu produire les plus grands résultats si, à cette époque, il avait attaqué Frédéric dans sa marche, comme nous l'avons observé au chapitre XXVI de la 3.e partie. Mais ce n'est point en tenant des positions, en y séjournant souvent et en crai-

gnant de marcher trop près d'une armée très-inférieure, que l'on empêche cette armée de rouvrir ses communications, et que l'on fait réussir de grandes opérations. Si le maréchal avait opéré avec vigueur dans le mois d'avril, qu'il eût porté ses 125,000 hommes sur l'Elbe, en s'emparant de Torgau et de Wittemberg, et attaquant les Prussiens partout où ils auraient pris position sur l'une ou l'autre rive de l'Elbe; enfin, s'il avait manœuvré de manière à tenir la droite de l'armée toujours renforcée et prolongée sur la gauche du roi, il eût été impossible à ce prince de prendre d'autre retraite que sur Magdebourg, ce qui l'eût forcé à abandonner ses états à la merci de ses ennemis. Il serait resté alors sans aucun moyen de recréer une nouvelle armée pour les en chasser. Il est vraisemblable qu'on aurait eu une bataille dès les premiers mouvemens, et sûrement on avait les moyens de toute espèce pour la rendre décisive; en cas de revers, on n'était jamais ramené que sous les murs de Dresde, d'où l'on était parti, et où l'on était en mesure pour recommencer huit jours après avec autant de succès. Deux batailles semblables gagnées par le roi, eussent détruit son armée sans lui faire gagner un pouce de terrain ni un poste tenable sur cette ligne d'opérations importante.

Il est plus que probable que ces fautes majeures, dans l'emploi primitif des forces, provinrent plutôt

du conseil aulique que du maréchal ; mais cela ne fait rien au fond. Peu m'importe, pour la démonstration des principes et leur application, que ce soit le cabinet ou les généraux qui aient mal combiné, je n'écris pour blâmer ni pour louer personne ; mais ce qui fut sans doute au pouvoir du maréchal, c'était de mieux employer les masses dont on lui laissa le commandement exclusif. Lorsque le roi partit, le 2 mai, pour la Silésie, il ne resta que 30,000 hommes au prince Henri ; Daun avait 90,000 hommes, en y comprenant l'armée des Cercles et le corps d'Odonell, dont il pouvait encore disposer : comment pourrait-on trouver des raisons pour justifier le maréchal de n'avoir pas attaqué le prince, le 6 ou le 7 mai, pour le jeter sur Wittenberg ; d'avoir ensuite fait partir Odonell pour Zittau, et continué à marcher sur la capitale pour s'emparer des états et des ressources du roi, ou sur Buntzlau, pour se lier avec les Russes et Laudon ? Il aurait eu, après le départ d'Odonell, 60,000 hommes pour poursuivre une armée qui aurait été déjà battue et réduite à 20,000 hommes par les pertes présumables d'une bataille. Tempelhof, pour excuser le maréchal, n'a pas craint de dire que le roi, ne se trouvant qu'à quatre ou cinq journées de là, aurait pu revenir sur ses pas. Comment l'auteur peut-il faire un raisonnement aussi faux, après avoir écrit la bataille de Lignitz, où Laudon

fut battu à deux lieues de Daun, sans que celui-ci pût le soutenir; celle de Prague, qui fut perdue pour un intervalle de quelques centaines de toises à l'angle qui formait le centre des Autrichiens? Comment Frédéric, à quarante lieues du prince Henri, et courant à Schweidnitz, eût-il empêché son frère d'être battu vers Meissen, sur la rive gauche de l'Elbe; et qu'eût fait à Daun le retour du roi sur ses pas?

Pour juger le raisonnement de Tempelhof, que l'on jette un regard sur les opérations à jamais incomparables de l'Empereur Napoléon sur Ratisbonne, en 1809, et vers Mantoue, en 1796; on y verra, dans les mémorables batailles d'Eckmuhl, d'Abensberg et de Ratisbonne, deux grandes armées successivement battues, enfoncées et culbutées à deux journées de marche l'une de l'autre. On trouvera, en 1796, les deux colonnes de Wurmser anéanties, non pas à quarante lieues, mais sur le même terrain, l'une à Lonato, et l'autre le lendemain à Castiglione. Que l'on place un instant l'Empereur Napoléon dans la position de Daun, avec ses 125,000 hommes, au mois d'avril, et que l'on suive la marche des faits étonnans du grand homme, les résultats de son système et la vigueur de ses opérations, on conviendra, qu'au mois de juin, il n'y aurait eu sur le sol de la Prusse d'autres troupes que celles qui eussent été enfermées dans des places.

Le rôle que joua le fameux Fabius Daun, comparé à ces vérités, nous prouvera combien il était éloigné de posséder l'art de commander les armées. C'était un brave, manquant d'énergie et de génie, qui sut bien faire camper ses troupes, les mettre en bataille et attendre ce qu'il en résulterait. Sa réputation colossale ressemble à toutes celles de cette période, où la pénurie des grands hommes a été remplacée par des gazetiers complaisans. En France, on jugea mieux, et l'on rit de Soubise, tandis qu'en Autriche on porta aux nues, un homme qui ne fit pas plus que lui, parce que cet homme avait empêché une armée inférieure d'arriver à Vienne, au lieu de l'écraser dans une campagne.

Si Daun commit une faute grave en ne combattant pas le prince Henri, le 6 ou 7 mai, et que ce fut, comme l'a avancé Tempelhof, parce qu'il avait peur que le roi, au lieu de continuer sa marche en Silésie, ne revînt sur lui, rien n'aurait empêché le général autrichien de différer cette attaque jusqu'au 10, et de ne faire partir Odonell que le 12 : le roi était alors déjà entré en Silésie, et on n'avait plus à craindre son retour; la présence d'Odonell n'était pas bien urgente dans cette province, puisqu'il resta deux mois à Zittau, observé par un seul régiment de hussards prussiens. La faute que le maréchal commit en n'attaquant point le prince Henri à cette époque, et en ne le

suivant point ensuite avec une armée deux fois plus forte, pouvait être causée par les instructions du conseil aulique; mais le prince Eugène ne s'inquiéta guère des instructions rédigées sous la cheminée de quelques conseillers, lorsqu'il battit les Turcs contre leurs ordres : un général qui a une réputation à soutenir, prouve qu'il manque de génie, en se soumettant à un rôle aussi sot que celui de parader avec 80,000 hommes contre 30,000, et de ne pas tirer un coup de fusil, ni changer son camp, dans toute une campagne, tandis qu'on opérait activement sur les autres points. Daun ne commit pas une faute moins grande à la fin de l'année, en ne profitant pas, pour frapper un coup décisif, du renfort de 15 à 18,000 hommes que Laudon lui envoya. Le maréchal se borna à prendre quelques villages, afin de donner plus d'aisance à ses quartiers-d'hiver : est-ce là l'emploi que l'on devait faire d'une masse de 75,000 hommes, qui n'en avait pas 30,000 à combattre pour conquérir un royaume, et pour mettre fin à la guerre? Ce n'était pas afin qu'il restât dans son camp sur une défensive ridicule, que l'on renforçait Daun, en tirant des troupes de la Silésie après le départ de l'armée russe. Cette dernière sottise mit le comble au mauvais emploi des forces autrichiennes dans cette campagne : on eût dit que leurs généraux étaient embarrassés de leurs régimens; ils les dé-

tachaient, les faisaient marcher et revenir : néanmoins, ils croyaient n'en avoir jamais assez, et ils les accumulaient ensuite pour ne rien faire.

En considérant cet emploi fautif, les résultats qu'il eut, et ceux que l'on aurait pu attendre d'un système basé sur les principes de l'Empereur Napoléon, exécuté avec la rapidité et la vigueur de ce grand homme, on conviendra que les Autrichiens n'auraient rien pu entreprendre de plus mal que ce qu'ils ont fait, et qu'ils semblaient avoir adopté des mesures dictées par leur ennemi.

Je ne parlerai pas des Russes : ils ne firent rien, parce qu'ils ne voulurent rien faire. La conduite de M. de Butturlin prouve seulement que deux armées commandées par des chefs différens, et devant opérer de concert sur une même ligne d'opérations, n'exécuteront jamais rien de bon, et qu'elles opéreront peut-être moins, qu'une seule de ces armées n'aurait fait, si elle n'eût pas trop compté sur sa ligne secondaire.

CAMPAGNE DE 1762.

CHAPITRE XXXI.

Campagne des armées françaises et alliées en 1762. Bataille de Wilhemsthal. Observations générales sur les lignes d'opérations en Westphalie.

Les efforts extraordinaires de la France dans la campagne précédente, avaient abouti à la misérable affaire de Willinghausen, dont les suites, plus pitoyables encore que le combat lui-même, avaient remis les choses sur le même pied où elles se trouvaient au commencement de la campagne. Le projet du cabinet de Versailles, opposé à celui de 1761, fut basé, pour cette année, sur la position existante des troupes, et sur la certitude des fautes passées; on résolut de faire agir la masse principale de 80,000 hommes, par la droite sur la Hesse, tandis qu'un corps de 30,000 hommes opérerait sur le Bas-Rhin. Le dernier de

ces corps fut confié au prince de Condé. Le commandement de l'armée embarrassa davantage le gouvernement, qui, de tous les partis, prit enfin le plus mauvais, celui de partager ce commandement entre les maréchaux d'Estrées et de Soubise, et de renvoyer les deux frères de Broglie dans leurs foyers.

L'armée alliée se resserra un peu dans le commencement de mai; le corps hanovrien de Sporken cantonna aux environs de Blumberg; les Anglais sous le général Granby, aux environs de Bielefeld; le reste entre Holzminden et Eimbecke. Ce dernier corps passa le Wéser, le 15, et campa entre Reilkirchen et Horn. Le quartier-général du duc Ferdinand était à Pirmont, d'où il fut transféré, le 6 juin, à Corvey. Le général Luckner et le prince Frédéric de Brunswick restèrent sur le Weser à Eimbecke et Hoxter, pour couvrir les provinces de Brunswick et de Hanovre.

L'armée française cantonnait sur les deux rives de la Fulde, jusque vers Corbach; le corps saxon du prince Xavier occupait la Thuringe; les troupes légères couraient jusque vers la province d'Halberstadt; la place de Gottingen, située à la tête des quartiers, était confiée à une forte garnison. M. de Chevert devait la couvrir avec un corps de 18 bataillons et 28 escadrons. Tout fut assez tranquille de part et d'autre jusqu'au milieu de juin.

Le duc Ferdinand réunit son armée, le 18 juin, et campa à Brakel, le 20 à Borckholz, le 21 entre Korbeke et les hauteurs de Teichsel, le quartier-général à Buhne; les troupes légères passèrent la Dimel, occupèrent le bois de Rheinhardswalde, ainsi que le château de Sababourg, et s'assurèrent de tous les passages sur la rivière. Le prince Frédéric se porta à Trendelburg, pour soutenir le poste de Sababourg; le général Waldegrawe occupa les hauteurs de Libenau, et les brigades Walmoden et Zastrow campèrent sur les hauteurs d'Everschutz. Le 23, tous les avant-postes passèrent la Dimel, pour couvrir la construction des ponts, qui s'effectua pendant la nuit.

Dans le même instant où le duc Ferdinand prenait toutes ces dispositions offensives, les généraux français commettaient toutes les fautes qui pouvaient le favoriser; ils crurent sans doute qu'en se rapprochant de la Dimel, le duc n'avait d'autre but que celui d'en défendre le passage; il paraît qu'ils ne lui supposèrent pas l'idée d'oser les attaquer. L'armée française avait été réunie, le 20 juin, à Cassel; le 22, elle s'avança vers la Dimel, et vint camper à Burguffeln entre Immenhausen et Meyenbrechsen (pl. 21, n.° 4, AA); la réserve de l'aile droite aux ordres de M. de Castries, s'avança vers Carlsdorf, et prit position, la droite au bois de Rheinhardswalde (BB). Le comte de Stainville couvrit la gauche

de l'armée, en venant s'établir avec son corps sur les hauteurs qui longent le ruisseau de Westufeln (CC).

Cette position de l'armée française était extrêmement mal choisie; elle était trop éloignée de la Dimel, pour en disputer le passage; on commit de plus l'imprudence d'appuyer la droite à un bois, dont on ne fit garder ni même éclairer les débouchés, et qui, dans le fait, se trouva occupé par l'ennemi sans qu'on le sût : il aurait pu en résulter les suites les plus fâcheuses.

Le duc ne laissa pas échapper ces fautes, et résolut d'attaquer les Français le lendemain. A cet effet, il ordonna au général Luckner, posté à Sulbeck, de passer le Weser, pendant la nuit, à Wambeck, et de marcher à Gottesburen. Lord Granby avec son corps, dut passer la Dimel, le 24, à deux heures du matin, près de Warbourg, et arriver, par un long détour, sur les derrières des Français, pour s'emparer du Durenberg.

Le gros de l'armée reçut l'ordre ci-après :

« Demain, 24 juin, à trois heures du matin, » l'armée prendra les armes pour passer la Dimel » sur sept colonnes.

» La première de droite sera composée de la » cavalerie anglaise, et passera à Liebenau.

» La deuxième, composée de l'infanterie et ar» tillerie anglaise, passera au-dessous de ce vil» lage.

» La troisième, composée de l'infanterie de
» Brunswick, exécutera son passage à Hemmern.
» La quatrième colonne, ou la grosse artillerie
» hanovrienne, traversera la rivière à Ewerschutz.
» La cinquième, ou l'infanterie hessoise, pas-
» sera entre Ewerschutz et Sielen ; elle sera suivie
» par 16 escadrons de la gauche.
» La sixième, formée de l'infanterie hano-
» vrienne, passera à Sielen.
» La septième colonne, composée du reste de
» la cavalerie de l'aile gauche, exécutera son
» passage au-dessous de Sielen.
» Les régimens combineront leur départ du
» camp, de manière à ce que les colonnes soient
» rendues sur le terrain indiqué, pour pouvoir
» effectuer le passage à quatre heures précises.
» Le régiment anglais de Kinsley passera déjà à
» deux heures près de Liebenau, et prendra po-
» sition sur les hauteurs, faisant front à Zwergen,
» afin de couvrir et protéger le passage des co-
» lonnes. Les chasseurs de lord Cavendish, ceux
» de Hanovre, les piquets de l'armée, et le régi-
» ment de Riedesel, formeront l'avant-garde.
» Aussitôt que les troupes anglaises, hessoises
» et de Brunswick, auront atteint les hauteurs
» situées près de Kelse, en deçà des étangs, elles
» se formeront de manière à ce qu'elles appuient
» leur droite au bois et au ravin de Niedermeissen,
» et la gauche près de la rivière d'Asse, dans la

» direction de Carlsdorf. Le village de Kelse, les
» étangs et le rideau des hauteurs de Langenberg
» resteront devant le front; la cavalerie de la
» cinquième colonne se formera en échelons, à
» gauche, un peu en arrière de l'infanterie hes-
» soise.

» Les chasseurs de Cavendish et ceux de Ha-
» novre chercheront à s'emparer du rideau des
» hauteurs nommé Langenberg, et des débouchés
» vers Westufeln et Calle. Le lieutenant-général
» Sporken, qui commande les sixième et sep-
» tième colonnes, doit traverser Humme, passer
» ensuite entre Beverbeck et Hombrecksen, et
» combiner sa marche de manière à arriver en
» même temps sur les hauteurs de Kelse. Il s'y
» formera en faisant front vers Grabenstein, et
» donnera, à sa gauche, la direction sur le corps
» de Luckner.

» Le général Luckner se mettra en marche de
» Gottesburen à trois heures du matin, et se
» portera par Sababourg à Mariendorf; il se
» formera là près du bois, de manière que ce
» village soit près de la gauche, et que la droite
» s'étende sur la direction de Hombrecksen; il
» devra accélérer sa marche pour être en position
» à sept heures précises, l'infanterie en première
» ligne, la cavalerie en seconde. Le major Specht,
» avec son détachement léger, partira à trois
» heures de Sababourg, laissera son infanterie

» dans le bois près de Holzhausen, et s'avancera
» avec sa cavalerie sur Hohenkirchen.

» Lorsque l'armée sera formée, le général
» Sporken attaquera le flanc droit du corps en-
» nemi, posté vers Carlsdorf, et le général Luck-
» ner cherchera à le prendre à revers. Si l'en-
» nemi se retirait sans vouloir s'engager, ces deux
» généraux le poursuivraient vivement, mais
» toujours de manière à ce que le premier reste
» sur son flanc droit, et que le second se main-
» tienne sur ses derrières.

» Tous les équipages et chevaux de pelotons
» resteront à la tour de Warth, située entre Bo-
» gentrick et Buhne. »

Ces dispositions furent exécutées avec assez d'exactitude; le 24 juin, à deux heures du matin, le corps de Granby passa la Dimel; l'armée la passa à quatre heures. Les Français étaient aussi tranquilles dans leur camp que si l'ennemi eût été à vingt lieues. Sans doute qu'ils ne se doutaient pas qu'on pût passer une rivière en plein jour, en présence d'une armée aussi supérieure que la leur, pour livrer bataille encore le même jour.

Le général Sporken arriva à sa position (E), entre sept et huit heures; mais il fut aperçu et canonné par le corps de M. de Castries, posté à Carlsdorf. Ce général se décida alors à attaquer l'ennemi, et à s'emparer des hauteurs d'Hom-

brecksen, sans attendre l'arrivée du général Luckner. Il y fit ensuite placer son artillerie, et répondre vivement à celle de M. de Castries. Ce tapage tira bientôt l'armée française de sa léthargie; on battit la générale, et tout courut aux armes; mais le désordre inséparable de ces alertes aurait pu être fatal à l'armée, car les généraux ne savaient ce qu'ils avaient à faire, et s'ils devaient ordonner la retraite ou engager un combat, pour lequel rien n'était disposé. En attendant, M. de Castries faisait tous ses efforts pour suspendre la marche du corps de Sporken, et le menaçait sur son flanc droit par quelques bataillons qui furent obligés de revenir. Il tenta la même opération avec la cavalerie contre le flanc gauche des Hanovriens; mais le général Luckner étant arrivé dans cet instant même à sa position (E), les Français furent contraints de renoncer à ce projet; ils continuèrent néanmoins à défendre leur poste.

La canonnade dura près d'une heure avec vivacité, sans que les démonstrations de Sporken fissent le moindre effet; mais enfin les têtes des troisième, quatrième et cinquième colonnes, ayant paru sur le front de M. de Castries, ce général jugea à propos d'ordonner la retraite, qui s'effectua avec beaucoup d'ordre sur l'aile droite de l'armée; il se reforma ensuite dans le

ravin près de Grewenstein, et jeta une partie de son infanterie dans cette petite ville.

Tandis que le duc Ferdinand s'approchait, sur plusieures colonnes, du front de l'armée française, avec assez de lenteur, à cause des obstacles du terrain, le général Granby arrivait aussi par Zierenberg, débordait la gauche de l'ennemi, et la prenait à revers (FF). Les maréchaux d'Estrées et de Soubise n'avaient pas calculé sur l'arrivée de ce corps, et son apparition subite leur fit peur; ils pensèrent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre pour exécuter leur retraite, firent partir sur-le-champ tous les équipages pour Cassel, sous l'escorte de 6 bataillons, et donnèrent ordre à l'armée de se retirer sur plusieurs colonnes. Cependant le temps pressait, car le duc se déployait au pied du Langenberg, entre Meyenbreckse et Kelse (DD), tandis que lord Granby s'avançait par Ershen et Furstenwalde (RR); la retraite devenait épineuse, et le corps de Stainville, posté, comme nous l'avons dit, en avant de l'aile gauche, sur les hauteurs de Schachlen, le long du ruisseau de Westufeln, courait absolument risque d'être coupé. Dans cette position difficile, M. de Stainville changea de front perpendiculairement en arrière, se jeta en potence dans le bois, entre Meyenbreckse et Wilhemsthal (MM), et couvrit ainsi la marche des co-

lonnes, tandis que le maréchal d'Estrées prit la cavalerie de l'aile gauche, et s'avança contre celle du duc Ferdinand.

Le corps de Stainville était composé des grenadiers de France, des régimens d'Aquitaine, de Poitou, et des deux régimens suisses de Waldner et d'Eptingen; il s'engagea, entre ces troupes d'élite et l'infanterie anglaise du général Granby, un combat des plus acharnés, et qui dura longtemps. Cependant l'armée alliée s'avançait toujours, et occupa enfin les hauteurs de Calle sur les derrières de M. de Stainville, tandis qu'un détachement l'attaquait sur sa droite (LL). Ce mouvement, exécuté au moment d'un coup de vigueur du corps de Granby, devint décisif; une partie de l'infanterie française fut enfoncée et dispersée avec une perte considérable. M. de Stainville se décida alors à faire sa retraite; et quoiqu'il fût presque enveloppé, il l'exécuta avec tant d'habileté, que l'armée put suivre la sienne tranquillement, et qu'il s'en alla de position en position, sans autre perte que celle qu'il avait éprouvée dans le combat du bois.

L'armée française prit position sur les hauteurs de Tannenwalde. Le duc Ferdinand campa avec la sienne, la droite à Weimer, la gauche à Hohenkirch (OO); le général Luckner à Holzhausen; lord Granby sur le Durrenberg, à la droite de l'armée.

Les Français perdirent de 4 à 5,000 hommes en tués, blessés ou prisonniers; la perte des alliés fut très-peu considérable.

MM. d'Estrées et de Soubise passèrent la Fulde au-dessus et au-dessous de Cassel, dans la nuit du 24 au 25, et campèrent entre Landwershagen et Lutternberg. Une division occupa le camp retranché du Kratzenberg, en avant de Cassel, où elle resta jusqu'au 17 août. L'ennemi ayant ainsi quitté la rive gauche de la Fulde, le duc détacha une brigade sur les hauteurs de Tannenwalde; le corps de Granby prit position sur les hauteurs de Karlsberg et dans le bois de Habichtswalde.

L'issue du combat de Wilhemsthal changea tout-à-fait les projets des deux maréchaux, et les rejeta sur la défensive; quoique par la possession de Gottingen, et les forces qu'ils pouvaient porter sur ce point, ils eussent pu reprendre leurs opérations. D'un autre côté, le duc craignit de poursuivre ses succès par sa droite sur le Mein, parce que sa gauche et ses communications étaient fortement menacées par cette place; il se borna donc à resserrer l'armée ennemie, pour profiter de la première faute qu'elle pourrait commettre, afin de l'attaquer avec succès.

Les généraux français comptaient sur le résultat de la diversion du prince de Condé, sur le Bas-Rhin, contre le corps du prince héréditaire; et en attendant, ils se firent joindre par le corps du prince Xavier de Saxe, qui était resté vers la Thuringe, et qui vint camper à Lutternberg, pour concourir à la défense du passage de la Fulde. L'armée prit alors, le 26 juin, une position plus étendue, la gauche vers Durrenhagen et Berghausen, la droite sur les hauteurs de Heiligenrode et de Lutternberg, avec une forte garnison à Munden, à l'embouchure de la Fulde et de la Werra. M. de Chevert était à Dreyrode près de Gottingen, avec 18 bataillons et 38 escad.

Cette position de M. de Chevert engagea le duc à renforcer le général Luckner à Holzhausen, et à porter sur ce point 12 bataillons et 24 escadrons. Quelques autres mouvemens eurent lieu pour couvrir ou chicaner les communications. Les maréchaux détachèrent M. de Rochambeau avec une brigade d'infanterie et 3 régimens de cavalerie, pour débusquer la brigade de Cavendish de Fritzlar, où le duc l'avait portée, et d'où elle se retira sur Hombourg, à l'approche de l'ennemi. Le duc, voyant que l'armée ne tentait rien contre lui, détacha à son tour lord Granby, le 2 juillet, avec ordre de se réunir à la brigade de Cavendish, et de chasser l'ennemi. M. de Rochambeau se retira à Treisa, et lord Granby vint

s'établir à Hombourg, d'où il poussa des partis contre les petits magasins de Rothenbourg et Melsungen, qui furent enlevés; ces petits accidens décidèrent les Français à remarcher en avant, le 4 juillet, et les alliés se retirèrent à Fritzlar. M. de Rochambeau campa d'abord à Hombourg, et ensuite à Wubern.

Jusqu'au 15 juillet, tout se passa en petits événemens qui ne méritent point d'être rapportés. L'armée alliée s'étendait insensiblement par la droite, d'où elle inquiétait les convois des Français. Elle vint camper, le 16, sur les hauteurs du bois de Habichtswalde, la droite au ravin près de Hof, la gauche au Durrenberg, faisant front à Cassel.

Les généraux français crurent avoir découvert le projet du duc, et pour le déjouer, ils se firent joindre par la division de Chevert qui avait été si long-temps près de Gottingen : le 21 toute leur aile gauche s'avança jusqu'à l'Eder. Pour observer ces mouvemens, le duc vint camper entre Niedenstein et Kirchberg; 4 brigades à Gudensberg, et le corps de Granby à Gerstenhausen sur la Schwalm; Luckner sur les hauteurs de Wabern avec une nouvelle division : son ancien détachement sous les ordres du général Waldhausen, avait marché de Holzhausen à Wilhelmshausen dans le Rheinhardswalde, et ensuite à Hombrexen, pour couvrir Marbourg et la Dimel.

Comme le corps du prince Xavier de Saxe s'était un peu trop étendu entre Lutternberg et Munden, le duc voulut essayer de tirer parti de cette faute, si fréquente et si souvent punie à la guerre. Il détacha les brigades Zastrow, Gilsa, Bock et le corps de Waldhausen, pour exécuter ce projet. Ces détachemens se réunirent à Wilhemsthal, le 23 juillet au soir, et en partirent à neuf heures pour arriver dans la nuit sur les points où ils devaient passer la Fulde. Ils exécutèrent ce passage au point du jour; le général Gilsa à Spelle, le général Bock à Glashutte, Zastrow à Wilhemshausen, le général Waldhausen à Bonafort : le colonel Schliefen, avec une autre colonne partie de Uslar, passa par Hedemunden sur la Werra, pour tomber sur les derrières de la cavalerie saxonne. Le général Gilsa resta néanmoins avec une partie de sa colonne à Wohnhausen, sur la rive droite de la Fulde, pour couvrir la retraite au besoin.

Les bords de cette rivière étaient garnis de grenadiers saxons, qui se défendirent avec un grand courage, mais qui furent néanmoins culbutés par les brigades de Zastrow et de Bock. Le général Waldhausen détacha 2 bataillons pour faire face à la garnison de Munden, attaqua les hauteurs de Lutternberg, chassa l'ennemi, et jeta la cavalerie saxonne entre les mains du colonel Schliefen. Le reste se rejeta en désordre sur l'aile

droite de l'armée française, après avoir perdu 1,200 prisonniers, 13 canons et 5 drapeaux. Les alliés retournèrent derrière la Fulde, et campèrent près de Hohenkirch. Pendant cette attaque, le prince Frédéric de Brunswick s'était avancé vers le camp retranché de Kratzenberg, et l'avait canonné pour le tenir en échec.

Le 24 après midi, le duc Ferdinand vint prendre position au bois d'Oberstenholz; lord Granby sur les hauteurs de Borken : le général Waldegrave le remplaça à Gerstenhausen, le général Luckner passa la Schwalm, et prit position sur la rive droite de cette rivière; les généraux Zastrow et Gilsa marchèrent au bois de Habichtswalde; les corps de Bock, Waldhausen et Holdenberg, se portèrent à Niedermessel; le colonel Schliefer à Geismar, pour couvrir les magasins sur le Weser.

D'un autre côté, le général Rochambeau joignit l'armée française, et campa à l'aile gauche vers Melzungen. Le duc Ferdinand, voyant cette aile isolée sur la rive gauche de la Fulde, tandis que le reste de l'armée était sur la rive droite, voulut tenter de l'attaquer. Il marcha à cet effet avec son aile droite jusqu'à Elfershausen et Mostheim, tandis que le général Sporken, avec le reste de l'armée, s'avança jusqu'à l'Éder, aux environs de Felsberg; mais lorsque le duc eut reconnu la force de la position qu'occupait cette partie de l'armée française, qui s'était retranchée sur le Heiligen-

berg, il ne crut pas pouvoir exécuter son projet avec quelque espoir de succès, et il retourna, le 26 juin, par Oberstenholz à Gudensberg. Les Français profitèrent de cette leçon pour retirer leur aile gauche sur la rive droite de la Fulde. Le reste du mois se passa en petites affaires de troupes légères contre les magasins.

Tandis que, de part et d'autre, on s'amusait en Hesse à des entreprises insignifiantes et à des mouvemens qui n'avaient aucun grand but, le prince héréditaire observait aux environs de Munster le corps du prince de Condé, qui s'était rassemblé à Wesel, le 21 juin, et avait successivement marché jusqu'à Cosfeld, le 3 juillet, d'où il poussa ses troupes légères sur l'Ems, pour détruire les dépôts de l'armée alliée. Le prince héréditaire, qui n'était pas assez fort pour tout couvrir, resta aux environs de Munster, pour empêcher du moins qu'on n'entreprît rien contre cette place ou contre celle de Lipstadt. Les événemens de la Hesse ayant décidé les maréchaux d'Estrées et de Soubise à se faire joindre par le prince de Condé, celui-ci partit, le 16 juillet, avec son corps, et campa le 20 à Bockum, après avoir laissé le lieutenant-général d'Auvet avec quelques mille hommes sur le Rhin. Il se dirigea

sur Dusseldorf, traversa le duché de Berg, passa la Lahn, le 6 août, à Giessen, et campa à Alten-Buseck. De son côté, le prince héréditaire suivit cette marche par Corbach, arriva, le 2 août, aux environs de Marbourg, et campa à Ober-Weimar.

Le projet du duc, qui avait été jusqu'alors de forcer l'armée française à quitter les environs de Cassel, ne pouvait réussir qu'en empêchant la réunion de cette armée avec le prince de Condé, et cela ne pouvait s'effectuer qu'en attaquant l'une des deux parties. En effet, lorsque deux corps peuvent communiquer entre eux, et qu'ils peuvent prendre en arrière tel point concentrique qu'ils désirent, il n'est pas facile de les empêcher de se réunir sans combattre. Le duc résolut donc d'attaquer le gros de l'armée commandée par les maréchaux. Cette armée française occupait toujours à peu près la même position derrière la Fulde, depuis Munden jusqu'à Spangenberg; M. de Stainville à Bebra, vis-à-vis de Rothenbourg. Le duc Ferdinand campait sur les hauteurs, depuis Neu-Brunslar à Langenberg; le général Luckner à Rothenbourg, en face de M. de Stainville; le général Freytag à Neumorschen; lord Granby dans le bois en deçà de Melsungen; les généraux Gilsa et Zastrow au Habichtswalde; le prince héréditaire prit le commandement du corps qui était à Geismar; le prince Frédéric, avec le corps de Waldhausen, fut détaché.

Toutes les dispositions furent faites pour attaquer le 8 août. A cet effet, le général Luckner devait laisser un détachement de troupes légères, pour observer M. de Stainville : avec le reste de son corps, il devait passer la Fulde à Heimbach, et se diriger sur Spangenberg et Bergenheim. Le général Freytag dut passer à Neumorschen, et se porter à Morshausen. Lord Granby avait ordre de prendre les armes et de rester sur le front de son camp. Le général Conway, avec 12 bataillons anglais et l'artillerie nécessaire, passa l'Eder sur trois colonnes à Brunslar, et s'empara des bois situés entre ce village et Wagenfurth. Le général Sporken occupa, avec 12 bataillons et 29 escadrons, les hauteurs entre Baunerherberg et Baldorf; 12 bataillons et l'artillerie hanovrienne, réunis au corps du général Bock, marchèrent au Brand, où ils joignirent le prince héréditaire, qui fut en outre renforcé par 12 escadrons et par la brigade Gilsa. Le général Marbourg dut se porter avec sa brigade et 4 escadrons dans le Habichtswalde. Le prince Frédéric, avec le corps de Waldhausen, était parti le 7 au point du jour pour passer le Weser, remonter la Werra, et marcher par Eschwege et Wanfried, sur les derrières de l'ennemi.

Lorsque tous les corps furent arrivés à leurs postes, lord Granby fit canonner l'ennemi à une

heure après midi, et il détacha le général Wangenheim à Mansfeld, avec 2 bataillons et 4 escadrons, pour jeter un pont sur la Fulde. Le général Conway, de son côté, fit repousser les postes français entre Grabenau et Buchwerra, et il plaça son artillerie sur le Ellenberg, pour jeter, sous la protection de son feu, un pont près de Buchwerra. Le général Sporken occupa les moulins de Grifse. Le général Malsbourg s'avança à Nieder-Zweeren, et le prince héréditaire occupa les défilés de Wilhemshausen, Spelle et Wohnhausen.

A six heures du soir, le camp français fut canonné vivement par toutes les batteries; le général Wangenheim passa la Fulde à Malsfeld, et prit position dans le bois situé sur la gauche de l'ennemi. Le général Conway fit passer la Fulde à 200 hommes, près de Buchwerra, afin de culbuter les postes, et de se retrancher sur la rive droite derrière un fort abatis. La canonnade dura jusqu'à dix heures du soir. Tempelhof ne dit pas pourquoi l'attaque projetée n'eut pas lieu ce jour-là. Le lendemain se passa encore en mouvemens préparatoires. Le projet paraît avoir été de faire attaquer l'aile droite des Français par le prince héréditaire, tandis que le prince Frédéric arriverait sur les derrières par la Werra, et que les autres corps appuieraient l'attaque sur le front

et la gauche; mais, les pluies continuelles ayant fait déborder toutes les rivières, ce projet ne put pas être exécuté: le prince Frédéric ne put continuer sa marche, et le 10, tous les corps revinrent à leurs positions; le prince Frédéric par le chemin qu'il avait pris, le général Luckner vers Bebra, Wangenheim à Mansfeld, Freytag à Neumorschen, la division commandée momentanément par le prince héréditaire au Brand. L'armée campa, la gauche sur le Baunerherberg, le centre vers Haldorf et Ellenberg, la droite près du bois de Melsungen; lord Granby campa à la droite de l'armée, et avait son centre un peu en arrière de Melsungen. Le corps du prince héréditaire était toujours à Hombourg sur l'Ohm, observant le prince de Condé à Stangerode.

La position dans laquelle le duc Ferdinand avait resserré l'armée française, ne lui laissait presque aucune ressource pour ses approvisionnemens, et notamment pour ses fourrages; les deux maréchaux, sentant en outre la nécessité de se mouvoir pour opérer leur jonction avec le prince de Condé, résolurent de marcher sur Friedberg. En conséquence, les garnisons de Gottingen et de Munden joignirent l'armée; la défense de Cassel fut confiée au général Diesbach, avec une garnison de 16 bataillons et 300 chevaux, et l'armée partit, le 17 septembre, au point du jour, dirigeant sa

marche entre la Fulde et la Werra sur Hirschfeld. M. de Stainville, avec son corps, forma l'avant-garde; le comte de Guerchy flanqua à droite du côté de la Fulde.

Le duc Ferdinand jugea bientôt que le but des ennemis était de joindre le prince de Condé, de remarcher ensuite en avant, pour délivrer Cassel, et de reprendre l'offensive; il laissa donc deux corps pour bloquer cette place, et marcha le 18 à Hombourg, le 20 à Schwarzenborn, et le 21 près de Grabenau. Les généraux Luckner et Bock furent détachés pour renforcer le prince héréditaire, qui était toujours en face du corps de Condé. Le duc Ferdinand resta deux jours dans son camp, pour observer la grande armée française. Cette armée était partie le 22 de Sorgen, pour marcher à Hunefeld; elle campa le 23 à Waberzen, près de Fulde; le 24, séjour, le 25 à Fregensteinau, le 26 à Hitzkirchen, le 27 à Budingen. Les corps de Stainville et de Guerchy la précédaient toujours d'une marche, et arrivèrent, le 26, à Windecken, de sorte que la réunion avec le prince de Condé se trouva à peu près effectuée.

Aussitôt que le duc fut informé du mouvement de l'ennemi, il marcha le 25 à Mahr, le 26 à Ulrichstein.

Le prince héréditaire, de son côté, fit tous ses efforts pour empêcher la jonction des deux ar-

mées (1). Après avoir reçu, le 21 août, les renforts que lui amenaient les généraux Luckner et Bock, il résolut d'attaquer le prince de Condé campé à Rheinersheim, avec son avant-garde à Assenheim ; à cet effet, il passa l'Ohm, le 22 au matin, sur quatre colonnes, et poussa l'avant-garde française sur le corps d'armée. Cependant il ne put rien entreprendre, parce que, suivant l'usage des attaques multipliées, deux de ses colonnes n'arrivèrent point. Le 23, le prince héréditaire voulut bien renouveler ses tentatives ; mais les Français avaient quitté leur position : il fit alors camper son infanterie à Gruneberg, et suivit l'ennemi avec la cavalerie, pour voir quels étaient ses projets. Condé, voyant arriver cette cavalerie, se mit en bataille, et les alliés retournèrent à leur camp, afin de faire de belles dispositions pour le lendemain. Le prince se mit effectivement en marche au point du jour, et, lorsqu'il arriva devant la position de l'ennemi, il la trouva évacuée : instruit

(1) C'est le même prince qui commandait en 1792 en Champagne, et qui ne fit rien pour empêcher la réunion de Dumouriez et Kellermann dans l'Argonne. On a osé l'excuser, en disant qu'il avait laissé exécuter la réunion de ces généraux pour les battre en même temps. De semblables combinaisons ne ressemblent guères aux principes de Ferdinand.

par l'expérience de la veille, il suivit l'ennemi avec toutes ses forces; mais il avait manqué le bon moment; et lorsqu'on atteignit les Français, ils occupaient une excellente position près de Gruningen. Le 25 au matin, on voulut essayer de les en déloger; mais on ne put y parvenir. Après deux heures de combat, le prince repassa la Wetter, et revint le 26 à Gruneberg.

Le duc Ferdinand avait marché le même jour d'Ulrichstein à Schotten, et le 29, à Nidda, pour opérer de concert avec le prince héréditaire, afin d'empêcher la jonction, si cela était encore possible. Il était trop tard; le prince de Condé avait marché le 26 à Pohlgons, et s'était campé le 27 sur le Johannisberg, près de Friedberg, d'où il se liait à la grande armée française. Pour ne pas même être exposé à une attaque isolée, le prince s'était retiré le 29 jusqu'auprès de Bergen; mais les maréchaux lui donnèrent l'ordre de retourner au Johannisberg, parce qu'ils voulaient eux-mêmes venir camper à Friedberg.

En conséquence, Condé repartit, le 30 au matin, pour camper à Ober-Rorbach, son avant-garde au Johannisberg. A peine cette avant-garde fut-elle arrivée à sa position, qu'elle y fut sur-le-champ attaquée par le prince héréditaire, qui s'était mis en marche pour camper à Assenheim; après un combat assez vif, ce poste important et le village de Nauheim, furent emportés par les

alliés. Le prince de Condé ayant été averti, vers les onze heures, du départ du prince héréditaire, s'était mis en marche pour soutenir son avant-garde, et avait été renforcé par M. de Stainville, qui lui amena 5 bataillons de grenadiers de l'armée des maréchaux d'Estrées et de Soubise. Les têtes de ses colonnes arrivèrent au moment où son avant-garde évacuait sa position, et où le prince de Brunswick y formait ses troupes; la brigade Boisgelin, infanterie, la brigade de cavalerie de Berry et les gendarmes attaquèrent sur-le-champ la droite des alliés, tandis que M. de Stainville, avec ses bataillons de grenadiers, attaquait la gauche. Il s'engagea alors un combat très-vif, pendant lequel les Français, recevant successivement de nouvelles troupes, se trouvèrent en mesure de gagner la droite de l'ennemi. Le prince héréditaire fut obligé de repasser la Wetter avec une perte de 1,500 hommes et dix canons.

Aussitôt que le duc Ferdinand apprit la mauvaise issue de cette affaire, il détacha, dans la soirée, sa seconde ligne sur Bingenheim et Staden, pour empêcher les Français de poursuivre leurs succès; il y marcha lui-même, le 31 août au matin, avec le reste de l'armée, et fut joint par le corps du prince héréditaire. La réunion des armées françaises s'effectua enfin dans la nuit du 30 au 31; elles campèrent la droite à Nidda, la gauche sur le Johannisberg, le quartier-général à Friedberg,

le corps saxon entre Bergen et Vilbel, et celui de M. de Castries à Karben.

Après un événement si long-temps désiré, il s'agissait de remarcher en avant, et de sauver Cassel, qui était bloqué par le prince Frédéric de Brunswick; le moyen le plus court que les maréchaux eussent pu prendre, était celui de profiter de leur grande supériorité, pour livrer une bataille; mais ils avaient toujours une frayeur terrible de la perdre, et ils crurent qu'ils atteindraient leur but, en manœuvrant par leur gauche sur la Lahn, pour s'ouvrir une communication avec Cassel par la principauté de Waldeck. A cet effet, le prince de Condé marcha, le 4 septembre, par Butzbach, aux environs de Giessen. L'armée le suivit le 6 à Oberweissel, le 7 à Gruningen, le 9 à Burkardsfeld. Le prince de Condé à Grossenbuseck; le prince Xavier resta avec les Saxons dans sa position de Bergen.

Le duc Ferdinand découvrit bientôt le projet de ses adversaires; et, pour le déjouer, il marcha, le 8 septembre, de Staden à Gruneberg, passa l'Ohm le 9, et campa sur les rives de cette rivière, depuis Schweinsberg jusqu'à Hombourg: par cette position, il pouvait prévenir les Français sur tous les points.

Le 10, l'avant-garde, sous M. de Stainville, avait passé la Lahn, et marché à Krosdorf: l'armée la suivit le 12, et campa près de ce même village;

l'avant-garde se porta ce jour-là à Frohnhausen, où elle fut jointe par le prince de Condé. Pour s'opposer à ce mouvement, le duc Ferdinand laissa le corps de Granby sur les hauteurs de Hombourg, et marcha le 13 à Kirchhain, le 14 à Schwarzenborn ; le duc détacha de là la division du général Conway à Roda, pour s'emparer le lendemain des hauteurs à droite de Wetter, où il vint camper le 15 avec l'armée. Par cette marche, le plan des généraux français fut encore une fois déjoué. Ils voulaient en effet venir camper eux-mêmes à Wetter, et avaient marché le 16 à Marbourg; mais ils ne tardèrent pas à apprendre qu'ils avaient été prévenus par le duc, et ils prirent une position très-forte, la droite à Marbourg, la gauche à Michelbach; le corps de Stainville couvrait le front à Cosfeld, le prince de Condé à Werda : la Lahn et l'Ohm séparaient les deux armées.

Les maréchaux, voyant que toutes leurs entreprises par la gauche n'aboutissaient à rien, voulurent tenter quelque chose par leur droite. Les corps du prince Xavier de Saxe et de M. de Castries avaient quitté les environs de Bergen, pour se porter par la rive gauche de la Lahn jusqu'aux environs d'Amenebourg; les troupes légères des Français, qui battaient le pays entre l'Ohm et la Fulde, inquiétaient déjà les communications des alliés avec le corps qui bloquait Cassel et avec les magasins. En poussant les divisions du prince

Xavier et de M. de Castries sur la rive droite de l'Ohm, pour agir de concert avec ces troupes légères, on pouvait espérer qu'elles feraient lever le blocus, ou engageraient le duc à faire un mouvement. Les alliés gardaient les passages de l'Ohm par les positions suivantes : M. de Wangenheim était à Hombourg avec 7 bataillons et 7 escàdrons; le général de Zastrow à Langenstein, avec 6 régimens hanovriens; lord Granby près de Kirchhain; le pont du moulin situé près d'Amenebourg était barricadé et gardé par une redoute avec 200 hommes; le château d'Amenebourg était gardé par 600 hommes.

Les généraux français et saxons parurent subitement, le 20 septembre, sur l'Ohm, campèrent vis-à-vis de Hombourg, la gauche près d'Amenebourg, et résolurent de s'emparer du pont et de la ville. Le 21, au point du jour, ils firent battre en brêche la muraille du château, et attaquer la redoute du pont. La garnison se défendit avec bravoure jusqu'à huit heures; alors le corps de Zastrow arriva à son soûtien. Ce général fit relever les troupes de la redoute, forma son artillerie sur la rive droite de l'Ohm, et battit vivement les troupes françaises qui attaquaient la tête du pont, tandis que son infanterie faisait également un feu très-nourri sur tout ce qui se présentait. Ce tapage attira sur les lieux le duc Ferdinand, qui fit aussitôt chercher le corps de

Granby; en attendant, les troupes du général de Zastrow continuèrent à se défendre vigoureusement : lord Granby vint les relever à quatre heures du soir. Enfin, après quinze heures d'un combat continuel, les Français durent renoncer à leur entreprise, avec perte de 1,100 tués ou blessés; la perte des alliés fut à peu près égale. La garnison du château d'Amenebourg, après une fort belle défense, fut forcée de se rendre à M. de Castries. Les deux armées restèrent alors dans leurs positions respectives. Les pluies extraordinaires qui tombèrent à cette époque, rendirent les routes impraticables, et les opérations trop pénibles.

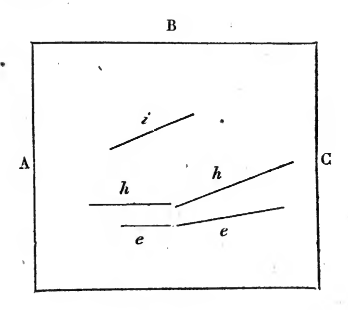
Au milieu d'octobre, le duc Ferdinand fit renforcer, par 8 bataillons, le corps qui bloquait Cassel, et le siége fut commencé le 16, sous la direction du général de Huth. Le commandant se défendit d'abord avec assez de vigueur; mais, comme il manquait de vivres, il rendit la place le 1.er novembre, à condition que la garnison pourrait rejoindre l'armée.

Le 7 novembre, on reçut enfin la nouvelle du traité de paix conclu à Fontainebleau entre la France et l'Angleterre, et cet événement vint fort à propos mettre un terme aux scènes, vraiment inconcevables, de cette guerre.

Observations.

Les fautes qui avaient été commises dans la campagne précédente étaient si sensibles, qu'elles firent changer le choix primitif de la ligne d'opérations. S'il avait été contraire à tous les bons principes militaires d'établir, en 1761, deux lignes sur une seule frontière, il était plus ridicule encore d'employer 100,000 hommes à faire des entreprises accessoires, et à assiéger deux mauvaises places comme Munster et Lipstadt, tandis que l'armée, qui était appelée, par sa position avantageuse, à frapper les coups décisifs, n'avait été portée qu'à 45,000 hommes. On résolut donc de revenir au plan de 1759, et de rétablir la masse principale en Hesse, pour opérer par la droite; mais on réitéra encore la faute inconcevable d'isoler les forces, et de former, sur le Bas-Rhin, une seconde armée qui y était absolument inutile. N'est-il pas en effet ridicule de voir un gouvernement faire des dépenses immenses, et lever des armées formidables, pour les laisser oisives dans des camps jusqu'au milieu de chaque campagne, leur donner deux positions isolées à une distance énorme, et employer le reste de la campagne à les réunir, pour raccommoder un peu la sottise de leur isolement, tandis que cette réunion pouvait s'opérer au com-

mencement de l'année, par un seul trait de plume du ministère? On retomba en outre dans les mêmes fautes qu'en 1759 et 1760, en ne donnant aucun grand but à la direction des opérations, comme je l'ai observé dans le chapitre XV de la troisième partie. En jetant un coup-d'œil sur le théâtre de cette trop fameuse guerre, on verra qu'il formait à-peu-près un carré, comme nous l'avons dit dans le chapitre XIV, deuxième partie.



La face A se trouvait formée par le Rhin et l'Ems; la face B par la mer du Nord; la face C

par le Weser; la face D par la ligne du Mein, qui était le pivot naturel des mouvemens offensifs des armées françaises.

Il est impossible de trouver dans la nature un théâtre de guerre plus avantageux, et l'Empereur Napoléon voudrait bien en avoir toujours eu de semblables. L'armée française avait pour elle trois des faces du carré; car la ligne du Rhin lui appartenait, la Hollande faisait un obstacle par sa neutralité, et la mer du Nord valait mieux qu'une armée, puisque, si les alliés eussent été acculés à cette mer, ils eussent été obligés de se rendre ou de s'embarquer. Dans le fait, si une telle opération avait eu lieu à la suite d'une ou deux batailles vigoureuses, on peut bien penser qu'il ne s'en serait échappé qu'une faible partie; car une armée de 60 à 70,000 hommes ne peut pas s'embarquer. D'ailleurs, à cette époque, la marine anglaise était fort occupée dans des parages éloignés, et l'on peut affirmer que cette armée eût été à moitié détruite.

Pour parvenir à ce grand but, il suffisait de gagner obliquement la position centrale de Paderborn ou de Lipstadt à Minden, en opérant assez vivement pour que le duc restât toujours sur la gauche de l'armée, vers Munster et Osnabruck, dans l'angle AB, ligne *i*. Cela était d'autant plus facile que, par la possession de Gottingen, les Français formaient déjà cette ligne

oblique *ee*, et il eût suffi de la prolonger vivement un peu à droite, pour former la ligne *hh*: il ne fallait pour cela qu'un mouvement de deux ou trois jours. Il était d'autant plus naturel de donner cette direction aux opérations, et de les pousser avec vigueur, que l'on ne risquait rien en cas de revers, puisqu'il était toujours facile de revenir de la ligne *hh* à celle du Mein, indiquée D.

La campagne dans laquelle on se rapprocha le plus de cette manière d'opérer, fut celle de 1759: elle procura d'un seul coup la moitié du théâtre de la guerre; et, si l'on n'avait pas pris à cette époque de si faibles mesures d'exécution, la guerre eût pu être terminée dans deux mois.

Je sais fort bien que cette direction des marches, quoique décisive, n'aurait pas suffi pour détruire une armée, et qu'il ne fallait pas, après avoir combiné un bon plan, rester six semaines dans des camps, et laisser faire à l'ennemi tout ce qui lui conviendrait pour sortir de sa mauvaise position. *Il fallait*, comme l'Empereur Napoléon l'a toujours fait, *donner à la ligne d'opérations la direction avantageuse qui procure toutes les chances des grands succès, et qui place l'ennemi dans une situation à décider du sort de son armée; il fallait ensuite marcher vivement à lui pour le battre et le détruire, et, si l'on était repoussé, profiter de*

la supériorité et des grands avantages de la direction générale des opérations pour l'attaquer de nouveau, et livrer des batailles jusqu'à ce qu'on fût parvenu à son but.

L'immortelle campagne de l'Empereur Napoléon contre la Prusse, est la meilleure preuve de la vérité de ces assertions, comme nous l'avons déjà dit au chapitre XIV. Le théâtre était le même : le Rhin, la mer du Nord, l'Elbe et le Mein formaient, en 1806, le même carré que nous avons figuré plus haut; la marche sur la Saale produisit la ligne *hh*, et fit gagner l'Elbe avant les Prussiens, c'est-à-dire le seul côté du carré qu'ils eussent pour eux. Ce fut encore la même combinaison qui plaça l'armée de Mélas à Marengo dans une situation si désastreuse, puisque, les Autrichiens ayant contre eux la ligne des Alpes, celles de la mer Méditerranée et du golfe Adriatique, l'Empereur vint s'emparer, sur le Pô, du seul point qui leur restât pour sauver leur armée. Enfin, c'est absolument la même ligne de manœuvre que l'Empereur Napoléon voulut prendre contre les Russes à l'expédition d'Eylau, et qui aurait eu les plus grands résultats, si des officiers envoyés en mission auprès du prince de Ponte-Corvo, n'avaient pas été pris avec leurs dépêches, et n'eussent ainsi donné, au général Beningsen, le moyen de sortir de la mauvaise position où il se trouvait, dans l'angle formé par la Vistule, la

mer Baltique et la ligne de Thorn à Kœnigsberg.

Dans les campagnes de 1758 à 1762, les Français avaient bien plus de motifs encore pour suivre le système dont nous venons de parler: leur armée était beaucoup supérieure, la population entière de la France était prête à fournir des milices provinciales pour la renforcer; elle n'avait à combattre que les petits princes de Hesse et de Brunswick, soutenus par environ 20,000 Anglais. Cette armée alliée, une fois chassée de ses foyers, n'avait ni ressources ni recrutement, et on l'en eût chassée par le seul mouvement indiqué.

Dans le fait, ce sera une tache éternelle pour la mémoire du règne de Louis XV et pour celle des généraux français, de s'être laissé repousser, de 1758 à 1762, jusque sur le Rhin et sur le Mein, par une armée inférieure de moitié, composée des troupes de deux ou trois petits princes, et que la perte d'une bataille eût anéantie pour toujours. On ne peut sûrement en accuser que leurs combinaisons fautives et leur irrésolution, puisque jamais la France n'eut une meilleure armée, que les troupes se couvrirent de gloire dans les affaires partielles, telles que celle de Bergen, le combat d'infanterie de M. de Stainville pour protéger la retraite à Wilhemsthal, l'attaque contre le prince héréditaire au Johannisberg, et celle du pont d'Amenebourg. En lisant ces tristes vérités,

on se convaincra combien les princes ou les ministres qui sont appelés à désigner les généraux pour commander les armées, sont responsables, envers la postérité, de leur choix et de la gloire nationale.

Je ne ferai pas une longue dissertation sur chacune des opérations de cette campagne, elles se sentent toutes de l'esprit de médiocrité des généraux.

L'armée française, commençant ses mouvemens offensifs à la fin de juin, avait de grands corps détachés à sa droite (M. de Chevert et le prince Xavier); elle avait de plus l'armée entière du prince de Condé, isolée sur sa gauche à soixante lieues d'elle; ainsi elle n'avait que la moitié environ de ses forces disponibles. A quoi tendaient tous ces détachemens pour des accessoires? Comme l'armée de Soubise, dans la campagne précédente, le corps du prince de Condé eût été bien mieux placé à Stadtbergen qu'à Wesel, parce que là il aurait lié ses opérations avec la grande armée, qu'il en aurait assuré les communications en achevant de couper celles de l'ennemi, et qu'il aurait pu, au besoin, entrer en action simultanément avec elle; en un mot il eût formé la base ou le crochet important de la ligne *hh*, indiquée dans le carré.

Si la position que l'armée française vint prendre sur la Dimel était défensive, elle était on ne peut

pas plus mal choisie, comme nous l'avons déjà dit; si elle avait au contraire un but offensif, pourquoi les maréchaux se laissèrent-ils déconcerter par les colonnes multipliées du duc Ferdinand, tandis qu'ils eussent dû être enchantés de le voir se présenter au combat avec une rivière à dos? Si au lieu de se retirer précipitamment de Wilhemsthal, ils avaient fait un changement de front général contre le corps de Sporken aussitôt que l'affaire s'engagea sur ce point, ils eussent bien compromis ce corps, et par suite le reste de l'armée; car, par ce changement de front sur l'extrême gauche des alliés, Sporken eût été accablé, le duc ensuite attaqué et prévenu sur ses communications, dans l'instant même où le corps de Granby courait à une manœuvre qui eût causé sa ruine, si le duc avait essuyé un échec un peu considérable. Le même mouvement aurait pu s'exécuter par l'aile opposée contre le corps de Granby; si on avait marché sur lui, il eût été accablé isolément, tandis que le reste de l'armée déployait ses colonnes sur la Dimel.

L'affaire de Wilhemsthal présente absolument les mêmes dispositions générales que celles de la bataille de Creveldt: c'est une aile gauche tournée, qui jette à la hâte un corps en potence, tandis que l'armée décampe; la seule différence qu'il y ait, c'est qu'à Creveldt le mouvement fut plus fortement combiné, que les alliés y portèrent une

plus forte masse, et qu'il était plus dangereux pour l'armée française, à cause de la position du Rhin qui menaçait sa droite d'être acculée à ce fleuve.

Dans tous les cas, ce malheureux combat de Wilhemsthal devait être insignifiant, puisque la moitié des forces françaises n'était pas présente, et que la majeure partie de cette moitié présente ne vit pas l'ennemi. Un petit échec éprouvé par une division, décida néanmoins du succès de toute une campagne, quoique l'armée, malgré ses détachemens, fût encore bien supérieure à l'ennemi : on peut juger par-là de la bonté des manœuvres et des idées militaires des généraux qui la commandaient.

On ne peut trop deviner pourquoi les maréchaux, après avoir attiré à eux les corps de Chevert et du prince Xavier, et avoir ainsi acquis une grande supériorité, ne se sont pas décidés à opérer leur jonction avec le prince de Condé, en marchant en avant; ils devaient attaquer sans délai le duc Ferdinand et exécuter cette réunion de vive force, au lieu de se sauver jusque sur le Mein pour y réussir. Mais ce qui est beaucoup plus surprenant encore, c'est leur pusillanimité après cette jonction : leur armée comptait alors près de 100,000 combattans, et le duc n'en comptait pas plus de 55,000; ils avaient une place importante et 16 bataillons à sauver, cependant ils n'osèrent pas se porter en avant, et laissèrent

prendre Cassel à quelques marches d'eux. L'histoire moderne offre peu d'exemples pareils, elle présente au contraire des contrastes frappans: les débloquemens successifs de Dunkerque, de Maubeuge et de Landau en 1793, font sûrement autant d'honneur aux généraux de la république, que le honteux abandon de Cassel en fait peu aux généraux de Louis XV.

Il n'y a rien à observer sur la conduite du duc Ferdinand; l'idée qu'il eut de marcher au-devant de l'armée française, et de prendre l'initiative, était, dans sa position, une manœuvre fort sage; mais ses attaques furent plus morcelées encore que celles de Creveldt. Je ne sais pas à quoi servait celle de Sporken contre le corps de M. de Castries, tandis que le mouvement décisif était celui de lord Granby à l'aile opposée. Il est certain que si M. de Sporken, au lieu de s'en aller au loin à gauche, fût resté lié au centre du duc, et que celui-ci eût par contre détaché un corps d'égale force pour soutenir le général Granby, tous les principes de l'art eussent été appliqués; l'armée alliée aurait alors concentré ses efforts sur la gauche des Français, qui, attaquée de front, en flanc et à revers, par des forces supérieures, n'aurait pas longtemps balancé les succès. C'était ici absolument

le cas d'appliquer les maximes indiquées dans le chapitre XII de la deuxième partie, et si l'armée française avait perdu une bataille décisive sur sa gauche, M. de Castries eût été assez éloigné pour n'y point prendre part, et pour être même coupé par les attaques du centre de l'armée alliée. *Le duc se priva d'un corps considérable au point décisif, pour faire entrer en action une plus grande masse de forces ennemies :* ce qui est toujours une faute majeure.

Le projet du duc pour passer la Fulde, le 8 août, est conçu sur des principes encore moins solides; il fallait qu'il méprisât bien ses adversaires, pour s'étendre par ses deux ailes pendant plusieurs jours (les 7, 8 et 9 août), et pour porter au loin, sur la droite des Français, un corps considérable, qui n'avait rien moins que deux grandes rivières à traverser pour venir tourner cette droite, et pour s'aventurer seul au milieu d'une armée supérieure. Ce beau système d'envelopper au loin les ailes, a été sévèrement puni toutes les fois qu'on a eu affaire à des généraux qui savaient ce que peuvent des masses centrales; il a causé la ruine de l'armée autrichienne à Lonato, à Marengo, à Abensberg et à Eckmuhl; il a fait perdre la bataille d'Austerlitz aux Russes, celle de Nerwinden à Dumouriez, celle de Stockach à l'armée du Danube, celle de Fleurus à Cobourg, enfin celle de Hohenlinden à l'archiduc Jean; il fera manquer toutes

les opérations que l'on combinera sur un principe aussi faux. La seule excuse que l'on puisse alléguer en faveur du duc Ferdinand, c'est le caractère des hommes qui lui étaient opposés; et à mon avis cette excuse n'est pas valable, car il aurait été possible d'opérer en masse sur une des extrémités, avec tout autant d'avantage, beaucoup plus de certitude dans la réussite, et moins de chances désastreuses en cas de revers. Je renvoie au reste pour juger ce projet, aux principes que j'ai indiqués dans le chapitre XII de la deuxième partie.

CHAPITRE XXXII.

Dispositions générales pour la campagne de 1762. Opérations en Silésie.

Frédéric se trouvait, à la fin de 1761, dans une position bien plus critique encore que dans l'année précédente; il était probable que, malgré tous ses efforts et toutes les sottises de ses ennemis, la Prusse succomberait enfin. En effet, la prise de Colberg n'avait pas seulement établi les Russes au cœur de ses états, elle leur donnait encore la facilité de commencer leurs opérations de bonne heure, avec tous les moyens nécessaires pour les pousser vivement. D'un autre côté la prise de Schweidnitz, l'occupation de la Haute-Silésie par Laudon, celle du riche électorat de Saxe par Daun et par l'armée des Cercles; enfin celle de la Poméranie par les Russes, ne laissaient aux Prussiens aucun moyen de recruter leur armée, qui, malgré le peu d'activité de la campagne précédente, se fondait tous les jours d'une manière effrayante. La maison d'Autriche se croyait tellement sûre d'en finir cette campagne, qu'elle congédia maladroitement 20,000 hommes de ses meil-

leures troupes et 500 officiers. Enfin, pour mettre le comble à tous les malheurs du roi, l'Angleterre lui retint ses subsides accoutumés, et rien ne semblait pouvoir empêcher la ruine de ce prince, lorsqu'un événement extraordinaire vint le tirer de ce mauvais pas. L'impératrice de Russie, sa plus cruelle ennemie, mourut le 8 janvier, et son fils Pierre III lui succéda.

Aussitôt que ce prince eut pris les rênes des affaires, il donna essor à son attachement extraordinaire pour Frédéric, dont il avait déjà auparavant donné plusieurs preuves. Il commença à déclarer, le 23 février, aux puissances belligérantes, que son intention était de faire la paix, et il ordonna au corps de Czernischef de quitter l'armée autrichienne pour marcher en Pologne, ce qui s'effectua dans le courant du mois de mars. Enfin, le traité de paix définitif fut signé à Pétersbourg le 5 mai, et la Suède en fit autant de son côté.

Frédéric put non seulement espérer de lutter avec succès contre le reste de ses ennemis, mais les moyens qu'il pouvait retirer du royaume de Prusse, si long-temps ménagé par les Russes, lui assuraient toutes les ressources nécessaires pour pousser la guerre avec vigueur. Son armée fut recomplétée par des recrues, elle fut renforcée par les corps de la Poméranie et de la Marche, et tout annonçait une campagne active.

Les ennemis du roi changèrent nécessairement de plan; le maréchal Daun vint prendre le commandement de la grande armée de Silésie, qui fut portée à 106 bataillons et 149 escadrons. Il paraît que la base de son projet était de se borner à conserver ce que l'on avait gagné, sans chercher à faire des conquêtes, qui semblaient moins possibles que jamais. Le maréchal Serbelloni commandait le corps autrichien qui devait agir en Saxe avec l'armée des Cercles, et faire également une guerre défensive. La France adopta un plan de campagne inverse de l'année précédente, et fit porter ses armées sur un pied aussi formidable : nous en avons donné le détail au chapitre précédent.

Le maréchal Daun arriva à son armée le 9 mai, et la fit déboucher des défilés le 15, sur six colonnes, pour prendre un camp dans la plaine près de Kratzkau, entre la montagne de Zoptenberg et le ruisseau de Schweidnitzwasser, la droite à Kaltenbrunn, la gauche vers Stephanshain. Le général Brentano gardait le pied du Zoptenberg avec 8 bataillons et 4 régimens de cavalerie; le corps des grenadiers campait entre Qualkau et Kratzkau, pour couvrir le quartier-général. Les carabiniers occupaient les hauteurs de Domanze; deux brigades gardaient les hauteurs de Klotschen, le Geyersberg, et les défilés de Langenseiffersdorf. Le corps de Draskowitz posté à Wartha, couvrit

l'entrée du comté de Glatz. Celui de Beck couvrit la Haute-Silésie et la Moravie.

Les Prussiens renforcèrent seulement leurs postes et restèrent en cantonnemens resserrés vers Strehlen et sur les deux rives de la Loh, pendant les mois de mai et de juin. Le 20 mai Frédéric reçut la nouvelle importante de la conclusion d'une alliance avec la Russie, en vertu de laquelle le corps de Czernischef devait se joindre à lui comme auxiliaire; le roi résolut alors de ne rien entreprendre de décisif contre Daun, avant l'arrivée de ce corps, et le général autrichien, qui craignait déjà pour l'avenir, attendit complaisamment qu'on vînt l'inquiéter. Les deux armées restèrent donc dans les positions indiquées, pendant tout le mois de mai et tout le mois de juin, sans autre événement que des attaques et surprises de postes, dans lesquelles les Autrichiens eurent presque toujours le dessous, ce qui leur fit beaucoup regretter le licenciement de leurs excellentes troupes légères.

Frédéric voulait commencer ses opérations par le siége de Schweidnitz; pour l'entreprendre il fallait forcer Daun à quitter ses positions, et on ne pouvait y réussir qu'en l'attaquant, ou en manœuvrant de manière à lui donner des inquiétudes sur ses communications. A cet effet, le général Werner rassembla un corps nombreux à Cosel pour menacer la Moravie, et il marcha le

13 mai à Ratibor. Cette diversion ne remplit point son but, Daun ne fit point de grands détachemens, il se borna à renforcer jusqu'à 9,000 hommes la division de Beck, qui couvrait cette province. Tout se passa donc en mouvemens insignifians jusqu'au 24 juin, époque à laquelle le duc de Bevern arriva avec un petit renfort au camp du général Werner à Eichlau, et prit le commandement du corps, qui se trouva fort de 21 bataillons et 36 escadrons.

Enfin, Czernischef joignit l'armée prussienne le premier juillet avec ses 23 bataillons et 16 escadrons; elle se trouva forte alors de 82 bataillons et 135 escadrons, avec 316 pièces de canon, non compris la division de Bevern.

Le roi voulut tenter de déborder Daun et de le couper des défilés, pour le forcer à une bataille; à cet effet, il donna au général Neuwied un corps de 25 bataillons et 26 escadrons, qui se porta dans la nuit du 1.er au 2 juillet aux environs de Kastenblut, d'où il devait repartir dans la nuit suivante pour marcher par Weichereau et Bertelsdorf, passer entre le Humelwalde et la ville de Strigau, pour s'emparer des montagnes de Ziskenberg, en arrière de Freybourg. L'armée qui s'était rassemblée le 1.er à l'entrée de la nuit, avait de même pris un camp, dans le plus grand silence, sur les hauteurs de Sachwitz, d'où elle devait également partir dans la nuit du 2 au 3 sur

quatre colonnes, pour gagner Freybourg par Ossig, Rauske, Preilsdorf, Tscheschen, en passant à droite de Zirlau ; mais le maréchal Daun, instruit par un déserteur, du départ du corps de Neuwied, se mit en mouvement dans la même nuit, et rentra dans les défilés, où il campa, la droite à Oberbogendorf, la gauche à Polsnitz, le centre en arrière de Freybourg. Frédéric, ayant été informé de cet événement, le 2 au matin, fit mettre ses troupes légères aux trousses de l'ennemi, et marcha le soir avec l'avant-garde sur les hauteurs de Wurben, près de Schweidnitz, où l'armée arriva le 3 au matin, et prit son ancien camp de Buntzelwitz. Le corps de Neuwied se porta le 2 à Strigau.

Frédéric savait que le camp de Daun était inattaquable de front, mais il n'ignorait pas que l'on pouvait manœuvrer par Hohenfriedberg pour déborder sa gauche, et menacer en même temps Braunau, où se trouvaient ses grands magasins. D'un autre côté le général autrichien jugea, par une reconnaissance que Neuwied poussa sur Hohenfriedberg, et par toutes les probabilités, que le roi adopterait ce parti; et il porta sur-le-champ le corps de Brentano, de Burkersdorf à Adelsbach, où il prit position sur des hauteurs presque inexpugnables, qui couvraient la route de Friedland à Braunau.

Daun ne s'était pas trompé. Le roi avait résolu, le 4, de porter un corps considérable sur les mon-

tagnes de Hohenfriedberg; en conséquence, il avait ordonné de grandes dispositions, par suite desquelles la division de Neuwied et un corps de 22 bataillons et 33 escadrons, commandé par le général Czernischef, durent partir dans la nuit, pour opérer dans la double hypothèse où l'armée autrichienne se trouverait encore dans la position de Kunzendorf, ou dans le cas où elle l'aurait abandonnée. Mais Frédéric ayant été fortement indisposé, l'exécution de ce mouvement fut retardée jusqu'au 5.

Le général Neuwied se mit en marche ce jour-là, à l'entrée de la nuit, et se porta sur Hohenfriedberg. Comme la position avait été abandonnée, il fila sur Reichenau, où l'on rencontra les premiers postes de Brentano qui furent chassés. Le roi marcha à minuit du camp de Buntzelwitz avec le corps de Czernischef. Lorsqu'il entendit tirer du canon du côté du général Neuwied, il se hâta de le joindre avec la cavalerie, et il ordonna à son arrivée d'enlever l'ennemi de ces hauteurs, entre Reichenau et Adelsbach; mais les postes autrichiens n'attendirent point l'ennemi, et ils se retirèrent sur les hauteurs à pic qui forment un amphithéâtre inabordable en arrière de ce dernier village, où le corps entier de Brentano était en position. L'infanterie prussienne traversa néanmoins Adelsbach sous le feu des batteries, et elle commença à gravir les montagnes. Le roi ayant

reconnu les difficultés de cette attaque, donna l'ordre d'y renoncer. La majeure partie des troupes revint; mais les 5 bataillons de la tête étaient déjà engagés au feu de mousqueterie, et les premiers rangs étaient près d'atteindre l'ennemi, de manière qu'ils reçurent cet ordre trop tard, et ne purent se retirer. Après des efforts inouis, ces bataillons arrivèrent, exténués de fatigue, au sommet de la montagne, où ils furent chargés et culbutés dans les ravins, par des troupes fraîches et supérieures. Cette affaire malheureuse, qui eût peut-être réussi, si la tête de colonne avait été soutenue, coûta aux Prussiens 700 morts ou prisonniers, et 600 blessés; elle eut de plus le résultat fâcheux de retarder le mouvement de Neuwied d'une marche, et de donner au maréchal Daun le temps de soutenir ses dépôts de Braunau.

Frédéric se décida néanmoins à suivre son opération, en cherchant à déborder Brentano, pour gagner Friedland; en conséquence, le corps de Neuwied continua sa marche; mais l'extrême fatigue des troupes ne lui permit pas de la pousser au-delà de Wittgendorf. Daun, qui devinait depuis long-temps les projets des Prussiens, n'eut pas plutôt reçu avis de cette marche, qu'il résolut de porter Brentano à Friedland, et de faire exécuter à l'armée un changement de front en arrière; il repassa donc le ravin de Weistritz, et campa, la droite près de Breitenhain, la gauche

sur les hauteurs de Charlottenbrunn : un corps aux ordres du général Okelli, posté sur les hauteurs de Burkersdorf, lia la droite avec Schweidnitz, de manière que cette excellente position couvrait en même temps la place et les dépôts de Braunau.

Sur ces entrefaites, le général Ziéthen était resté au camp de Buntzelwitz avec la moitié des forces du roi; aussitôt qu'il apprit, le 7, le départ de l'armée ennemie, il se mit en mouvement pour occuper les hauteurs qu'elle venait de quitter, et campa la droite à Furstenstein, la gauche à Bogendorf. Le roi traversa Adelsbach, et campa entre Altwasser et Seifersdorf.

Neuwied, conformément aux ordres qu'il avait reçus, marcha sur Friedland, où il fut fort surpris de trouver le corps de Brentano que l'on croyait encore sur les rochers d'Adelsbach. Comme ce corps était dans une mauvaise position et inférieur en nombre, on aurait pu l'attaquer; mais Neuwied, au lieu d'en donner l'ordre sur-le-champ, convoqua un conseil de guerre, et, pendant qu'on délibérait, Brentano partit pour aller prendre l'ancien camp retranché de Dittersbach, où il était à l'abri de toute attaque, parce qu'il pouvait être aisément soutenu par l'armée de Daun. Enfin le corps de Haddick, qui était jusque-là resté à Wartha, s'étant réuni à Brentano, le roi dut renoncer à ses entreprises sur ce point-là.

Pour employer tous les moyens de faire sortir Daun de sa position, Frédéric essaya ensuite de faire une diversion en Bohême. Le corps de Neuwied marcha sur les hauteurs de Trautenbach, et poussa ses partisans jusque sur Konigsgratz; mais le maréchal persista à garder ses communications avec Schweidnitz, se borna à jeter quelques troupes dans la forêt de Konigsilva, pour donner des craintes à l'ennemi, et à porter les corps de Brentano à Politz, et celui d'Ellrichshausen à Steingrund: il prit néanmoins la précaution de transférer ses magasins de Braunau à Scharfeneck, dans le comté de Glatz.

Le roi, voyant que son adversaire, pour contrarier ses projets, avait un peu dégarni sa droite vers les hauteurs de Hohengiersdorf et Burkersdorf, prit alors la résolution de s'emparer de ces hauteurs, pour couper l'armée ennemie de Schweidnitz. L'exécution de ce projet était hardie; il fallait s'établir entre une forteresse et une armée supérieure qui la couvrait. A cet effet, le général Ziéthen dut se mettre en marche, le 13 juillet, sur deux colonnes; la première vint camper, la droite sur les hauteurs escarpées de Hohengiersdorf, la gauche au bois d'Ameisenwalde; la seconde campa, la droite à la route qui conduit de Schweidnitz à Hohengiersdorf, la gauche à Bogendorf, faisant face à Schweidnitz. Le 15, le général Neuweid revint sur Rosenau.

Le 16, l'armée resta dans sa position. Le roi combina les moyens de forcer Daun à s'éloigner de la place, pour pouvoir en faire le siége; il porta une colonne à Kunzendorf, et le corps du général Neuwied à Gablau et Altreichnau; il fit en même temps des démonstrations pour occuper la gauche de Daun.

Le 18, le corps de Neuwied marcha par Hohenfriedberg à Buntzelwitz. Un événement décisif semblait se préparer, lorsque M. de Czernischef annonça au roi la terrible catastrophe qui avait précipité Pierre III du trône, pour y placer la fameuse Catherine, et lui communiqua l'ordre qu'il avait de quitter son armée pour retourner en Pologne. Tout ce que Frédéric put obtenir, fut que le corps russe restât encore trois jours dans sa position, dans un état de neutralité absolue, et il en profita pour faire attaquer les hauteurs de Leutmansdorf et Burkersdorf, qui dominaient toute la position des Autrichiens, et dont la perte devait forcer Daun à se battre avec désavantage, ou à se retirer.

Le 19 au matin, le roi porta son quartier-général à Bogendorf, et le corps de Neuwied se mit en mouvement à l'entrée de la nuit, avec la brigade Mollendorf. Le 20 au matin, toutes les troupes furent rendues à leur destination, passèrent le ruisseau de Weistritz sur des ponts de chevalets, et campèrent la droite vers Bogendorf, la gauche à

Esdorf, faisant face à Schweidnitz. Le roi reconnut l'ennemi. Les hauteurs de Leutmansdorf et Burkersdorf sont très-escarpées, coupées, boisées, et d'un abord extrêmement difficile; elles étaient couvertes de redoutes très-fortes, élevées sur les deux rives du ravin de la Weistritz, et garnies de palissades et d'abatis énormes. Le général Okelli occupait la position de Burkersdorf avec 9 bataillons: les hauteurs de Leutmansdorf n'en avaient que 4; mais Daun y envoya à midi le corps du général Brentano, qui occupa ces hauteurs, ainsi que celles de Michelsdorf et de Ludwigsdorf. Lorsque les troupes prussiennes s'approchèrent, les postes ennemis se replièrent sur leurs lignes, à l'exception de celui qui gardait le château de Burkersdorf. Le roi le fit emporter, et y établit, dans la nuit, une grande batterie de 45 obusiers et 12 pièces de douze.

Le 21, au point du jour, le roi reconnut encore l'ennemi, et ne crut pas apercevoir plus de forces que la veille; il ignorait l'arrivée du corps de Brentano. Les troupes, qui avaient pris les armes avant le lever du soleil, se mirent en mouvement. Le corps de Neuwied devait attaquer les hauteurs de Leutmansdorf: il se forma en trois divisions; les deux premières devaient escalader les hauteurs et les redoutes, tandis que le prince de Bernbourg, avec la troisième, couvrirait la gauche des attaques du côté de l'armée autrichienne, et

s'emparerait à cet effet du village de Leutmansdorf. Lorsque ce prince arriva près de ce village, il en fit chasser les postes ennemis, qui se replièrent sur les 6 bataillons postés sur la montagne de Bergseite; après avoir reçu quelques renforts, il attaqua ces bataillons avec impétuosité, et les repoussa jusqu'aux bois de Michelsdorf.

Tandis que cela se passait à gauche, le général Neuwied avait emporté le premier étage des hauteurs, et y avait placé toute son artillerie pour battre les retranchemens ennemis. Les Autrichiens soutinrent ce feu avec fermeté, quoiqu'il fût bien supérieur à celui de leurs batteries. Alors le général Neuwied ordonna l'attaque; le colonel Lottum, avec une des divisions de droite, marcha aux retranchemens de la gauche ennemie, et engagea un combat très-vif; un instant après, il aperçut un ravin par lequel on pouvait arriver sur l'extrême gauche, et tourner les redoutes. Le colonel se mit à la tête du régiment de Mosel, traversa le ravin, reforma sa troupe sur la hauteur opposée, et enleva vigoureusement les retranchemens. Ce régiment seul perdit 300 tués ou blessés; l'ennemi se retira en désordre, laissant onze pièces de canon dans les redoutes.

La droite des Autrichiens ne fut pas aussi facilement débusquée des montagnes de Leutmansdorf; le prince de Bernbourg avait bien enlevé les premières hauteurs, mais la position retran-

chée restait encore à prendre ; on y porta les régimens de Wunsch, Moritz et un bataillon de Finck. Ces troupes rencontrèrent de si grands obstacles de terrain, et une résistance si opiniâtre, qu'elles avaient déjà perdu 500 hommes sans rien faire. Enfin, elles trouvèrent les moyens de tourner les redoutes de l'ennemi par un ravin, tandis que le colonel Lottum, qui avait fini à la droite, menaçait de le couper d'un autre côté. L'infanterie qui gardait les redoutes, se rejeta alors sur le corps de Brentano ; ce général, voyant ses deux ailes débordées et la retraite menacée, abandonna les hauteurs de Michelsdorf, et se retira sous un feu d'artillerie continuel jusqu'à Wustwaltersdorf.

L'attaque sur le corps d'Okelli, qui gardait les hauteurs de Burkersdorf, n'eut pas moins de succès. Le général Neuwied y fit marcher la première colonne, sous la protection de la grande batterie d'obusiers dont nous avons parlé, tandis que le général Mollendorf devait soutenir cette attaque, et contenir en même temps les troupes de la garnison de Schweidnitz, dont une partie s'était montrée en bataille sur les glacis. Le grand tapage que fit la batterie n'eut d'autre résultat que celui de faire retirer en désordre la cavalerie du général Okelly (1).

(1) Je ne sais pas pourquoi cette cavalerie aurait dû recevoir complaisamment des obus, sur un terrain où

Les troupes de la garnison de Schweidnitz étaient rentrées; le brigadier Mollendorf trouva un moyen d'attaquer le prince de Ligne, qui était retranché derrière un abatis, et couvert par la redoute à gauche du ravin de Weistritz. Les Prussiens traînèrent l'artillerie à force de bras par un chemin dit le Schaafsritt (Pas-de-Mouton), et canonnèrent vivement l'ennemi de ce point, tandis que les bataillons des gardes, gravissant les hauteurs les plus escarpées, et traversant des bois touffus, arrivèrent enfin devant l'abatis. Le général Mollendorf fit battre la marche des grenadiers, et attaquer ce poste difficile : dans cet instant même, le maréchal Daun, voyant le prince de Ligne compromis, lui ordonna de se retirer; les Prussiens s'emparèrent alors de la redoute où ce prince avait laissé garnison pour couvrir sa retraite, et la brigade prit position sur les hauteurs.

---

elle ne pouvait pas être employée. J'ai souvent vu, dans les campagnes de 1805 et 1806, qu'on lui faisait jouer mal à propos ce triste rôle. Placer de la cavalerie en ligne, sous un grand feu d'artillerie, dans un moment ou sur un terrain où elle est forcée à rester immobile, est une faute contre tout principe de guerre. Cela n'est permis que dans une grande bataille, où il faut en imposer par une ligne quelconque pour masquer ou protéger une manœuvre décisive. Il est cependant bien entendu que je ne veux parler ici que des positions où la cavalerie est forcée à recevoir le feu sans possibilité de donner.

Pendant que ceci se passait, les Prussiens inquiétaient les positions de l'ennemi à Trautlibersdorf et Neu-Reussendorf, afin d'empêcher qu'il ne soutînt celles qui étaient attaquées sérieusement.

Lorsque le maréchal Daun vit le corps de Neuwied à Michelsdorf sur ses derrières, et celui de Mollendorf sur les hauteurs de Burkersdorf, il résolut de quitter son camp à dix heures du soir pour en occuper un autre, la droite au Falkenberg, le centre à Giersdorf, la gauche vers Tannhausen. A l'instant même où ce mouvement s'exécutait, le corps du général Czernischef quitta l'armée du roi pour se rendre en Pologne. Frédéric, ayant enfin atteint le but qu'il désirait, fit ses préparatifs pour le siége de Schweidnitz, et il fit prendre les positions suivantes, qui étaient fortes par leur nature, et qui furent encore retranchées avec soin :

1.° Le quartier-général vint à Ditmansdorf;

2.° Le général Gablenz, avec 5 bataillons et 10 escadrons, près de Hartmansdorf;

3.° Le général Ramin, avec 5 bataillons, à Altwasser;

4.° Le corps de Neuwied, 19 bataillons, 18 escadrons, sur les hauteurs de Taschendorf;

5.° Le colonel Lossow, 2 bataillons, 20 escadrons, sur le Kolberg, près Waldichen;

6.° Le général Mollendorf, 5 bataillons près Weistritz, faisant face à Schweidnitz;

7.° Le général Manteufel, 9 bataillons, sur les hauteurs de Barsdorf;

8.° Le général Bulow, 15 escadrons, à Seitendorf;

9.° ——, 12 bataillons, 15 escadrons, à Bogendorf;

10.° Le prince de Wurtemberg marcha de Lowenstein à Peterswalde, avec 33 escadr.;

11.° ——, 3 bataillons à Wurben, avec la boulangerie.

Avant de donner une relation sommaire du siége de Schweidnitz et des opérations qui le suivirent, il convient de reprendre le fil de ce qui se passait vers la Moravie, au corps du duc de Bevern. Pour atteindre le but qui lui était ordonné, ce prince chercha à déborder le flanc droit du général Beck, et à menacer la Moravie par la route de Troppau. Il partagea son corps en deux divisions: la première, sous les ordres du général Werner, forte de 10 bataillons et 15 escadrons, marchait toujours à une journée en

avant de lui, et se porta, le 2 juillet, à Gratz; la seconde, de 11 bataillons et 21 escadrons, campa à Troppau; le corps autrichien du général Beck à Freudenthal.

Le 7 juillet, le général Werner marcha à Fulneck, et le 9 à Misteck, d'où il poussa des partis et leva de fortes contributions. Le général Beck, ne croyant pas pouvoir l'empêcher ouvertement, se borna à marcher, le 7, à Bahrn, en faisant répandre partout le bruit de l'arrivée du général Laudon avec 50,000 hommes. Ces petits moyens réussirent, et le général Werner accéléra son retour en venant camper, le 12, à Matzinnau. Le même jour, Beck marcha à Bautsch et à Schwansdorf, d'où il menaçait de prendre une position centrale entre les deux corps, et de couper celui de Werner, qui reçut en conséquence l'ordre de revenir sur-le-champ à Gratz.

Le général autrichien, satisfait d'avoir atteint son but en délivrant la Moravie des incursions des ennemis, revint à Guntersdorf. Les deux partis restèrent dans ces positions jusqu'au commencement d'août, époque à laquelle le départ du corps russe de Czernischef força le roi à rapprocher celui de Bevern, qui vint camper, le 25, près de Cosel. La division de Werner prit position vers Neiss, le 28. Le général Beck revint alors à Zuckmantel.

Frédéric présumait que dans le cas où Daun

voudrait entreprendre de secourir Schweidnitz, il appellerait à lui le corps de Beck : le roi ordonna donc au duc de Bevern, si ce corps ennemi marchait à Wartha, de se diriger promptement sur Neiss pour y remplacer le général Werner, qui, de son côté, partirait sur-le-champ pour se réunir à l'armée devant Schweidnitz ; dans le cas contraire, le duc devait prendre ses mesures pour n'arriver à Neiss que le 25 août.

Siége de Schweidnitz. Combat de Peile.

Le 4 août, la place fut entièrement investie par le corps de siége aux ordres du général Tauenzien. Ce corps, fort de 21 bataillons et 20 escadrons, ne comptait pas plus de 13 à 14,000 hommes; la garnison était de 11,000 hommes, commandée par le général Guasco; le célèbre Gribeauval commandait l'artillerie et dirigeait la défense.

Ce siége fut un des plus mémorables de l'histoire moderne. Une place assez mauvaise, qui venait d'être emportée d'assaut quelques mois auparavant, soutint deux mois de tranchée ouverte. Mais la partie n'était pas égale : la place était défendue par un homme habile et une garnison choisie; elle était attaquée par le major Lefèvre,

homme faible, qui, d'ailleurs, était mal secondé: l'art des siéges était plus reculé en Prusse que partout ailleurs.

Tandis que les travaux commençaient devant Schweidnitz, Daun restait tranquille dans son camp de Giersdorf, et, loin de chercher à secourir la place, il se retranchait de peur d'être attaqué par le roi. Le maréchal avait cependant résolu de s'avancer sur les hauteurs de Klotschen pour essayer de faire lever le siége; mais il attendait le corps de Beck qui était en Moravie, et qui partit, le 6 août, de Zuckmantel pour venir se réunir à la droite de l'armée. Ce corps arriva, le 10, à Closter-Camenz. Le duc de Bevern, aussitôt qu'il eut avis de son départ, se mit aussi en marche le 9, passa la Neiss, et campa, le 12, à Kunzendorf. Il y apprit que Beck était près de Frankenstein; partit à l'entrée de la nuit pour le prévenir à Nimptsch, et résolut de marcher toute la nuit pour arriver, le 13 au matin, à Oberpeile, où le roi lui avait envoyé l'ordre de venir prendre position: le duc campa, en effet, la droite près de Reichembach, la gauche sur Fichtelberg (pl. XXIII, n.° 6, *cc*). Aussitôt que Beck apprit le départ de ce corps, il se mit en marche pour venir occuper le même poste; mais il n'était plus temps: il avait perdu le moment favorable, et dut revenir, le 14, au camp de Schonwalde, aux environs de Silberberg. Les Prussiens poussèrent

un peu leur arrière-garde, et établirent leurs postes à Ellguth et Pulzendorf. Le roi envoya au duc de Bevern plusieurs batteries de gros canons, et fit retrancher sa position.

Cet événement dérangea un peu les plans de Daun, qui ne pouvait plus les exécuter qu'en battant le duc de Bevern, et, pour y parvenir, il courait risque de s'engager dans une de ces affaires générales qui n'étaient guère dans son système : malgré cela, il fallut bien prendre ce parti. Le maréchal fit ses dispositions pour accabler le duc avec la plus grande partie de ses forces, tandis que le reste demeurerait en position pour donner le change au roi. En conséquence, les corps de Lascy et de Brentano partirent au point du jour pour se réunir à Beck, qui occupa les hauteurs de Kleitsch (*b b*).

Les généraux autrichiens firent dresser leurs tentes à dix heures dans la position de Lang-Bielau, pour faire croire qu'ils n'entreprendraient rien; mais à trois heures après midi ils se mirent en mouvement. Le corps de Brentano et la cavalerie sous les ordres du général Odonell, se formèrent en avant de Niederpeile (*d d*). Le général Lascy traversa Mittelpeile avec quelques bataillons, fit établir une forte batterie en avant et deux autres en arrière de ce village, tandis que le corps de Beck se porta sur deux colonnes contre l'aile gauche du duc de Bevern, traversa Ober-

peile, et se déploya sur deux lignes entre ce village et celui de Girlsdorf (*ff*).

Aussitôt que la cavalerie d'Odonell déboucha de Niederpeile, le général Lentulus, avec 18 escadrons, traversa le bois derrière l'infanterie pour l'attaquer. Le canon força les Prussiens à se retirer, et plusieurs charges s'engagèrent sur ce point sans grand résultat.

Pendant que l'infanterie de Lascy, de Brentano et la première ligne de Beck restaient immobiles en bataille, en se bornant à une canonnade terrible, Beck s'était mis à la tête de sa seconde ligne, avait traversé les taillis de Girlsdorf, s'était emparé des hauteurs voisines (*gg*), et y avait pris un bataillon pour canonner le Fischerberg, tandis que ses grenadiers attaquaient cette position : l'artillerie prussienne les maltraita et les repoussa; le terrain où ces grenadiers devaient passer était marécageux : ce ne fut qu'à sept heures, après de grands efforts, que Beck put se tirer du bois et pénétrer dans la plaine sur les derrières de l'ennemi. Les autres divisions autrichiennes n'attendaient que cet événement pour entrer en action de tous côtés. Dans ce moment décisif, le duc de Bevern se mit à la tête de 2 bataillons, attaqua avec vigueur la tête de la colonne qui commençait à déboucher (*ii*), et la rejeta dans le bois marécageux; dans le même instant, 15 escadrons, détachés par le roi, arrivaient à la gauche, atta-

quaient la cavalerie ennemie vers Niederpeile, et la culbutaient. Cette cavalerie était néanmoins parvenue à se reformer, lorsque le général Lentulus, du corps de Bevern, la chargea de nouveau, et la poussa sur l'infanterie vers Niederpeile, où le duc de Wurtemberg, amenant de nouveaux renforts de l'armée du roi, acheva de la mettre en déroute et de la forcer à repasser le village. Enfin, le général Mollendorf arriva aussi avec 6 bataillons, après le coucher du soleil; et les généraux autrichiens, voyant que leur entreprise était manquée, se retirèrent dans leur camp de Haberndorf, après avoir perdu plus de 1,000 hommes hors de combat.

Cette affaire fit honneur au duc de Bevern, qui n'avait que 11 bataillons et 5 régimens de cavalerie contre 33 bataillons et 14 régimens de troupes à cheval : il est vrai que les deux tiers de l'infanterie ennemie ne firent qu'une parade, et s'amusèrent à tirer le canon; mais cela contint la moitié du corps du duc, et il faut convenir qu'il saisit avec justesse l'instant décisif de frapper le coup de force qui devait le tirer d'embarras.

On ne peut pas interpréter l'inaction des corps de Lascy et de Brentano, surtout lorsque la première attaque des grenadiers de Beck, repoussée par l'artillerie prussienne, aurait dû leur annoncer que cette colonne était arrivée à sa destination, et commençait à s'engager : rien ne peut excuser

cette inaction dans un moment semblable, car ils exposaient le corps de Beck à être écrasé et enlevé. Dans tous les cas, il valait mieux s'engager sur le front plus tôt que plus tard; on avait des forces supérieures, qui leur assuraient les moyens d'enlever la position. On serait également tenté de blâmer Frédéric d'avoir tardé si long-temps à faire soutenir le duc; mais il est certain que le camp dressé à dix heures du matin par les généraux ennemis, sur les hauteurs de Lang-Bielau, lui avait fait prendre le change au point qu'il ne voulut pas croire à l'attaque. Si ces troupes avaient marché de suite, les corps de Lascy et de Brentano eussent été totalement défaits.

Le 17 août, l'ennemi resta campé à Habern-dorf;

Le 18, au matin, il reprit ses positions;

Le général Brentano à Schonwalde;

Le général Beck sur le Grachberg;

L'armée à Wartha; le 19, à Schlegel;

Le 20, l'armée entre Patzdorf et Obersteine.

Beck, au camp retranché de Wartha.

Depuis cette entreprise mal exécutée, Daun ne tenta plus rien pour sauver Schweidnitz. Des travaux s'y poussaient assez vivement; l'attaque fut dirigée contre le fort de Jauernick, et, comme

ronné le chemin couvert, et fait la descente du fossé, il se serait écoulé bien du temps, et la saison était assez avancée pour faire croire que la place pourrait se soutenir. Les assiégés jetèrent cent vingt-cinq mille boulets ou bombes; les assiégeans en lancèrent soixante-un mille; la perte des Prussiens s'éleva à 3,228 hommes tués ou blessés; celle de la garnison à 2,800.

Après le mauvais succès du combat de Peile; le maréchal Daun ne fit plus rien pour sauver la place, et resta en position dans une inaction complète, à l'exception de quelques mouvemens insignifians qui ne méritent pas d'être rapportés. Dès que la place fut rendue, le roi, qui voulait procurer au prince Henri les moyens d'occuper l'excellente province du Voigtland, détacha le général Neuwied, le 15 octobre, pour marcher en Saxe avec 20 bataillons, 55 escadrons et 60 pièces de canon. Le reste, aux ordres du duc de Bevern, cantonna à Schweidnitz et dans les montagnes voisines. Daun resta aussi tranquille de son côté, et, le 24 novembre, on conclut une convention à la suite de laquelle les armées prirent des quartiers-d'hiver.

CHAPITRE XXXIII.

Opérations en Saxe. Bataille de Freyberg.

L'armée prussienne, privée de la plus belle partie de l'électorat de Saxe et du Voigtland, avait passé l'hiver dans un pays totalement ruiné et d'ailleurs peu fertile, où elle avait manqué de tout. Elle était forte de 48 bataillons et de 93 escadrons, faisant environ 32,000 hommes.

L'armée autrichienne, commandée par le maréchal Serbelloni, était de 57 bataillons et 108 escadrons; elle avait sa masse aux environs de Dresde; le corps de Macquire occupait un camp retranché près de Freyberg; enfin, une chaîne de postes retranchés couvrait les cantonnemens. Cette chaîne s'étendait depuis Nossen jusqu'à Roswein et Dobeln. L'armée des Cercles, qui devait se joindre à elle, comptait 38 bataillons et 47 escadrons; elle cantonnait aux environs d'Altenbourg et de Naumbourg.

Malgré cette supériorité marquée, il paraît que les généraux ennemis voulaient, comme dans la campagne précédente, se tenir sur une défensive absolue: tout resta donc dans le plus grand calme jusqu'au 12 mai.

A cette époque le prince Henri, après avoir fait divers mouvemens pour faire croire aux Autrichiens qu'il voulait se concentrer dans la belle position de Katzenhauser près Meissen, tomba avec quatre colonnes sur la chaîne de leurs postes, trop étendus et trop isolés entre Roswein et Leisnig, la perça, enleva plusieurs détachemens, et fit plus de 1,800 prisonniers. Le prince manœuvra ensuite dans le but de pénétrer dans le Voigtland, et de prendre une forte position centrale entre l'armée autrichienne et celle de l'empire, au moyen de laquelle il pût empêcher leur réunion. Il marcha, le 13 mai, à Hanchen, tandis que le général Hulsen, qui était resté avec une partie de l'armée dans la position de Katzenhauser, fit une démonstration contre Nossen, et obligea le général Brunian à quitter ce poste pour se retirer sur le corps de Macquire à Freyberg. Le prince se mit en marche, le 14, pour chercher à déborder le flanc gauche du camp retranché de Macquire, dont la forte position n'était pas attaquable de front; mais ce général ne crut pas devoir attendre l'événement, et s'était déjà retiré dans la nuit sur Dresde. Le prince Henri résolut alors d'occuper ce camp avantageux. Le général Seidlitz chassa l'ennemi des ravins profonds de la Weistritz, depuis la forêt de Tharandt jusqu'à Frauenstein; le prince vint camper, le 16, sur les hauteurs de Pretschendorf, et le général

Hulsen à Oros-Sohra près de Wilsdruf. Le corps autrichien de Macquire occupa un camp retranché à Dippodiswalde; une autre division était sur les hauteurs de Rabenau; le reste de l'armée au Val-de-Plauen, sous Dresde.

L'armée des Cercles s'était d'abord avancée jusqu'à Chemnitz. Lorsque le prince de Stollberg, qui la commandait, apprit que les Prussiens l'avaient isolé de l'armée autrichienne, il eut peur d'être attaqué, et il décampa jusqu'à Zwickau; mais le maréchal Serbelloni lui donna l'ordre de revenir à Chemnitz. Le prince Henri le méprisa assez pour l'envoyer observer par 4 bataillons et 5 escadrons, qui prirent un mauvais poste à Oederan, avec la rivière de Lohfluss à dos: ce détachement, attaqué subitement, le 21 mai, par le général Luzinsky, perdit 709 hommes, et le prince fut forcé d'y envoyer le général Kanitz avec un bataillon et 5 escadrons. L'armée des Cercles, toute fière de ce fameux succès, resta paisiblement dans son camp de Chemnitz devant ce faible corps. Les deux armées en firent autant dans leurs positions respectives.

Le maréchal Serbelloni avait ordre de ne rien compromettre, le prince Henri n'avait aucun motif de le faire, et tout le mois de juin se passa sans événement digne d'être rapporté. L'armée autrichienne fut renforcée par quelques régimens venant de Silésie, et elle se borna à enlever le

poste du général Kleist à Reichstadt, qui la gênait un peu.

Le prince Henri, de son côté, ayant été renforcé par un bataillon et 15 escadrons sous les ordres du général Belling, venant de la Poméranie, résolut de se débarrasser, pour un moment, de l'armée de l'empire. A cet effet le prince détacha, le 20 juin, le général Seidlitz avec un corps de 3 à 4,000 hommes d'infanterie, et environ 4,000 chevaux (y compris le détachement de Kanitz, qui resta à Oederan) pour le menacer sur son flanc gauche. Ce général n'eut pas plutôt paru vers Penig, sur la route d'Altenbourg, que cette armée abandonna sa position et se retira successivement sur Zwickau et Reichembach; mais le détachement la suivant de près, elle ne se crut en sûreté que sur les montagnes de Monchberg près de Bareith, où elle campa, le 27 juin.

Le maréchal Serbelloni, informé de cette étrange retraite, ordonna à l'armée de revenir en avant, et crut devoir faire des démonstrations pour lui faciliter cette opération. Il médita un beau projet d'attaque sur la position de Hulsen, et ordonna d'excellentes dispositions pour l'attaquer sur sa gauche. Mais la pusillanimité était une maladie à la mode dans cette malheureuse armée autrichienne; elle s'était communiquée, du conseil de guerre et des généraux en chef, à

tout le reste des officiers supérieurs : quatre colonnes se présentèrent devant Constapel, Weisdrup, Hundorf, la quatrième à Braunsdorf. Les deux premières, dont le succès devait décider l'affaire, se présentèrent mollement, et revinrent dès que les redoutes de Pinkwitz leur tirèrent quelques coups de canon. Enfin, après un échange de boulets, exécuté à plus de quinze cents pas, et qui ne fit de mal à personne, la retraite des quatre colonnes termina cette parade singulière.

On eût dit que le général Hulsen avait deviné l'incertitude de l'ennemi; car lui-même ne fit rien pour s'opposer à l'attaque contre sa gauche: il ne lui avait pas même envoyé assez de canon, qui, dans la position qu'elle occupait, devait être l'arme décisive; il resta tranquille sur tout le reste de sa ligne.

Dans le fait, l'entreprise de M. de Serbelloni, dont Tempelhof fait tant d'éloges, était mal combinée : *lorsqu'une armée occupe une position perpendiculaire avec un fleuve, et qu'elle y appuie une de ses ailes, ce n'est jamais cette aile qu'il faut attaquer, parce qu'on s'exposerait à être jeté dans la rivière, si l'ennemi faisait exécuter un changement de front en masse par toutes ses forces. En attaquant l'aile opposée avec la presque totalité de ses troupes, on met au contraire les grandes chances en sa faveur, parce que, si cette aile*

est vivement brusquée par une masse supérieure, on peut l'enlever, la refouler sur le reste de l'armée ennemie, qui se trouvera en désordre, acculée à un fleuve, et dans une position à être anéantie (1). Serbelloni avait deux fois plus de forces qu'il n'en fallait pour exécuter une attaque semblable sur la droite du corps de Hulsen, qui eût été jeté dans l'Elbe ou forcé à se faire jour.

Tandis que ces choses se passaient, le prince Henri avait reporté le corps de Kleist à Oederan,

(1) On peut citer pour exemple la fameuse bataille de Wagram, où les Autrichiens poussèrent imprudemment leur droite le long du Danube, tandis que l'Empereur Napoléon avait habilement porté sa masse sur leur gauche pour s'y établir. Si le corps du général Hiller ne s'était pas promptement retiré, l'Empereur Napoléon n'avait qu'à abandonner ses communications par Vienne, faire détruire les ponts, et changer de front sur l'extrême gauche des Autrichiens, pour les acculer au Danube : une bataille perdue par l'archiduc, dans cette position, eût terminé la guerre, et l'Empereur n'avait rien à risquer; il pouvait prendre sa ligne de communication par la Saxe, ou la rétablir sur Passau. C'était le même mouvement qu'aurait dû faire Wurmser aux lignes de Wissembourg, et dont je parle dans ma première partie de l'Histoire critique des campagnes de la révolution.

avec ordre de se réunir aux troupes qui s'y trouvaient, et de faire une invasion en Bohême. Celui-ci s'avança, dans la nuit du 1.er au 2 juillet, par Marienberg sur Einsiedel, y culbuta les postes ennemis, fit 150 prisonniers, laissa la réserve de grenadiers dans les postes retranchés, et poussa jusque sur Brix et Ossek, d'où il se retira, le 7 juillet, sur Oederan. Le prince Henri le renforça, et lui donna l'ordre de chasser le corps du général Blonquet, qui s'était avancé de Toplitz à Dux, pour mieux couvrir la Bohême. Le général Kleist se porta donc, les 17 et 18, sur Einsiedel; attaqua les Croates et les dragons postés dans le bois de Johannsdorf, les en chassa, et les poursuivit jusqu'à Herrlich, avec perte de 340 prisonniers. Le corps revint une seconde fois par Brix, Comotau et Pasberg, à Oederan.

Sur ces entrefaites, l'armée des Cercles avait reçu, comme nous l'avons dit, l'ordre de se reporter en avant, de pousser Seidlitz devant elle, et de marcher ensuite par la Bohême, pour joindre l'armée autrichienne sous Dresde. A cet effet, elle se mit en mouvement dans les premiers jours de juillet sur deux colonnes; l'armée, commandée par le prince de Stollberg, vint à Hof; le corps de Luzinsky à Egra. Le 14, la première se porta à Oelsnitz, la seconde à Auerbach, d'où elles chassèrent les postes du général Belling, et les forcèrent à se retirer aux environs de Zwickau.

Le 17, les deux colonnes se réunirent, et marchèrent à Schneeberg, croyant donner beaucoup d'inquiétude à Seidlitz, qui était toujours à Zwickau : les deux partis restèrent en position jusqu'au 20. Ce jour-là, le prince de Stollberg apprit que Seidlitz, au lieu de s'inquiéter de sa manœuvre, restait paisiblement dans sa position, et que le général Kleist était arrivé à Marienberg en Bohême sur son flanc droit; la peur le prit, il crut que, suivant les règles de l'art, il était battu, puisque l'ennemi était sur ses deux flancs, et, pour prévenir un si fâcheux événement, il se décida à faire une seconde retraite, qui fut encore plus précipitée et plus honteuse que la première. Le général Belling se mit, le 12, à la poursuite de l'arrière-garde, l'entama, et lui fit 300 prisonniers. Cet événement acheva d'accélérer la retraite; l'armée se porta le même jour jusqu'à Oelsnitz, et le 23, après une marche pénible, elle était revenue à Monchberg. Seidlitz occupa Oelsnitz, et Belling continua à poursuivre l'ennemi, et à lui faire beaucoup de prisonniers. L'armée ne se crut pas même en sûreté dans cette position avantageuse, et se rêtira le lendemain jusqu'aux environs de Bareith, où elle prit un camp avantageux qu'elle hérissa de retranchemens. L'histoire offre peu d'exemples d'une comédie pareille.

Les Prussiens, de leur côté, voulurent profiter de la retraite honteuse de l'armée des Cercles,

pour attaquer le corps autrichien posté à Toplitz, dans le but de couvrir la Bohême. Le général Seidlitz marcha, le 29 juillet, de Zwickau par Annaberg, sur Schervina; ses hussards donnèrent, le 1.er août, inopinément sur le corps du prince de Lowenstein, dont la cavalerie avait dessellé, et dont l'infanterie était déshabillée dans les tentes. Le général prussien, au lieu de profiter de cette surprise, pour disperser et anéantir l'ennemi, *voulut attendre son infanterie.* Le prince eut le temps de changer de position, en prit une autre où on l'attaqua vainement le lendemain, et le général Seidlitz fut forcé de revenir, après avoir perdu 700 hommes.

Aussitôt que l'armée des Cercles apprit le succès obtenu contre le général Seidlitz, elle résolut de remarcher en avant, et vint prendre position à Hof, le 11 août. Le prince de Stollberg reçut l'ordre de venir par la Bohême joindre l'armée autrichienne en Saxe; il se mit en effet en marche le 18, et arriva par Egra à Dresde, le 6 septembre. Le général Belling profita de son départ pour faire une incursion en Bohême, qui lui réussit parfaitement, et dans laquelle cet officier entreprenant faillit surprendre la forteresse d'Egra avec des hussards qui avaient mis pied à terre.

Sur ces entrefaites, le maréchal Serbelloni, ayant reçu de vifs reproches de ce qu'il ne cou-

vrait pas mieux les frontières de la Bohême avec des forces si supérieures, remit le commandement au général Haddick, et se retira.

Opérations offensives. Bataille de Freyberg.

Le général Haddick prit le commandement, le 7 septembre, le lendemain de l'arrivée de l'armée des Cercles; il trouva les troupes dans les positions suivantes:

	Bat.	Esc.
1.° Poste sur la rive droite de l'Elbe, vers Dresde	1 Bat.	6 Esc.
2.° Le général Ried, entre Briesnitz et Bennerich.	9	16
3.° Sur le Windberg et au Val-de-Plauen.	11	7
4.° Sur les hauteurs de Rabenau.	5	»
5.° A Dippodiswalde	18	34
6.° A Altenberg et Schellerau.	8	14
7.° A Toplitz en Bohême . .	10	38
8.° L'armée des Cercles. . . .	23	42
9.° Le corps de troupes légères de Torreck.	1	10
	86 Bat.	167 Esc.

D'un autre côté, le prince Henri occupait tou-

jours son camp de Pretschendorf, le corps de Hulsen était à Wilsdruf, et Seidlitz eut ordre, le 2 septembre, de se retirer de Porchenstein à Burkersdorf, pour se rapprocher du prince. Le général autrichien forma le projet de chasser l'ennemi du Voigtland et de le replacer dans la même position où il s'était trouvé à la fin de la campagne précédente. Pour y parvenir, il y avait deux moyens : celui de livrer bataille, qui était contraire au système du conseil aulique, et celui de tourner la droite du prince Henri, de menacer la boulangerie qui était à Freyberg, et même ses communications, tandis qu'une partie de l'armée inquiéterait son front et celui de Hulsen, pour les empêcher de s'opposer au mouvement projeté. Ce dernier parti fut préféré; mais le général Haddick ayant reçu, au moment de son exécution, la nouvelle de l'apparition d'un corps prussien en Lusace, eut la complaisance de lui opposer un corps plus nombreux, et de suspendre son projet jusqu'au retour de ce corps, qui eut lieu le 24 septembre.

Enfin ce mouvement commença le 27; les corps postés à Toplitz et Altenberg durent se diriger sur Freyberg; le prince de Lowenstein conduisit le premier par Bohmisch-Einsiedel, sur le corps de Kleist, qui fut poussé sur Voigtdorf avec perte de 300 hommes. Le prince vint camper à Porschenstein; Campitelli avec l'autre corps à

Clausnitz. Dans le même instant le général Haddick faisait faire quelques démonstrations contre le camp du prince Henri, tandis que le général Ried repoussait les postes du général Hulsen vers Weistrup, et s'emparait des hauteurs retranchées de Kunzendorf. Le 28, tout fut tranquille sur le front; mais le général Campitelli obligea le détachement de Kleist à se retirer jusqu'au village de Mulde.

Le 29 au matin, toute l'armée combinée était sous les armes; elle fit des démonstrations d'attaque sérieuses, afin d'attirer toutes les forces et l'attention du prince Henri et du général Hulsen, tandis que le prince de Lowenstein exécutait le mouvement décisif, en poussant le corps de Kleist devant lui, et qu'il gagnait l'extrémité et les derrières de l'armée prussienne par Mulde et Nassau, sur la rive gauche de la Mulde. Le général Ried débouchant de Tharandt, longea la forêt à droite, franchit sur deux colonnes le ravin de la Weistritz, et s'empara d'abord des redoutes qui liaient les communications de l'aile gauche du prince avec le poste de Hulsen, à Grumbach. Mais ces redoutes furent reprises vers le soir, et Ried revint à Tharandt.

Cependant la position des corps de Lowenstein et de Campitelli menaçait sérieusement Freyberg, où se trouvaient les magasins et la boulangerie des Prussiens; elle pouvait également compro-

mettre le prince Henri, s'il était attaqué le lendemain sur son front par l'armée de Haddick; il partit donc dans la nuit du 30 septembre sur quatre colonnes, passa la Mulde, et vint camper le premier octobre au matin, la droite vers Brandt, la gauche au-delà de Freyberg, vers Tuttendorf, le front couvert par la Mulde. Le général Hulsen reçut l'ordre de reprendre sa forte position de Katzenhauser, derrière le ravin de la Tribsche; le général Haddick prit position sur les hauteurs de Satisdorf et de Frauenstein, ses postes avancés à Pretschendorf.

Le 2 octobre, les postes du corps de Kleist furent vainement attaqués; ce général repoussa l'ennemi et occupa alors les hauteurs de Mudigsdorf. Le général Belling se porta vers Grosswaltersdorf. Différens postes furent établis pour soutien, d'autres entretinrent la communication entre Chemnitz et Zwickau.

Le général Haddick ne crut pas devoir s'en tenir à la première partie de son projet; et pour forcer les Prussiens à renoncer au Voigtland, il résolut de les faire sortir de leur position de Freyberg, par les mêmes moyens qu'il avait employés pour leur faire quitter celle de Pretschendorf A cet effet, il prit les dispostions suivantes : le prince de Lowenstein dut se réunir à lui le 4 octobre. Le général Campitelli fut détaché sur la rive gauche de la Mulde à Dorf-Chemnitz. Le

prince de Stollberg marcha avec l'armée des Cercles à Frauenstein. Le général Luzinsky prit poste à Burkersdorf.

Le 13 octobre, le corps de Ried dut camper derrière la forêt de Strutwalde, vers Lampersdorf, et se porter le lendemain sur Malitsch pour tenir en échec le corps de Hulsen. Le prince de Lowenstein s'établit entre Limbach et Birkenhain. Le général Macquire vint camper le 13 sur le Landberg, et le 14 à Niederschone, entre la forêt de Tharandt et la Mulde. Une brigade qui le précédait, poussa les postes des Prussiens jusqu'au delà de Conradsdorf. Le général Luzinsky établi à Burkersdorf, inquiéta fortement les postes de la droite par Weissenborn. Le prince de Stollberg se réunit le 15 avec Campitelli à Dorf-Chemnitz, pour opérer par la rive gauche de la Mulde sur Mudigsdorf, contre le flanc droit du prince Henri.

Le 14 octobre, tous ces corps se mirent en mouvement, soit pour faire des démonstrations, soit pour exécuter les entreprises qui leur étaient confiées. Le prince de Stollberg détacha le général Kleefeld pour attaquer le général Belling, posté à Hartmansdorf, tandis que les troupes légères de Veczay et de Torreck le tourneraient par la gauche; mais Kleefeld arriva beaucoup plus tard que ces deux autres corps, et Belling s'étant replié sur les hauteurs d'Erbisdorf, où il joignit

la brigade Sybourg, qui formait la droite du prince Henri, il repoussa l'attaque faite contre le Kuhberg avec perte de 100 hommes. Les Autrichiens se retirèrent sur Mudigsdorf, et Belling reprit sa position.

Le 15, les démonstrations sur l'aile gauche du prince vers Tuttendorf se renouvelèrent, ainsi que celles contre le corps de Hulsen. Le prince de Stollberg renouvela également ses tentatives contre le corps de Belling, et fut cette fois plus heureux. Le général Campitelli commanda l'expédition, tandis que l'armée se formait à Weidmansdorf; il détacha le général Kleefeld pour débusquer les Prussiens de Monchfrey, et lui-même s'empara des hauteurs de Langenau. Belling, qui se retira un peu trop tard, ne put pas se diriger par Monchfrey, sur l'extrême droite de l'armée, comme il l'avait fait la veille, et il fut forcé de passer par Kleinhartmansdorf sur Langenaux; mais lorsqu'il arriva à ce village, il fut fort étonné d'y trouver le corps de Campitelli, et fut obligé, pour joindre le général Sybourg, de marcher entre Galentz et Reichembach, et ensuite de se diriger sur Linda. Ce contre-temps eut des suites fâcheuses, parce que l'ennemi profita de ce moment pour tomber sur la brigade de Sybourg au village de Erbisdorf et au Kuhberg, tandis que la cavalerie autrichienne tenait le corps de Seidlitz en échec à Berthelsdorf. Le général Campitelli

n'ayant pu déboucher sous le feu de l'artillerie prussienne au Kuhberg, résolut alors de tourner la droite de Sybourg, et de s'emparer des hauteurs de Erbisdorf, que Belling aurait dû couvrir. Le général Sybourg commit la faute de détacher le régiment de Salmuth pour essayer de les gagner avant l'ennemi; mais ce régiment fut entouré et pris aussitôt qu'il eut débouché du village. Non content de cette faute, ce général voulut encore chercher à reprendre Erbisdorf avec les 2 bataillons qui lui restaient, et il y fit marcher le bataillon des grenadiers de Kalkstein, qui fut repoussé, atteint dans sa retraite par les hussards ennemis, et pris en majeure partie. De semblables combinaisons morcelées, devant un ennemi six fois plus nombreux, ne pouvaient pas avoir d'autre résultat. Le général Sybourg perdit ainsi par sa faute 1,650 hommes et 10 canons, et se retira avec le dernier bataillon qui lui restait sur les hauteurs de Brandt, où il aurait dû d'abord se replier pour joindre les troupes qui pouvaient le soutenir. Le général Belling n'arriva que le soir à Linda, et campa près de Kleinschirma.

La position du prince était un peu aventurée, puisque l'ennemi l'avait déjà prise à revers; il fit partir tous les parcs à l'entrée de la nuit, et se retira avec l'armée sur deux colonnes par Losnitz sur Reichembach et Kleinvoigtsberg. L'armée des

Cercles occupa le camp de Freyberg, et s'y retrancha.

Le prince Henri ayant appris que le roi lui envoyait de Silésie un renfort de 20 bataillons et 55 escadrons, résolut de conserver toujours sa communication avec le Voigtland; il resta néanmoins dans son camp jusqu'au 22. Alors il en prit un autre sur les hauteurs de Marbach et d'Augustenbourg, pour se rapprocher du général Hulsen et pouvoir mieux se lier avec lui; mais lorsque le prince fut informé que les Autrichiens devaient aussi recevoir un renfort considérable qui arriverait vraisemblablement avant le sien, il résolut de profiter de la double position de l'ennemi pour attaquer l'armée des Cercles, et la battre isolément.

Le prince, après avoir pris tous les renseignemens possibles sur la position de l'armée des Cercles, donna les ordres d'attaque; en conséquence (cette position est indiquée pl. XXIII, n.° 7, *aa*), l'aile droite, formée par le corps autrichien du général Campitelli, avait son front couvert par les défilés de Kleinwaltersdorf et par des retranchemens qui se prolongeaient jusqu'au bois de Spittelwalde. Ce bois, qui se trouvait devant le centre et la gauche, était garni d'a-

batis, et ses issues vers la plaine de Kleinschirma garnies de retranchemens et d'infanterie.

D'après les renseignemens reçus, il semblait que la gauche de l'ennemi était en l'air; le prince résolut donc de porter ses plus grandes forces par Brandt et Berthelsdorf sur cette extrême gauche et sur ses derrières, tandis que le reste des troupes inquiéterait le front, et l'attaquerait vivement aussitôt que les affaires prendraient une bonne tournure vers cette gauche (1). A cet effet, l'armée fut divisée en quatre corps, de la manière suivante:

1.° Avant-garde, général Kleist.
7 escadrons hussards de Kleist.
1 bataillon chasseurs de Kleist.
1 ——— Franc de Heer.
1 ——— Franc de Luderitz.
5 escadrons de Pluttenberg.
Brigade de Queiss.
2 bataillons de grenadiers, vieux et jeune Billerbeck.

(1) Si le plan du prince avait été réellement de porter la *masse de ses forces sur la gauche de l'ennemi*, il eût été bon; mais on peut supposer avec plus de raison le contraire, car l'exécution fut bien différente, comme on le verra. Rien n'annonçait le projet de former une masse, et il paraît que le projet susmentionné est de l'invention de Tempelhof.

1 ——— Natalis.
1 ——— Waldeck.

2.° Aile droite sous les ordres du général Seidlitz.

Diringhofen.
- 1 bataillon grenadiers à Poseck,
- 2 ——— de Linden.
- 2 ——— de Goltz.

Jeune Stutterheim.
- 2 ——— Vieux Stutterheim.
- 2 ——— Jeune Stutterheim.

Bandemer.
- 5 escadrons Margrave Frédéric.
- 5 ——— Schlaberndorf.

Manstein.
- 5 ——— dragons Krokow.
- 5 ——— *Ibid.* jeune Platten.

3.° Aile gauche sous les ordres du général Vieux Stutterheim.

- 2 bataillons Bevern.
- 2 ——— Manteufel.
- 1 ——— Behr, grenadiers.
- 5 escadrons Schmettau.

Général Belling.
1 bataillon grenadiers de Lossow.
1 ——— Franc de Schach.
1 ——— Franc Lenoble.
10 escadrons hussards Belling.
2 ——— cuirassiers détachés.

4.° Division sous les ordres du général Forcade.
2 bataillons Legrand.
1 ——— Rodel.
1 ——— Vieux Sydow.
1 ——— Heilsberg, grenadiers.
1 ——— Franc Colignon.
1 ——— Franc Jennay.
5 escadrons dragons de Meyer.
3 ——— hussards de Kleist détachés.

Le prince de Stollberg, informé de ce mouvement, ne put pas se persuader que les Prussiens voulussent lui livrer bataille; mais pour être prêt à tout événement, il fit prendre les armes à minuit.

Le 29 octobre, au point du jour, le prince Henri qui se trouvait à la droite, donna ordre aux divisions de se mettre en marche, et d'exécuter les dispositions qui leur avaient été données la veille. Le général Kleist marcha près de Oberschone, suivant ce qui lui avait été prescrit, pour s'emparer des hauteurs de Saint-Micheln, entre Brandt et le bois de Spittelwalde. Seidlitz avec les brigades Diringshofen et Manstein le suivait. La brigade Jeune Stutterheim et le général Ban-

demer avec ses cuirassiers, se formèrent à leur gauche vers Kleinschirma, pour se lier avec Belling et attaquer le Spittelwalde, lorsque la droite serait arrivée à sa destination. Le général Belling marcha sur le Nonenwalde et le bois de Struth, d'où il chassa les troupes légères de l'ennemi après une faible résistance. Le général Vieux Stutterheim s'avança d'abord sur les hauteurs de Gros-Schirma, jusqu'à ce que Belling eût débouché du bois dont il venait de s'emparer; alors le premier de ces généraux occupa les hauteurs en arrière de Kleinwaltersdorf, et y établit toute son artillerie pour battre le corps de Campitelli qui occupait les hauteurs retranchées au-delà de ce village. Enfin le général Forcade resta en arrière de Gros-Schirma, pour former une réserve au besoin, ou pour inquiéter la retraite de l'ennemi sur la rive droite de la Mulde.

Tandis que ces mouvemens se passaient, le prince Henri avait déjà débouché de Oberschone, et son avant-garde avait débusqué les troupes légères de Torreck, qui s'étaient placées à la gauche du bois de Spittelwalde, entre Linden et Saint-Micheln (*cd*). Après cela, les bataillons francs Heer et Luderitz pénétrèrent dans le bois, en chassèrent 3 bataillons ennemis, firent 400 prisonniers, et s'établirent à l'issue de la forêt. Le reste de la colonne continuait sa marche, et atteignit enfin les hauteurs à gauche de Saint-

Micheln, entre Brandt et le Spittelwalde. Alors le prince Henri découvrit un corps de 6,000 hommes que l'ennemi avait posté sur les hauteurs d'Erbisdorf et du Kuhberg, en delà de Brandt, afin de couvrir le flanc gauche de son armée (1).

Cet incident semblait devoir contrarier le projet du prince; toutes ses dispositions avaient été primitivement faites pour déborder l'extrême gauche, de sorte que la colonne destinée à cette opération décisive se trouvait actuellement exposée à être prise à revers, et accablée par des forces bien supérieures; mais le général Kleist ayant assuré que le général Meyer commandait cette colonne, et que c'était un de ces hommes avec lesquels on pouvait tout entreprendre sans avoir rien à craindre de leur part, le prince se décida à suivre sa marche avec les 5 bataillons de grenadiers et 15 escadrons, en se bornant à laisser le brigadier Diringshofen avec les 4 bataillons de Goltz et de Linden, et 5 escadrons dragons de Kleist, en potence sur sa droite, pour observer le général Meyer; et il envoya en même temps

(1) La position de ce corps est mal indiquée sur le petit plan n.° VII, pl. 23, que je n'ai donné que pour l'intelligence des principaux mouvemens; il y paraît trop nombreux et trop prolongé vers Muntzbach, il devrait appuyer plus à gauche vers Erbisdorf, à la hauteur de Brandt, sur le Kuhberg.

l'ordre au général Jeune Stutterheim d'attaquer sur-le-champ le Spittelwalde de son côté.

Lorsque l'ennemi vit ses postes attaqués au Spittelwalde et sur la direction de Saint-Micheln, il craignit pour sa gauche, et fit prolonger sa ligne dans cette direction, pour s'appuyer au mamelon des Trois-Croix (V).

Cependant le prince Henri se prolongeait toujours à droite; le général Seidlitz se mit à la tête des grenadiers, et attaqua le mamelon des Trois-Croix, tandis que les généraux Kleist et Manstein couvraient la droite de ces bataillons contre la cavalerie ennemie. Aussitôt que le général Jeune Stutterheim eut reçu l'ordre d'enlever le Spittelwalde, le capitaine Pfuhl s'avança contre la redoute placée à l'issue vers Kleinschirma, et un bataillon marcha à gauche contre le retranchement placé près de Kleinwaltersdorf, tandis que l'artillerie protégea ces attaques. Les deux ouvrages furent également évacués, et l'ennemi se retira derrière les abatis qui étaient au milieu du bois, où il reçut quelques bataillons de renfort. Cependant les Prussiens traversèrent d'abord l'abatis, mais ils ne purent pas tenir long-temps contre des forces aussi inégales, et furent ramenés jusqu'au débouché de la forêt. Le général Jeune Stutterheim les fit soutenir par un nouveau bataillon qui n'était pas suffisant pour rétablir l'affaire; enfin le général Vieux Stutterheim détacha

aussi un bataillon de sa division, et fit avancer son artillerie plus près de Kleinwaltersdorf, ce qui balança au moins les affaires pour le moment.

Sur ces entrefaites, le prince faisait toujours ses efforts avec sa droite, et son attaque de grenadiers semblait prendre une bonne tournure, malgré les charges que la cavalerie ennemie faisait pour les entamer. Lorsque le général Vieux Stutterheim eut la certitude que cette attaque de la droite était bien engagée, il résolut de traverser Kleinwaltersdorf et d'attaquer la droite de l'ennemi. A cet effet, il se mit à la tête du régiment de Bevern, traversa le village, soutenu par les grenadiers de Baehr et par le premier bataillon de Manteufel : le second bataillon du même régiment resta aux batteries dont le feu devait seconder l'attaque. Les cuirassiers de Schmettau et les hussards de Belling suivirent cette infanterie. Les grenadiers de Lossow et les 2 bataillons francs de Schach et Lenoble durent précéder cette colonne, balayer le village, et changer alors de direction à droite, pour menacer de couper la retraite aux troupes qui se défendaient avec tant d'opiniâtreté dans le Spittelwalde, où le général Jeune Stutterheim venait de renouveler une attaque avec toute sa brigade réunie.

Cette attaque des trois divisions devint décisive. Aussitôt que les troupes du général Vieux Stutterheim eurent dépassé Kleinwaltersdorf, elles mar-

chèrent vivement à l'ennemi. La cavalerie autrichienne, ébranlée par le feu d'artillerie, se retira devant ces colonnes, mais l'infanterie tenait bon, et repoussa une charge des cuirassiers de Schmettau. Enfin les hussards de Belling et les 2 escadrons de cuirassiers détachés, renouvelèrent cette charge avec tant d'impétuosité, qu'ils parvinrent à culbuter les régimens d'infanterie de Nicolas Esterhazy et de Giulay, qui furent presque entièrement détruits. Ceux de Wied, de Wurtzbourg et Salm furent également enfoncés, et perdirent beaucoup de monde.

Dans le même instant, les généraux Seidlitz et Kleist avaient repoussé la cavalerie de la gauche ennemie, et favorisé par-là une nouvelle tentative contre les grenadiers autrichiens qui défendaient le mamelon des Trois-Croix, et qui, se voyant abandonnés par les escadrons qui les appuyaient, prirent le parti de se retirer par les faubourgs de Freyberg sur Hillersdorf. Les troupes qui défendaient le bois de Spittelwalde, se voyant également compromises, en firent autant, et se replièrent sur les hauteurs de Tuttendorf. Le prince de Stollberg fit halte sur ces hauteurs pour rassembler les corps isolés de son armée, et il passa ensuite la Mulde. Le corps de 6,000 hommes sous les ordres du général Meyer, se retira par Bertelsdorf sur Sussenbach, après avoir joué le plus triste rôle dans cette bataille, et s'être borné à envoyer

quelques coups de canon au prince, tandis qu'il aurait pu décider l'affaire en descendant de ses hauteurs sur le flanc droit des Prussiens, qui eurent un instant beaucoup de peine à se maintenir.

La perte de l'armée impériale fut de 4,500 prisonniers, et environ 3,000 hommes hors de combat: les Prussiens en perdirent 1,500; ils prirent vingt-huit pièces de canon et 9 drapeaux. Cette affaire leur fit d'autant plus d'honneur, qu'ils n'avaient que 29 bataillons et 60 escadrons, tandis que l'ennemi avait 49 bataillons et 68 escadrons.

Le corps du général Hulsen ne prit point part à la bataille, et se borna à détacher le matin 7 bataillons et 25 escadrons sur les hauteurs entre Hirschfeld et Neukirch, pour observer les Autrichiens vers la forêt de Tharandt. Ce corps aurait pu devenir bien funeste à l'armée battue, s'il avait su profiter de sa position; il revint le 31 au camp.

Le prince de Stollberg se retira à Frauenstein. L'armée prussienne prit son ancienne position de Freyberg; le corps de Belling à Pretschendorf.

Le jour même de la bataille, les corps des deux partis, qui venaient de la Silésie, étaient arrivés sur l'Elbe; celui des Prussiens, sous les ordres du général Neuwied, passa l'Elbe le 30, et vint remplacer, le 31, à Katzenhausern et Schlet-

tau, le général Hulsen, dont la division se réunit alors avec le prince Henri. Le corps autrichien aux ordres du prince Albert de Saxe, joignit le général Haddick le soir même de la bataille. Ce général envoya alors à l'armée battue un renfort de 6 régimens; il garda avec le reste ses mêmes positions et cantonnemens entre Dresde et Dippodiswalde.

Le prince Henri ne tarda pas un instant à profiter de la victoire et des renforts qu'il avait reçus; il détacha le général Kleist, le 2 novembre, avec 6 bataillons et 25 escadrons, pour aller détruire en Bohême tous les dépôts de l'armée impériale, et forcer ainsi le prince de Stollberg à quitter sa position de Frauenstein. Pour appuyer ce mouvement, il détacha le général Platten, avec 6 bataillons et 17 escadrons, afin de prendre une position intermédiaire à Dorf-Chemnitz, et il fit faire quelques démonstrations vers Pretschendorf d'un côté, et vers Wilsdruf de l'autre, dans le but de fixer l'attention du général Haddick, et de lui donner des inquiétudes. Le prince de Stollberg résolut en effet de quitter la position dans la nuit du 3 au 4 novembre, pour se retirer à Altenberg, d'où il marcha peu après jusqu'à Pirna. Le prince Henri porta alors le général Platten,

le 4, jusqu'à Porchenstein, et vint le remplacer lui-même avec l'armée à Dorf-Chemnitz, tandis que Kleist marchait par Brix jusqu'à Saatz, où il détruisit un des grands magasins de l'ennemi. Ce général étant revenu à Oederan, le 11, le prince reprit son camp à Freyberg.

Frédéric était arrivé, le 6, à l'armée de Saxe, et avait visité le champ de bataille; il forma le projet de profiter de l'effet que la victoire de son frère aurait fait dans l'empire, pour tâcher d'entamer une négociation, de procurer aux petits princes la neutralité qu'ils désiraient, et de se débarrasser ainsi d'un ennemi, peu dangereux à la vérité, mais qui ne laissait pas que d'occuper des forces dont on aurait pu faire un meilleur emploi. A l'effet d'intimider les princes de l'Empire, le roi ordonna donc au général Kleist de marcher avec 6,000 hommes en Franconie, et d'y mettre tout le pays à contribution. Ce général partit d'Oederan, le 13 novembre, et arriva le 29 devant Nuremberg, qui lui ouvrit ses portes. Les détachemens prussiens poussèrent jusqu'à Wurtzbourg et Ratisbonne, où ils firent trembler les membres de la diète. Le prince de Stollberg demanda à pouvoir marcher, avec ses troupes, au secours des Cercles, mais le général Haddick lui en refusa la permission, sous prétexte d'attendre des ordres de Vienne.

Sur ces entrefaites, Frédéric conclut, le 24 no-

vembre, avec les Autrichiens, une convention qui fixait les cantonnemens des deux armées, sans même faire mention de celle de l'empire; et sans stipuler pour les provinces envahies par Kleist. Il paraît que les Autrichiens, qui voulaient la paix, mais qui avaient pris des engagemens avec les Cercles, loin de contrarier le projet du roi, contribuèrent eux-mêmes à faire demander la neutralité de l'Empire, afin de prendre le prétexte de cette défection pour se délier de leurs promesses. Il serait au moins difficile de se rendre raison de la convention conclue dans un moment où ses alliés étaient menacés, sans qu'il soit fait mention, en aucune manière, du corps qui les rançonnait si sévèrement, ni même de leurs troupes. Enfin le général Kleist étant rentré par Cobourg et Erfurt, le 17, toutes les armées prirent réciproquement des cantonnemens, à la faveur de la convention sus-mentionnée.

Peu de temps après on assembla un congrès au château d'Hubersbourg, près de Dresde, et la paix définitive fut signée, le 23 février 1763.

Une circonstance particulière à cette paix, c'est que tout fut remis sur le même pied où les choses se trouvaient avant les hostilités, et qu'aucune puissance belligérante n'y perdit un pouce de terrain.

Ainsi finit une guerre singulière, dont on a beaucoup exagéré les événemens, parce qu'on ne

les connaissait que superficiellement ; l'art des combats y fit quelques progrès, mais les grandes opérations de la guerre, l'art de la stratégie, celui de profiter de la victoire, toute l'étendue du possible, n'y furent pas connus.

CHAPITRE XXXIV.

Observations sur la campagne de 1762, sur le débordement des ailes et les attaques multipliées.

J'ai déjà observé qu'il était difficile de présenter quelques idées nouvelles sur une campagne qui a eu lieu sur le même théâtre que les précédentes, et avec des combinaisons à peu près semblables. Celle-ci offre néanmoins quelques nuances différentes, qui proviennent surtout du changement de rôle de la Russie.

Nous avons dit aussi que depuis la prise de Dresde, l'intérêt des Autrichiens était de faire la guerre sur l'Elbe, tandis qu'au contraire celui des Prussiens était de la porter sur l'Oder. Les succès de Daun en Saxe pouvaient devenir des coups décisifs; en Silésie ils ne produisaient rien, et sur cette vérité devait reposer le plan de la campagne. Lors même que la mort d'Elisabeth n'eût pas produit un changement si marquant dans les affaires, il ne paraît pas probable que le projet des alliés eût été de porter leurs efforts en Saxe; et sous ce rapport, ils tombèrent dans la

même faute que l'année précédente, c'est-à-dire qu'ils firent un accessoire du point principal, et qu'ils portèrent leurs masses au point où elles ne pouvaient rien produire de grand.

Aussitôt que la paix avec la Russie fut connue, le gouvernement autrichien n'avait plus le même intérêt à pousser des masses sur l'Oder pour complaire à ses alliés et pour s'assurer des moyens plus décisifs de terminer la querelle. Cette paix devait décider le gouvernement autrichien à faire la sienne, ou à pousser la guerre plus vivement avec ses seuls moyens, qui étaient six fois plus considérables que ceux du roi. Pour affaiblir encore davantage ceux de ce prince, et achever sa ruine, la belle armée de Daun n'avait qu'à se porter en Saxe et envahir le Brandebourg : elle avait toujours une excellente base d'opérations sur l'Elbe, et la position centrale de la Bohême qui lui permettait de porter rapidement ses masses sur les points les plus favorables. Les places de Glatz et d'Olmutz, avec les troupes qui se trouvaient dans l'intérieur de l'Autriche, étaient suffisantes pour s'opposer aux menaces de Frédéric sur la Moravie, et le roi n'avait plus les moyens d'envahir les états de ses ennemis, tandis que 150,000 hommes d'excellentes troupes, commandées par des généraux assez habiles pour opérer, comme nous venons de le dire, se fussent emparés des siens.

Il y a peu de choses à dire sur ce qui se passa en Silésie. Le roi ne pouvait pas prévoir que les Russes ne resteraient que quinze jours avec lui, et on ne peut pas lui reprocher de n'avoir pas profité de ce temps pour attaquer Daun; il fit tout ce qu'il put pour engager une affaire avec avantage. Sans doute il eût brusqué ses attaques, malgré la bonne position des ennemis, s'il avait pu deviner que le corps de Czernischef l'abandonnerait si promptement.

On ne peut pas, au contraire, concevoir comment Daun, après le départ des Russes, put entendre tranquillement, pendant deux mois, la terrible canonnade du siége de Schweidnitz, et rester spectateur, avec 90,000 hommes, des efforts que la garnison faisait pour se défendre: on eût dit qu'il était là pour couvrir le siége plutôt que pour l'empêcher. Excepté l'abandon de Cassel, par MM. d'Estrées et de Soubise, dont nous avons parlé au chapitre XXXI, l'histoire moderne n'offre pas d'exemple d'une pusillanimité pareille, ni d'un oubli aussi complet des règles de la guerre.

Le reste de la campagne se ressentit de l'esprit qui avait dirigé le commencement, et le roi aurait bien eu tort de chicaner des ennemis qui ne paraissaient pas disposés à lui enlever un pouce de terrain.

Les opérations en Saxe offrent plus de sujet de méditations. En lisant chaque page de ces opérations, on ne peu trop s'étonner de l'absence totale des principes, qui caractérise les combinaisons de cette campagne, et l'on est forcé de rire du singulier rôle que l'armée de l'Empire y joua par les conceptions de ses chefs.

Indépendamment de la faute que les Coalisés commirent en formant inutilement une double ligne d'opérations en Silésie et en Saxe, on leur a déjà reproché d'avoir porté leurs efforts là où ils ne pouvaient rien produire, et d'avoir fait un accessoire du théâtre naturel des opérations décisives. Ils firent plus, ils subdivisèrent leur double ligne en isolant à plus de trente lieues les deux armées qui devaient opérer sur le point accessoire, et ils les laissèrent assez long-temps dans cette position, en permettant que l'ennemi rendît leur communication impossible, au moyen d'une position centrale occupée par de faibles détachemens.

L'histoire militaire recueillera les deux retraites de l'armée des Cercles, comme des événemens dignes de remarque, et la postérité s'étonnera qu'un général, ayant 30,000 hommes, se soit sauvé, à deux reprises différentes, devant 4,000, parce qu'un bataillon ou deux avaient paru au loin sur la direction d'un de ses flancs. C'est ainsi qu'on a abusé si souvent des systèmes et des mots

techniques, en les substituant aux principes de l'application des masses, qui sont toujours inaltérables. On considérait alors comme une faute de se laisser déborder. Un général qui serait resté dans ses positions, une de ses ailes étant débordée, aurait commis une faute encore plus grande; et, suivant les règles reçues, il devait décamper sans savoir par qui il était menacé. Par conséquent, pour bien opérer, il fallait déborder les ailes : pour parvenir à ce but, il fallait étendre ses mouvemens; de-là les attaques multipliées, les centres dégarnis pour s'étendre, les mouvemens décousus, les beaux systèmes que l'on a présentés comme l'aggrandissement des combinaisons; enfin, toutes les sottises dont les annales de la guerre sont remplies depuis un siècle.

Je ne puis m'empêcher de réitérer ici une maxime que j'ai déjà indiquée : *Toute armée qui veut déborder en même temps par les deux ailes, doit avoir des forces triples ou au moins doubles* (1); *car, indépendamment des deux ailes agissantes, il lui faut un centre*

---

(1) J'entends encore par-là des armées qui veulent déborder dans la même journée; car si elles veulent faire des mouvemens pour gagner les flancs à deux ou trois marches, fussent-elles trois fois supérieures, une masse centrale, maniée par un bon général, les battra isolément.

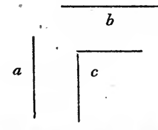
qui tienne l'ennemi en échec. Si les trois divisions ne sont que des détachemens, elles ne peuvent rien produire sur une masse centrale qui serait bien supérieure à chacune d'elles; elles pourraient être même fortement compromises si cette masse centrale savait bien manœuvrer; les exemples sublimes que l'Empereur Napoléon nous a donnés à Marengo, à Austerlitz, à Eckmuhl et à Abensberg, sont les meilleures preuves de cette vérité.

Lorsqu'on n'a pas de forces suffisantes pour faire trois masses, il est dangereux de déborder deux ailes, et peu avantageux de n'en déborder qu'une. On n'entend en effet par cette manœuvre que de porter un détachement sur son aile, tandis que les plus grandes forces restent devant le front; alors c'est porter un accessoire sur un point décisif, et s'exposer à être battu. Au lieu de se contenter de déborder, il faut mettre l'accessoire devant le front, et porter la masse sur une seule des extrémités, en choisissant celle qui, par ses rapports avec les communications de l'ennemi, présenterait les plus grands résultats.

On objectera peut-être que cette manœuvre n'est dans le fond qu'un débordement, mais on se tromperait; car, si un général portait 100 bataillons sur le front de l'ennemi, et 10 bataillons sur une aile, il la déborderait, et il n'aurait pas pour cela gagné en masse une de ses extrémités.

C'est justement ce double sens des mots techniques mal choisis, qui les rend si dangereux ; car, c'est ainsi qu'on a prétendu qu'une armée, en marchant à Bruxelles, déborderait le duc de Brunswick qui était à Verdun (chapitre IV, 5.e partie); c'est ainsi que les généraux autrichiens, en 1794, ont tremblé lorsqu'on les a débordés à dix marches; c'est enfin la cause qui a honteusement ramené le prince de Stollberg, avec l'armée des Cercles jusqu'à Bareith, devant quelques escadrons qu'on lui avait opposés.

Je reviens aux opérations en Saxe. En jetant les yeux sur la carte, on verra que les doubles positions de Hulsen et du prince Henri formaient un équerre.



Le corps du prince (*a*) était séparé de celui de Hulsen (*b*), par la forêt de Tharandt, obstacle dangereux, le long duquel l'ennemi (*c*) pouvait opérer pour s'emparer de ce point central décisif, et accabler un de ces corps, tandis que l'autre isolé, avait plus de six lieues à faire pour venir au soutien.

Les positions de Freyberg et de Katzenhausern formaient la même figure, mais bien plus dangereuse encore, parce qu'il y avait entre les deux corps la rivière de Mulde, et un intervalle trois fois plus considérable qu'à l'autre position. Le fait est que, dans une journée, un des deux corps ne pouvait pas soutenir l'autre. Les deux armées restèrent trois mois dans ces positions; ainsi, on eut bien le temps de songer aux entreprises que l'on aurait pu faire. L'armée impériale avait beau jeu pour mettre 50 bataillons en action sur un seul de ces détachemens; elle n'avait qu'à attaquer Hulsen par Wilsdruf ou Limbach, et inquiéter le prince Henri par des partisans, vers Beerwalde. Elle ne sut pas profiter de ses avantages, et se borna à faire la belle parade le long de l'Elbe, pour inquiéter Hulsen, afin de protéger l'armée des Cercles, qui venait de Zwickau; singulière et inconcevable manière d'employer des troupes et de combiner leurs mouvemens.

Si, au lieu de tâtonner ainsi et de ne savoir à quoi occuper ses troupes, Serbelloni avait, dès le mois d'avril, appelé l'armée des Cercles à Freyberg, et qu'avec des forces aussi supérieures il eût attaqué le prince Henri, par sa droite s'il était resté réuni, et par son centre s'il avait formé deux corps isolés, il l'eût accablé, rejeté sur les ponts de l'Elbe, et coupé de ses communications sur Wittemberg. On aurait pu même porter 7 à 8,000

hommes de Dresde sur Meissen, par la rive droite, pour enlever les ponts et les détruire; cette division n'aurait couru aucun risque, puisqu'elle avait une retraite assurée sous le canon de Dresde. Le prince aurait toujours été forcé à faire un détachement presque aussi fort, pour couvrir ses ponts, et il serait resté à Serbelloni 55,000 hommes, pour en attaquer 26 à 27,000 sur leur extrême droite, en gagnant pendant l'action leurs communications avec Wittemberg. La petite armée prussienne, battue dans une telle situation et sans ponts, eût été anéantie : lors-même qu'elle aurait sauvé ses ponts, elle eût été forcée à repasser l'Elbe devant un ennemi deux fois plus nombreux, et victorieux; la moitié, au moins, de ses bataillons eût été perdue, soit dans le combat, soit dans la retraite. Les Prussiens avaient eu toujours deux divisions isolées, et sans doute qu'à cette époque ils les auraient maintenues : dans ce cas, l'attaque aurait dû avoir lieu sur leur centre par la droite d'Hulsen, afin de rejeter celui-ci sur l'Elbe, et d'enlever ensuite le détachement du prince, à qui il ne serait resté aucune communication.

Si Serbelloni commit une faute, en laissant prendre l'initiative des mouvemens aux Prussiens, au lieu d'en profiter pour se faire joindre par l'armée des Cercles et pour opérer, Haddick n'en commit pas de moins grandes lorsqu'il eut pris

le commandement en chef. Ce général avait 86 bataillons et 167 escadrons; le prince n'en avait pas la moitié, et son armée tenait toujours la même position double, qui semblait n'avoir été prise que pour empêcher la réunion de l'armée des Cercles, et qui ne paraissait plus que dangereuse, depuis que cette réunion était opérée. La position du prince (comme la figure ci-dessus le démontre), formait un angle dont l'ennemi (*c*) tenait la base, le point central et la ligne la plus courte pour mettre ses forces en action. Haddick aurait donc dû en profiter pour faire les mouvemens contre Hulsen par Wilsdruf ou Limbach, comme nous l'avons dit plus haut. Au lieu de cela, il poussa la moitié de son armée contre le prince Henri, et cette moitié suffit pour le rejeter de Pretschendorf et de Freyberg : on peut juger par-là ce qu'aurait produit une attaque bien combinée de la plus grande masse sur Hulsen. Ce général n'avait que 20 bataillons très-faibles. Haddick se borna à l'observer, tandis qu'il faisait manœuvrer contre le prince, ce qui était une double faute. En effet, si ce dernier était le but de l'opération décisive, il fallait que Haddick y allât de sa personne et avec ses plus grandes forces; s'il n'était qu'un accessoire, on n'aurait pas dû le pousser et employer à cela une aussi grande masse, tandis qu'on laissait Hulsen tranquille. Haddick pouvait laisser un général sûr,

avec 37 bataillons et 67 escadrons vers Freyberg, et attaquer avec 50 bataillons et 100 escadrons, le petit corps de Hulsen, qui eût été détruit. Le prince n'aurait eu alors aucune communication avec l'Elbe, et il eût été forcé à se sauver jusqu'à Berlin, ou à recevoir un combat dans lequel il n'aurait eu d'autre chance que celle de mettre bas les armes, ou de se faire jour en sacrifiant la moitié de ses débris.

La bataille de Freyberg est la seule qu'ait gagnée le prince Henri, et sur laquelle on a bâti tout l'échafaudage de sa réputation : en se donnant la peine d'analiser ses dispositions pour les rapporter aux principes reçus, on sera forcé de convenir qu'il gagna la bataille, parce qu'il faut bien qu'un des deux partis la gagne, mais que ce n'est point à ses dispositions qu'il faut l'attribuer. Le prince avait devant lui deux armées divisées, et il leur oppose deux corps également isolés : lorsqu'il se détermina à livrer bataille, il pouvait laisser des postes au camp de Meissen, et attirer à lui la majeure partie des forces de Hulsen, pour décider d'autant plus sûrement le succès de ses attaques contre l'armée des Cercles. Au lieu d'opérer de cette manière, le prince ne se contente pas de maintenir l'isolement de ses forces,

il attaque une armée deux fois plus nombreuse, avec quatre colonnes divisées assez au loin, et dont l'action ne fut point simultanée ; une de ces colonnes même resta en réserve loin de l'extrême gauche et hors de portée du champ de bataille: le fait est que la division du général Forcade ne prit aucune part à l'action. Enfin, le prince qui marcha lui-même au point principal avec les deux plus fortes colonnes, les morcela tellement, qu'il ne lui resta, *au moment décisif*, que 5 bataillons de grenadiers et quelques escadrons, tandis que 38 bataillons étaient semés inutilement le long d'une ligne de dix lieues : la moitié en attaques contre des accessoires, l'autre moitié sous Hulsen dans un camp défensif. L'attaque du Spittelwalde fut exécutée par des bataillons engagés les uns après les autres, long-temps avant que la troisième colonne pût donner. Il y eut partout incohérence dans les mouvemens, et peu de batailles furent plus fautives : les Prussiens réussirent par les sottises inconcevables de leurs ennemis et le caractère de leurs chefs. Si, au lieu d'avoir peur pour leur gauche, et de prolonger leur ligne défensive vers cette aile, les généraux Caramelli et Stollberg eussent fait marcher 30 bataillons par le Spittelwalde sur le ravin et le village de Kleinschirma, et leur cavalerie sur les hauteurs à droite, entre ce village et Wallersdorf, le général Jeune Stutterheim eût été écrasé, et

les petits détachemens du prince, morcelés, percés dans leur centre, sans communication, eussent été fort embarrassés de se sauver; cela eût même été impossible.

Tempelhof admire avec raison Frédéric pour avoir profité d'un petit mouvement qui isola les deux ailes autrichiennes à la bataille de Prague, et il veut admirer aussi le prince Henri pour avoir, par un principe tout-à-fait contraire, fait quatre attaques morcelées qui se trouvaient hors d'état de produire unité d'action sur un même point et dans le même moment. C'est ainsi que la flatterie dénature l'art, et que les résultats ont toujours été mis à la place des combinaisons du génie militaire. Frédéric en montra autant en gagnant la bataille de Prague, que le prince Henri en montra peu en ordonnant les dispositions de celle de Freyberg.

La conduite du prince de Stollberg et de Ca-ramelli fut d'autant plus blâmable, qu'ils savaient fort bien les forces auxquelles ils avaient affaire; ils n'ignoraient pas que Hulsen campait avec la moitié des troupes prussiennes vers Meissen; ils savaient que le prince n'avait que 27 bataillons très-faibles. En voyant donc déboucher cette petite armée en trois ou quatre colonnes morcelées, ils ne pouvaient pas ignorer la faiblesse de chacune d'elles, et le bois du Spittelwalde leur donnait encore l'avantage inappréciable de cacher l'effort

qu'ils feraient au centre sur le général Stutterheim, avec la certitude la plus complète d'un grand succès. Mais il est des généraux qui sont déconcertés, en apprenant que l'ennemi fait une multitude de colonnes; leur embarras est le résultat de l'absence totale de génie et de principes militaires; car ce devrait être toujours une raison de se réjouir, plutôt qu'un sujet de craintes. Un général médiocre, en voyant faire des mouvemens multipliés et des menaces sur son front ou sur ses ailes, croit être compromis; il décampe sans mettre ses masses en action: tels furent Clermont à Creveldt, Soubise et d'Estrées à Wilhemsthal, Stollberg et Campitelli à Freyberg, et cent autres qu'il serait superflu de citer. L'Empereur Napoléon nous a offert un contraste bien frappant avec ces petits génies; lorsqu'il était occupé au siége de Mantoue, et que Wurmser marchait au secours de la place avec une armée deux fois plus forte, l'avant-garde de l'Empereur, pressée sur l'Adige, faisait présumer que l'ennemi avait porté sa masse par la rive gauche du lac de Garda. On vint bientôt annoncer qu'une forte colonne débouchait aussi par la rive droite sur Brescia. Ce mouvement paraissait très-inquiétant pour les communications de l'armée française, et il eût fait décamper tout autre général. Napoléon, au contraire, ne put contenir la joie que cette nouvelle lui causait; il jugea, avec la rapi-

dité de l'éclair, que l'ennemi faisait un faux mouvement, en morcelant ses forces et mettant entre ses divisions un obstacle insurmontable. Le corps de Brescia, qui semblait si menaçant, fut bientôt anéanti et culbuté dans les gorges; celui qui déboucha par la rive gauche, vint essuyer le même sort à Castiglione. Voilà le cachet du grand capitaine, dont la vie toute entière présente le triomphe le plus éclatant des vrais principes.

La paix d'Hubersbourg vint mettre un terme aux scènes moitié tragiques, moitié comiques de la trop fameuse guerre de sept ans. Au commencement de la révolution, l'homme qui avait assisté à la campagne de Daun, en 1761, était considéré comme un héros, quoiqu'on n'eut pas tiré mille coups de fusil à cette armée. Le général qui avait mené un bataillon au combat, devait être, pour le moins, un Luxembourg ou un Turenne; on disait : *Il a fait la guerre de sept ans*, et son brevet d'immortalité semblait irrévocable.

D'où peut provenir cette exagération des idées que l'on s'était formées ? sans doute de la médiocrité du siècle, de la flatterie et du charlatanisme de quelques écrivains. Au milieu des petites réputations et des petits génies qui entourent Frédéric, on voit, en effet, ressortir ce prince

sous une forme colossale. Relativement au temps, aux circonstances et aux moyens, il fit beaucoup et sera toujours un grand homme, s'il ne fut pas toujours parfait capitaine. Tout ce qui fait ombre au tableau ne fait pas honneur à l'espèce humaine, et la nature semble avoir été aussi avare d'hommes, dans cette période, qu'elle en parut prodigue au siècle des Louis XIV, des Guillaume de Nassau, des Eugène, etc.

Je ne reviendrai pas sur les opérations de chaque campagne, et je renvoie mes lecteurs au chapitre XIV de la deuxième partie, où j'ai analisé la manière dont elles furent dirigées. En réfléchissant mûrement sur la force et l'ensemble des moyens organisés de Frédéric, on conviendra qu'il manqua le coup d'un grand homme en 1756; qu'il s'amusa à des accessoires. Si, à cette époque, où l'ennemi n'était point rassemblé, où les Russes n'étaient pas même sur la Duina, où les troupes autrichiennes ne pouvaient point lui opposer de masse, où l'Empire était plus disposé à se réunir à lui que contre lui; si dans ce moment décisif, comme il ne s'en est jamais présenté dans les annales modernes, Frédéric eût eu le coup-d'œil rapide et le génie extraordinaire que l'Empereur Napoléon déploya en 1805 contre l'Autriche et les Russes; en 1806, contre les Prussiens encore isolés, et surtout en 1809, contre les levées gigantesques de l'Autriche, on conviendra que la

guerre eût bien pris une autre tournure : en quinze jours, le roi pouvait être avec sa masse à Vienne et Passaw, après avoir percé le centre d'une quantité de régimens qui venaient isolément de leurs garnisons, et n'étaient point réunis en corps. Ce coup, qui eût étonné l'Europe, et consterné ses ennemis, aurait bientôt augmenté son armée d'une foule de partisans et de tous les princes de l'Empire, dont il serait devenu l'arbitre. Dans tous les cas, cette invasion était absolument militaire, et le seul parti qui convenait aux circonstances; il n'y avait aucune masse organisée qui pût l'empêcher, ni la rendre dangereuse.

Comme nous l'avons déjà observé, il était encore convenable, au commencement de 1757, de porter la ligne d'opérations en masse par la Moravie. Une bataille gagnée entre Olmutz et le Danube, eût donné d'immenses résultats, et on avait alors assez de moyens pour en tirer parti. Dans les trois campagnes suivantes, le roi fut alors vraiment grand; les scènes sanglantes de Prague, de Kollin, de Zorndorf, lui avaient successivement enlevé la fleur de ses troupes. Il fallut néanmoins celles de Hohenkirch, de Kunersdorf et de Torgau, pour ébranler un peu sa fermeté. Dès lors ayant une armée composée d'enfans de quinze à vingt ans, sa population épuisée, les armées de ses ennemis toujours plus aguerries et recrutées par une po-

pulation robuste et inépuisable, le roi prévit que sa chute était probable; il en fut abattu, et il semblait ne plus attendre que l'occasion de rendre cette chute aussi belle que sa vie. La mort d'Elisabeth le tira d'affaire, comme les fautes de ses ennemis l'en avaient tiré plusieurs fois; et l'Autriche, conduite par le mauvais génie qui la poursuit depuis un siècle, fit aussi la paix quand elle pouvait pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. La politique, comme l'art militaire, avait fait, à cette époque, un pas rétrograde qui nous rapproche des huitième et neuvième siècles. Enfin Frédéric se soutint contre l'Europe, étonna le monde, et sembla faire des miracles, tandis qu'il ne fallait, pour l'anéantir, qu'un homme plus qu'ordinaire. Cet homme ne se trouva pas dans l'Europe, ou plutôt les princes se dispensèrent de le chercher : Louis XIV ou Mazarin l'eussent trouvé.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner à des dissertations politiques, étrangères à mon but, et il est temps de passer à la relation des dernières guerres, plus riches en événemens, en grandes leçons et en résultats. J'essayerai de faire saisir les perfectionnemens que le système étonnant de l'Empereur Napoléon a produits dans l'application des principes de guerre. Mon intention était de terminer ces relations didactiques par un résumé de toutes les maximes qui se trouveront

répandues dans l'ouvrage, afin de présenter à mes lecteurs le résultat de vingt campagnes, réduit à des principes incontestables, et de leur offrir ainsi l'ensemble du seul système de guerre qui soit basé sur ces principes, et justifié par les leçons d'une expérience aussi brillante ; mais comme il n'est pas certain que mon service me laisse le temps de poursuivre cet ouvrage, j'ai pensé que la relation de dix campagnes de plus ne saurait rien ajouter aux principes, et je me suis décidé à rassembler ici les maximes qui se trouvent répandues dans ces premiers volumes, et qui se reproduiront sans cesse dans les suivans.

CHAPITRE XXXV.

Conclusion de l'ouvrage. L'art de la guerre, ramené à ses véritables principes.

Le principe fondamental, par l'application duquel toutes les combinaisons sont bonnes, et sans lequel elles sont toutes vicieuses, consiste *à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif.*

On comprendra bien qu'un général habile, avec 60,000 hommes, peut en battre 100,000, s'il parvient à mettre 50,000 hommes en action sur une seule partie de la ligne ennemie. La supériorité du nombre devient, en pareil cas, plus nuisible qu'avantageuse, car elle ne peut qu'augmenter le désordre.

Les moyens d'appliquer cette grande maxime ne sont pas très-nombreux; il suffit de lire les opérations de Napoléon et de Frédéric, pour s'en faire une idée exacte. Je vais essayer de les indiquer tous.

1. Le premier moyen est de prendre l'initiative des mouvemens. Le général, qui réussit à mettre cet avantage de son côté, est maître d'employer ses forces là où il juge convenable de les porter: celui, au contraire, qui attend l'ennemi, ne peut être maître d'aucune combinaison, puisqu'il subor-

donne ses mouvemens à ceux de son adversaire, et qu'il n'est plus à temps d'arrêter ceux-ci lorsqu'ils sont en pleine exécution. Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire ; il cache sa marche, surprend et accable une extrémité, une partie faible : celui qui attend est battu sur une de ses parties, avant même qu'il soit informé de l'attaque (1).

2. Le second moyen est de diriger ses mouvemens sur la partie faible la plus importante. Le choix de cette partie dépend de la position de l'ennemi. Le point le plus important sera toujours celui dont l'occupation procurerait les chances les plus favorables et les plus grands résultats : telles seront, par exemple, les positions qui tendraient à gagner les communications de l'ennemi avec la base de ses opérations, et à le refouler sur un obstacle insurmontable, comme une mer, un grand fleuve sans ponts, ou une grande puissance neutre (2).

Dans les lignes d'opérations doubles (3) et morcelées, les points du centre sont les plus avantageux ; en y dirigeant la masse de ses forces, on

---

(1) Voyez chapitre VI, tom. 1.er de la Relation critique des campagnes de la révolution.

(2) Chapitre XIV, 2.e partie, et XXXI de la 4e.

(3) Chapitre XIV de la 2.e partie, et chapitre IV du tom. I.er de la Relation des campagnes de la révolution.

accable les divisions isolées qui les gardent : les corps morcelés à droite et à gauche ne peuvent plus opérer de concert, et sont forcés à ces retraites excentriques ruineuses, dont les armées de Wurmser, de Mack et du duc de Brunswick, ont éprouvé de si terribles effets. Dans les lignes d'opérations *simples*, et dans les lignes de bataille *contiguës*, les points faibles les plus avantageux sont les extrémités de la ligne. En effet, le centre est plus à portée d'être soutenu de la droite et de la gauche ; tandis qu'une extrémité attaquée sera accablée avant que les moyens suffisans puissent arriver des autres ailes pour la *soutenir*, attendu que ces moyens seraient beaucoup plus éloignés, et ne pourraient être employés que les uns après les autres.

Une colonne profonde, attaquée sur sa tête, est dans la même situation qu'une ligne attaquée sur son extrémité ; elles seront l'une et l'autre engagées et battues successivement ; telles furent les causes des défaites de Rosbach, de Leuthen et d'Auerstedt (1).

En exécutant, par la stratégie, un mouvement général sur l'extrémité de la ligne d'opérations de l'ennemi, non-seulement on met en action une masse sur une partie faible, mais l'on peut, de cette extrémité, gagner facilement les derrières et les communications, soit avec la *base*, soit avec

(1) Chapitre V de la I.re partie.

les lignes secondaires. Ainsi l'Empereur Napoléon, en gagnant, en 1805, Donawerth et la ligne du Lech, avait établi sa masse sur les communications de Mack avec Vienne, qui était sa base, et avec la Bohême, par où il aurait pu joindre l'armée russe, qui était sa ligne secondaire la plus importante. La même opération eut lieu en 1806, sur l'extrême gauche des Prussiens, par Saalfeld et Gera (1).

3. Le résultat des vérités précédentes prouve que, s'il faut attaquer de préférence l'extrémité d'une ligne, il faut aussi se garder d'attaquer les deux extrémités en même temps, à moins que l'on n'ait des forces très-supérieures. Une armée de 60,000 hommes, qui forme deux corps d'environ 30,000 combattans pour attaquer les deux extrémités d'une armée égale en nombre, s'enlève les moyens de frapper un coup décisif, en multipliant inutilement le nombre des moyens de résistance que l'ennemi peut lui opposer: elle s'expose même, par un mouvement étendu et désuni, à ce que l'ennemi rassemble sa masse sur un point, et l'anéantisse par un effet terrible de sa supériorité. Les attaques multipliées sur un plus grand nombre de colonnes, sont encore plus dangereuses, plus contraires au grand principe de l'art, surtout lorsque ces colonnes ne peuvent pas entrer en action au même instant, et sur le même point (2).

---

(1) Voyez chapitre IV de la 5.e partie.

(2) Chapitre XII de la 2.e partie, XXXIV de la 4e.

4. Pour pouvoir opérer un effort combiné d'une grande masse sur un *seul* point, il importe donc de tenir ses forces rassemblées sur un espace à peu près carré, afin qu'elles soient plus disponibles (1). Les grands fronts sont aussi contraires aux bons principes que les lignes morcelées, les grands détachemens, et les divisions isolées hors d'état de se soutenir.

5. Les ordres de bataille, ou les dispositions les plus convenables pour conduire les troupes au combat, doivent donc avoir pour but de leur procurer en même temps *mobilité* et *solidité*. Il me paraît que, pour y parvenir, les corps disposés pour l'attaque d'un point décisif doivent être composés de deux lignes de bataillons, outre la réserve. Chaque bataillon, au lieu d'être déployé, serait formé en colonne par divisions, de la manière suivante (2).

6.e b. 5.e 4.e 3.e 2.e 1.er b.

12.e 11.e 10.e 9.e 8.e 7.e

(1) On n'entend pas par là une colonne carrée pleine, mais que les bataillons soient disposés sur un terrain de manière à pouvoir arriver, avec la même promptitude, de tous les points, vers celui qui serait attaqué.

(2) Une division est de deux pelotons; ainsi le bataillon

Cet ordre offre infiniment plus de solidité qu'une ligne déployée, dont le flottement empêche l'impulsion si nécessaire pour une telle attaque, et met les officiers hors d'état d'enlever leur troupe.

6. Un des moyens les plus efficaces pour appliquer le principe général que nous avons indiqué, est celui de faire commettre à l'ennemi des fautes contraires à ce principe. On peut, avec quelques petits corps de troupes légères, lui donner des inquiétudes sur plusieurs points importans de ses communications. Il est vraisemblable que, ne connaissant pas la force de ces corps, il leur opposera des divisions nombreuses et morcellera ses forces. Ces troupes légères ont en même temps le but essentiel de contribuer à éclairer l'armée.

7. Il est bien important, lorsqu'on prend l'initiative d'un mouvement décisif, de ne rien négliger pour être instruit des positions de l'ennemi et des mouvemens qu'il pourrait faire : l'espionnage est un moyen utile, à la perfection duquel on ne saurait donner trop de soins; mais ce qui est plus essentiel encore, c'est de se faire bien éclairer par des partisans. Un général doit semer des petits partis sur toutes les directions, et il faut en multiplier le nombre avec autant de soin qu'il

---

étant de six compagnies ou six pelotons, aura trois divisions, ce qui, dans le fait, le formera sur trois lignes.

faut éviter ce système dans les grandes opérations ; on organise à cet effet une division de cavalerie légère, qui n'entre point dans le[illegible] combattans. Opérer sans ces précautio[illegible] marcher dans les ténèbres, et s'exposer [illegible] chances les plus désastreuses que pourrait produire un mouvement secret de l'ennemi. J'ai déjà dit plus haut que ces partis pouvaient en même temps contribuer à inquiéter son adversaire sur des points importans, et l'engager ainsi à diviser ses moyens de résistance.

Il ne suffit pas, pour bien opérer à la guerre, de porter habilement ses masses sur les points les plus importans : il faut savoir les y engager. Lorsqu'on est établi sur ses points, et qu'on y reste dans l'inaction, le principe est oublié : l'ennemi peut faire des contre-manœuvres, et pour lui ôter ce moyen, il faut, dès que l'on a gagné ses communications ou une de ses extrémités, marcher à lui et combattre. C'est alors surtout qu'il faut bien combiner l'emploi simultané de ses forces. Ce ne sont pas les masses *présentes* qui décident des batailles, ce sont les masses *agissantes* (1) ; les premières décident dans les mouvemens préparatoires de stratégie, les dernières déterminent le succès de l'action.

Pour obtenir ce résultat, un général habile doit

---

(1) Voyez chapitre XXVI de la 3.e partie.

saisir l'instant où il faut enlever la position décisive du champ de bataille, et il doit combiner l'attaque, *de manière à faire engager toutes ses forces en même temps, à la seule exception des troupes qui seraient destinées à la réserve.*

Si un effort basé sur de tels principes ne réussissait pas à procurer la victoire, on ne pourrait l'espérer d'aucune autre combinaison, et il ne resterait d'autre parti à prendre que celui de faire donner un dernier coup à cette réserve, de concert avec les autres troupes déjà engagées.

9. Si l'art de la guerre consiste à concerter un effort supérieur d'une masse contre des parties faibles, il est incontestablement nécessaire de pousser vivement une armée battue (1).

La force d'une armée consiste dans son organisation, dans l'ensemble par le moyen duquel toutes les parties sont liées avec le point central qui les fait mouvoir : après une défaite, cet ensemble n'existe plus ; l'harmonie entre la tête qui combine et les corps qui doivent exécuter est détruite, leurs rapports sont suspendus et presque toujours rompus ; l'armée entière est une *partie faible* ; l'attaquer, c'est marcher à un triomphe certain. Quelles brillantes preuves de ces vérités ne trouvons-nous pas dans les opérations de l'em-

---

(1) Chapitre XX de la 3.e partie, et chapitre X de la Relation critique des campagnes de la révolution, 1.re partie.

pereur Napoléon, dans sa marche sur Roveredo et les gorges de la Brenta, pour achever la ruine de Wurmser; dans la marche d'Ulm sur Austerlitz; dans celle de Jéna sur Wittemberg, Berlin, Custrin et Stettin!

10. Pour rendre décisif ce choc supérieur d'une masse, il faut que le général ne donne pas moins de soins au moral de son armée. A quoi servirait, en effet, que 50,000 hommes fussent mis en bataille devant 20,000, s'ils manquent de l'impulsion nécessaire pour enlever et culbuter l'ennemi? Ce n'est pas seulement du soldat dont il s'agit, c'est plus particulièrement encore de ceux qui doivent le conduire : toutes les troupes sont braves lorsque les chefs montrent l'exemple d'une noble émulation et d'un beau dévouement. Il ne faut pas qu'un soldat reste au feu par la crainte d'une discipline rigoureuse; il faut qu'il y coure par l'amour propre de ne pas céder à ses officiers en honneur et en bravoure, et surtout par la confiance qu'on aura su lui inspirer dans la sagesse de ses chefs et dans le courage de ses compagnons d'armes. Ainsi les institutions qui tendraient à humilier des hommes qui doivent penser de la sorte, sont des institutions vicieuses et contraires aux succès des armées; un soldat doit obéir à un officier par le sentiment seul de l'autorité que les règles de la société accordent à celui-ci : cette autorité peut punir, et ne doit jamais avilir.

Un général doit pouvoir compter, dans ses calculs, sur le dévouement de ses lieutenans pour l'honneur des armes nationales. Il faut qu'il soit assuré qu'un choc vigoureux ait lieu, là où il ordonne qu'il en soit fait un. Le premier moyen de parvenir à ce but, c'est de se faire aimer, estimer et craindre; le second moyen est de remettre entre les mains de ce général le choix et le sort de ses lieutenans. S'ils sont parvenus à ce grade par le seul droit de l'ancienneté, on peut décider d'avance qu'ils ne posséderont presque jamais les qualités nécessaires pour en remplir les importantes fonctions, et cette circonstance seule peut faire manquer les entreprises les mieux conçues.

On voit, par cet exposé rapide, que la science de la guerre se compose de trois combinaisons générales, dont chacune n'offre qu'un petit nombre de subdivisions ou de chances d'exécution. Les opérations qui seraient parfaites, sont celles qui présenteraient l'application de ces trois combinaisons, parce que ce serait l'application permanente du principe général indiqué plus haut (1).

---

(1) Les guerres nationales, où l'on doit combattre un peuple entier, font seules une exception à ces règles. Dans les guerres de cette espèce, il est difficile de soumettre sans se diviser; et lorsqu'on veut s'assembler pour

La première de ces combinaisons est l'*art d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse*; elle se trouve développée dans le chapitre XIV de la deuxième partie, et dans le chapitre IV de la première partie de la Relation des campagnes de la révolution. C'est ce qu'on nomme communément et improprement un *plan de campagne.* Je ne vois pas en effet ce que l'on entend par cette dénomination; car il est impossible de faire un plan général pour toute une campagne, dont le premier mouvement peut renverser tout l'échafaudage, et dans lequel il serait impossible de prévoir au-delà du second mouvement.

La deuxième branche est l'*art de porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la ligne d'opérations primitive*, *ou de la ligne accidentelle.* C'est ce qu'on entend vulgairement par stratégie : la stratégie n'est que le moyen d'exécution de cette seconde combinaison. On en trouve les principes dans les chapitres susmentionnés, et dans le chapitre VI de la première

---

combattre, on s'expose à perdre les provinces conquises.

Le moyen de parer à ces inconveniens est d'avoir une armée qui tienne la campagne, et des divisions indépendantes pour organiser sur les derrières. Ces divisions doivent alors être commandées par des généraux instruits, bons administrateurs, fermes et justes, parce que leurs travaux peuvent contribuer, autant que la force des armes, à soumettre les provinces qui leur sont confiées.

partie de la *Relation des campagnes de la révolution.*

La troisième branche est l'*art de combiner l'emploi simultané de sa plus grande masse sur le point le plus important d'un champ de bataille.* C'est proprement l'art des combats, que plusieurs auteurs ont appelé *ordre de bataille*, et que d'autres ont présenté sous le nom de *tactique.*

Voilà la science de la guerre en peu de mots: c'est pour avoir oublié ce petit nombre de principes, que les généraux autrichiens ont été battus depuis 1793 jusqu'en 1800 et 1805; c'est par la même cause que les généraux français avaient perdu la Belgique en 1793, l'Allemagne en 1796, l'Italie et la Souabe en 1799.

Le système de l'Empereur Napoléon présente une application constante de ces principes invariables; c'est dans sa conduite qu'il faut les chercher, et c'est dans ses combinaisons que l'on peut apprendre l'art de vaincre, et de tirer d'immenses résultats de ses victoires.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

TABLE

DES MATIÈRES.

QUATRIEME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1761 ET 1762.

CAMPAGNE DE 1762.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES MATIÈRES.

QUATRIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1761 ET 1762.

CAMPAGNE DE 1762.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



